

Yan-Eric de Frayssinet

# **Le Quatrième Automne**

Roman



[www.le4automne.com](http://www.le4automne.com)

Toulouse, janvier 2005

## CLAUSES DE REPRODUCTION

La reproduction, intégrale ou partielle, de l'œuvre et sa diffusion par voie électronique sont autorisées à l'usage privé des lecteurs et à des fins non commerciales, tant que les informations relatives au copyright, à l'éditeur et la provenance de l'œuvre sont clairement reconnues.

AutoEdition, Yan-Eric de Frayssinet  
12 rue du Foyer Toulousain, 31300 Toulouse.

ISBN : 2-9522008-0-7

*Le Quatrième Automne*

Je dédie ce livre aux mal parlants,  
Aux silencieux du langage,  
Aux souffrants du muet,  
À la différence.

La porte claque sèchement sur son chambranle. Le plancher de la chambre grince sous mes pas. Plongeon sur le lit, regard hébété vers le plafond. Un voile sombre devant les yeux, l'horizon devient glauque.

« En finir maintenant ! »

Je suis allongé, les yeux ouverts, prisonnier du drap froissé qui me couvre le buste. Je ne pense pas, je ne bouge plus. Après un long moment, je me lève en jetant l'étoffe contre le mur et me dirige vers la grande armoire. J'ouvre les deux battants et tends ma main vers une boîte à chaussures. Je soulève le couvercle et j'en retire un revolver. Je le tourne dans ma paume, l'examine en détail, en explore chaque courbe. Je fais pivoter le barillet sur son axe, le sort de son logement, l'approche de mon œil, le fait tourner lentement, regarde défilier chacune des balles puis d'un coup sec, le remet en place et arme le chien.

Mes journées sont calmes, elles se ressemblent toutes. Je ris, participe à la vie de famille, donne du sourire à mes proches et fais des projets pour mes études. Le soir venu, je m'abandonne à mes songes. Si seul.

## *Le Quatrième Automne*

La nuit, je ne dors pas, je construis des jours heureux, ceux que je ne vivrai jamais. J'imagine des dialogues infinis où je suis libre de parler. Dans mes rêves, je suis un haut-parleur.

Je ne ressens pas la moindre émotion à l'idée de me donner la mort. Jamais je ne me suis senti si proche de la délivrance. Je renonce à ce monde qui ne veut pas de moi et aux autres dont je ne veux plus. Renoncer au silence sera sans importance.

Telle est mon existence, si frêle, qu'elle vacille dans le vent. Amandine, ma jolie voisine m'a dit « Mon pauvre Julien, tu es gentil, mais je n'ai pas envie de sortir avec toi ». Elle me refuse les portes de son cœur et ajoute en excuse « Je veux bien t'avoir comme ami, mais pas plus, tu comprends ? ». Oui j'ai bien compris, je suis trop différent des autres, incapable d'ouvrir la bouche pour parler correctement. Vu de l'extérieur je suis laid et bien pire, de l'intérieur aussi.

À quoi sert de vivre si le regard des autres me liquéfie le cerveau, si je vois une arme dans chaque main tendue. En finir maintenant, laver l'affront dans le sang, mourir. L'existence ne m'a apporté que désillusions, souffrances, moqueries. Je me sens inadapté, sale, incompris, en trop sur cette planète, prêt à disparaître pour ne plus subir d'humiliations. Amandine sera ma dernière épreuve. Je garde en moi l'image de ses grands yeux rieurs, qui auraient pu me dire Oui, si j'avais su lui parler d'amour.

Le barillet s'arrête de tourner, une balle se fige devant le canon, le doigt presse la détente, le chien claque, la poudre rugit.

## II

Mon père descend de la voiture qu'il vient de garer devant l'entrée de la maison. C'est une Ford Taunus bleue aux beaux sièges de velours beige, une vraie Américaine qui nous charme tous par ses formes de conquérante de la route. J'ai très envie de l'essayer pour un grand voyage, car jusqu'à présent nous n'avons fait que de petites balades en ville. Aujourd'hui, papa doit partir avec mon oncle pour un voyage d'affaire. Je sais qu'ils vont au bord de la mer et la tentation de venir avec eux est très forte. J'ai si souvent entendu parler d'elle, que je tiens absolument à être du voyage pour découvrir la joie des vagues et le plaisir de l'eau. Maman me les raconte si souvent, le soir pour m'endormir.

Mon père ne veut pas m'entendre, alors je tape du pied et crie très fort pour essayer de l'intimider. Las de ma colère et à bout d'arguments pour me calmer, il finit par se ranger du côté de ma mère qui a pris ma défense.

— Emmène-le, cela lui fera tellement plaisir.

Il me prend dans ses bras, m'embrasse et m'assoit sur la banquette arrière.

— Merci papa, dis-je, un dernier sanglot dans la gorge.

## *Le Quatrième Automne*

Après quelques instants, ma mère, qui s'était éclipsée pour me préparer mes affaires, s'approche de moi, courbée en deux et dépose mon sac de plage sur la banquette. Elle m'embrasse très fort et ferme la portière. La voiture démarre, je me retourne pour la voir disparaître dans la lunette arrière, elle me fait des signes pour me souhaiter un bon voyage.

Ma première séparation.

Le temps est clair.

La route défile, longue et monotone. Les lignes jaunes dessinées sur l'asphalte sont brisées par l'ombre des arbres qui la borde. J'aperçois au loin le travail des moissons, les paysans qui s'affairent aux machines et les machines aux épis.

Je m'endors.

Nous approchons de la mer. Mon oncle m'a réveillé pour que je puisse profiter du spectacle, je suis très excité à l'idée de la voir. Je lui demande de passer à l'avant sur ses genoux, pour être au plus près de l'évènement, mais il refuse. Soudain une large trouée dans l'horizon me fait découvrir l'étendue bleue. Je ne tiens plus en place et supplie mon oncle de céder. Je me mets à pleurer et pour le forcer dans sa décision je passe une jambe entre les deux fauteuils et agrippe son épaule avec force. Désesparé, il regarde mon père qui acquiesce.

— Bon d'accord, mais pour cinq minutes seulement, juste le temps de la regarder et ensuite tu retournes à l'arrière.

— Oui papa, merci.

Je plonge à l'avant et m'installe confortablement sur les genoux de mon oncle. Je suis assis aux premières loges du bonheur.

La mer s'est éclip­sée der­rière la vé­gé­ta­tion, je suis im­pa­tient de la voir à nou­veau. Soudain une voi­ture dé­bou­che devant nous, rien d'ex­traor­di­naire sur cette route dé­par­te­mentale, droite, rigou­reusement droite. Ce sera un simple croisement de vé­hi­cules. On s'ap­pro­che rapide­ment d'elle. Son aspect devient in­quié­tant, mi-ombre mi-soleil. Une pré­dic­tion de malheur.

Lentement la voi­ture se dé­porte au milieu de la route, sa tra­jectoire est chaotique, in­con­trô­lée. Je sens la tension monter et me redresse pour voir ce qui se passe. Elle est juste devant nous et la distance qui nous en sé­pare est infime. J'aperçois le con­duc­teur effondré sur le volant et l'ex­pres­sion de terreur de la pas­sa­gère. Mon oncle me serre très fort contre lui pour me pro­té­ger, à côté de moi mon père a bloqué la pé­dale de frein au plancher, je n'ai pas le temps de hurler.

Nous sommes le 23 août 1961, j'ai trois ans.  
Les images qui suivent ont gravé ma mé­moire,  
Ces instants ont brisé tous mes rêves.

La collision, d'une extrême violence, nous projette contre un platane de l'autre côté de la route. La partie avant se dé­forme sous le choc pour s'enrouler autour de l'arbre, la colonne de direction recule et écrase mon père contre son siège. Je suis projeté contre le tableau de bord et le pare-brise qui explose en mille morceaux, me déchire. Fini le cris­sement des pneus sur l'asphalte, plus rien ne bouge. Silence.

— Prends la hache, casse le pare-brise et donne-lui de l'oxygène, moi je m'occupe de l'enfant.



## *Le Quatrième Automne*

La vitre éclate sans résistance, un masque couvre le visage de mon père. Les portes cèdent, les pompiers s'engagent dans l'habitacle et nous extraient de la ferraille.

Mon père inanimé, courbé en avant, respire avec peine. Avant le choc il avait un volant dans les mains, après le choc il a un volant dans le thorax. Son corps rougi est allongé sur l'asphalte, un pompier me porte à ses côtés, si petit, si cassé et m'enveloppe d'une couverture pour me protéger du froid qui m'envahit.

Des ambulances arrivent, sirènes hurlantes et se garent près de nous. Les infirmiers ont déployé des brancards sur lesquels ils nous allongent avec beaucoup de précaution, vérifient rapidement quelques données médicales et nous portent chacun dans une ambulance. Mon oncle, qui par miracle n'a que le nez cassé, s'assied à côté de moi, il me tient la main.

Les pompiers s'affairent sur l'autre voiture d'où ils extraient deux corps sans vie. Le journal local du lendemain annoncera l'accident de quelques lignes, illustré d'une photo choc, celle du platane meurtri chaussé d'un brodequin métallique. Pas un mot sur la tragédie humaine.

Avant que l'infirmier ne referme la portière, je dis adieu aux élégants sièges en velours beige et au bel arbre violé par la civilisation. Je n'ai pas vu la mer. L'ambulance démarre, mon cerveau s'obscurcit, je commence une longue nuit.

« Papa, j'ai vu tes larmes quand tu t'es brisé, ton visage si triste me regardait. J'ai recueilli ton image à la force de mes songes, j'en ai rêvé pour ne pas mourir. Maintenant tu t'éclipses en fermant la lumière, mais, pourquoi éteins-tu aussi la veilleuse ? »



Le coma s'empare de mes jours, il me happe et me retient hors du temps.

Longtemps.



Je me réveille. Je cligne des yeux, car la lumière m'éblouit. Le flou ambiant a du mal à s'estomper, mais petit à petit les formes s'affinent. Je reconnais ma mère qui se penche vers moi, elle pleure et m'entoure de ses bras.

— Maman !

Je sens sa chaleur qui me réchauffe, moi dont l'âme était devenue si froide. Ses caresses apaisent mon corps, son parfum ranime mes sens. J'aime sa tendresse.

— Où est Papa ?

— Il est dans une autre chambre, me répond-t-elle, il se remet doucement de ses blessures, il va bien.

Elle me fait un grand sourire qui a du mal à cacher son émotion. Devant moi elle retient sa tristesse.

Il y a des barreaux au lit, ils sont là pour m'empêcher de tomber. Cela ne risque pas d'arriver car je ne peux plus remuer mes jambes, je parviens tout juste à donner quelques impulsions qui les font légèrement frémir. Le médecin fait des tests pour savoir si elles sont sensibles. Il me pince les cuisses puis les pieds, je crie. Il dit que c'est bon signe.

## *Le Quatrième Automne*

Moi, je ne comprends pas pourquoi elles ne répondent plus, l'angoisse m'envahit, je me débats et pleure. Maman m'embrasse pour calmer mon tourment, elle me parle doucement, sa voix me rassure. Délicatement serrées, mes mains s'abandonnent aux siennes, le sommeil me gagne. Je pars, mon cœur en vogue sur d'étranges flots.

À mon réveil, un nouveau docteur est là, il m'ausculte sans me pincer, il est plus gentil que l'autre. Il me prend un bras le soulève puis après l'avoir tâté le repose à sa place. Maintenant ses mains courent sur mon ventre, puis il regarde mes yeux, entrouvre ma bouche et s'éloigne un peu. Debout près de ma mère, il lui parle à voix basse.

— Il retrouvera toute sa motricité, dit le médecin, mais cela risque d'être long. Il faudra beaucoup de patience et de courage, puis s'adressant à moi « Tu verras, tu marcheras comme avant ».

Ma mère répond pour moi,

— Oui, je l'espère, je l'espère !

Ça circule beaucoup dans cet hôpital. Les blouses blanches défilent devant ma porte ouverte, quelques-unes s'arrêtent dans l'encadrement, me font un sourire, puis reprennent leur course. D'autres poussent des chariots sur lesquels sont allongés des malades qui râlent. Parfois, l'une d'elles entre dans ma chambre pour s'assurer que je vais bien. Elle me parle doucement, ajuste mes draps, puis s'éclipse quand ma mère revient.

La nuit, j'appelle l'infirmière de garde en appuyant sur la sonnette d'urgence. Elle arrive rapidement, m'ausculte, contrôle les appareils et comprenant que la raison de mon appel n'est pas médicale, me propose des guili-guili sur le ventre ou sur les pieds, parfois une petite gâterie, un caramel

mou qui colle aux dents ou une sucette. Rien n'est assez bon pour soulager le petit malade si courageux.

De nouveau les pansements à changer, la douleur des chairs à vif que l'on nettoie, les piqûres qui pénètrent le ventre.

De jour, de nuit, l'angoisse, les pleurs, et toujours la souffrance.

Mon père est dans le même hôpital, mais dans un pavillon différent. Comme aucun de nous deux n'est transportable, c'est ma mère qui fait le lien. Je le réclame souvent et ne comprends pas pourquoi on nous tient éloignés. Après quelques semaines, nous sommes enfin réunis dans la même chambre. Les infirmières ont mis nos deux lits côte à côte. Maman est près de nous et nous soutient dans la restauration des corps et de l'esprit. La vie se construit dans ces moments, si simples, si précieux. J'ai aimé ces instants d'intimité avec mes parents, j'ai aimé leur présence totalement à moi.

Le kiné vient me voir tous les jours et ensemble nous faisons des exercices. Il tire sur mes membres, les masse, leur fait décrire des petits mouvements circulaires qu'il amplifie doucement. Malgré sa délicatesse la douleur freine mon ardeur au travail. J'ai mal partout. Je déteste ces séances, mais à force de persévérance, mon corps se débloque. Bientôt je me débrouille seul et arpente les couloirs sur ma chaise roulante que je fais avancer à grands coups de bras. Je n'ai pas récupéré ma pleine aptitude à coordonner mes mouvements. Mes mains ne sont pas synchrones et jouent chacune de leur côté une partition décalée, cela donne à mon équipage sur roues un air marin qui tire des bords. Dans un premier temps, il me faut toute la largeur du couloir pour circuler d'un point à un autre. La chaise heurte le mur et

## *Le Quatrième Automne*

rebondit au centre. Mon avancée crabesque fait beaucoup rire et chacun de nous ose croire que cela est passager. Nous rions moins lorsque, debout, avançant prudemment, mes jambes affaiblies suivent un tracé aussi chaotique. Je chancelle d'un pas sur l'autre en prenant appui sur une poignée de porte, puis m'en éloigne dans un effort surhumain. Mes jambes s'entrechoquent, s'emmêlent et je m'étale au sol.

Pourtant je ne renonce pas, j'ai la volonté de progresser. Mes efforts sont encourageants et je retrouve au bout de quelques mois une autonomie perdue prématurément.

Mon père sort de l'hôpital aujourd'hui. Il marche avec des grandes cannes qui lui prennent les avant-bras, ma mère est à ses côtés. Ils me serrent très fort et me disent à bientôt. Ils reviendront me voir très souvent, jusqu'à ce que je sorte moi aussi.

Puis un jour, c'est le bon. Le jour J, celui de la liberté. Quand mes parents entrent dans la chambre, je note un changement sur leurs visages. Ils sont radieux. Je vais sortir. Nous avons tous du mal à contenir notre joie.

Dehors, le vent souffle dans les branches d'un arbre dénudé. Ses feuilles jaunies, éparses sur la terre battue, bruissent ensemble. Sur la plus haute branche demeure une rescapée encore verte, mais le vent qui n'aime pas les rebelles, l'envoie au tapis. Elle disparaît au milieu d'un ocre glouton, ses copines l'ensevelissent, la dépècent, pour réduire l'audacieuse au silence des ombres.

C'est mon Quatrième Automne.

Mes mains dans celles de mes parents, nous marchons dans l'allée centrale de l'hôpital, au milieu des platanes qui me

saluent. Nous atteignons le taxi et montons à l'arrière. Je me blottis contre eux. Nous rentrons à la maison.



Un nouveau papier peint fleurit les murs de ma chambre, des rideaux aux couleurs chatoyantes égayent ma fenêtre et des cadeaux sont disposés sur mon bureau. J'avance prudemment jusqu'à mon lit, je m'assieds sur le sol et cale mon dos contre le montant en bois. Maman m'apporte les paquets que je déballe en prenant soin de ne pas déchirer les papiers. Après les avoir ouverts, je me redresse doucement sur mes jambes encore fragiles et les range sur mon étagère. Je jouerai plus tard. Je marche sans aide pour aller dans le séjour, maman est à côté de moi et veille à ce que je ne tombe pas. Elle n'a pas à s'inquiéter, j'ai bien récupéré, je maîtrise mieux mon équilibre et toutes mes sensations reviennent peu à peu. La seule exception est une parole hésitante. Ma mère a interrogé le docteur au sujet de ma nervosité et lui a fait part de ma façon étrange de répéter les syllabes.

— Ça n'est rien, ça passera avec le temps, avait-il dit.

Il la rassure en évoquant quelques petites difficultés passagères d'élocution, sans importance à mon âge. « On fera quelque chose si cela persiste, rien ne presse pour le moment ». Mes progrès physiques, la facilité avec laquelle je me rétablis, la confortent dans cet espoir. Ce petit inconvénient s'estompera avec le temps.

Après plusieurs semaines, l'ambiance autour de moi est au beau fixe, mais au lieu de diminuer, les symptômes de ma diction hésitante s'amplifient. Ma parole est amputée, mes phrases inachevées meurent incomprises. La rééducation de

## *Le Quatrième Automne*

mon corps est en bonne voie, alors que mon expression se gangrène.

Les mots existent en moi, ils se nourrissent de mes idées. Je les charge de mes espoirs, leur confie mes interrogations, mais ils ne peuvent plus sortir de ma bouche. Ils sont bloqués dans mon palais, retenus par mes mâchoires qui se crispent, hachés par mes dents qui les dévorent, coupables de vouloir exister.

Je découvre le regard gêné d'autrui. Il écoute, ne comprend pas et s'enfuit ailleurs, vers un verbe plus fluide. Son attitude me trouble.

L'année scolaire a déjà commencé et ma mère m'a inscrit à l'école juste en face de notre immeuble. Je la domine et vois tout ce qui se passe à l'intérieur. Au cours de ma convalescence, tous les jours par la fenêtre, j'ai regardé jouer les enfants pendant la récréation. Dès la première sonnerie, en quelques instants, la cour se remplit d'élèves qui crient d'une même voix. Pendant vingt minutes, je les observe s'amuser, courir, heureux d'être libres. De nouveau la sonnerie retentit et la cour retourne au silence. Devant le préau se forment des rangs bien alignés qui disparaissent, rapidement avalés par le labyrinthe des couloirs. Les arbres solitaires restent plantés dans leurs trous ronds de terre, prisonniers de l'asphalte noir. De la buée se fige sur le carreau de la cuisine et des gouttes d'eau perlent au bord de la fenêtre. Dehors il pleut.

Demain j'irai à l'école.

Maman m'accompagne. Je trotte dans la rue à côté d'elle en lui serrant très fort la main. J'ai le cœur qui bat la chamade quand nous franchissons le portail d'entrée. Je suis inquiet à l'idée de me séparer d'elle et ne la quitte pas alors que nous

abordons la maîtresse. Après un moment de discussion, maman m'embrasse très fort, puis s'éloigne vers la sortie. Près du portail, elle se retourne, dépose un baiser sur le bout de ses doigts qu'elle m'adresse d'un geste affectueux. Je reste seul au milieu d'un océan d'enfants. Je m'assieds sur une marche, mon petit cartable serré contre moi et les regarde s'amuser. J'attends ma première sonnerie.

J'aime bien la classe, mais je me sens perdu. Je lève le doigt pour répondre aux questions de la maîtresse. Elle m'interroge peu, car m'exprimer demande du temps. Chaque fois que je parle ma gorge se noue et bloque les sons, c'est éprouvant. Alors je renonce à participer et dessine dans mon coin pour éviter l'épreuve.

Maman vient de m'apprendre que j'aurai bientôt un petit frère ou une petite sœur. Son ventre est devenu rond. Bientôt il dépasse le seuil de sa robe, gonfle les bords de son chemisier, soulève son pull et me tient éloigné de ses bras. Le soir avant de me coucher, lorsque papa n'est pas là, je me glisse dans le lit à côté d'elle. Elle me prend dans ses bras et me câline. En face de nous, il y a un petit lit à bascule avec un voile dessus, on dirait un bateau qui flotte dans l'air.

Mon père est banquier, un métier très difficile pour nous. Il s'absente souvent pour développer un réseau d'agences dans toute la France. Nous dînons souvent seuls maman et moi. La maison est triste sans lui.

Son réseau progresse bien et maman m'annonce notre prochain déménagement, nous irons le rejoindre dans une autre région de France. Ça m'ennuie de partir. Il y a l'école, les copains, la routine, je sais que ça va être dur. Il va falloir tout recommencer, les nouvelles têtes à conquérir, une autre maison à habiter, une maîtresse à amadouer. Ça trouble mes



## *Le Quatrième Automne*

paroles. Maman a demandé à mes grands-parents de m'accueillir pour les grandes vacances, car elle préfère m'éloigner de ces perturbations.

Ils habitent une grande maison à la campagne avec un chien tout noir qui s'appelle « Pirate ». C'est mon copain. Il est de petite taille et aboie sur tout ce qui passe. Je lui parle de mon école et il m'écoute assis sur le carrelage de la cuisine. Ma tartine de confiture dégouline sur le sol, il la lape à petits coups de langue, puis me regarde à nouveau de ses grands yeux interrogateurs. Je crois que je suis un bon maître, il est heureux d'être mon chien. Un matin, il est mort, écrasé sur la route par une voiture qui roulait trop vite. J'ai déposé sa dépouille dans un trou que mon grand-père avait creusé au fond du jardin. Il m'a dit de faire une petite prière pour lui, afin qu'il monte au ciel. J'ai bredouillé quelques paroles tristes, jeté une fleur dans le trou puis nous l'avons rebouché. On a cloué deux planches ensemble pour faire une croix que j'ai enfoncée dans la terre meuble. Souvent, je vais le voir au goûter, avec une grande tartine de confiture qui dégouline au pied de sa tombe.

Nous avons emménagé dans un immeuble à Nantes. L'appartement est grand, il y a trois chambres dont une pour le bébé. Ma petite sœur est née à l'hôpital, elle s'appelle Amélie. Papa m'a emmené la voir à la clinique, j'ai été surpris par sa peau ridée. Maman m'a dit que c'était normal, j'ai du mal à la croire.

J'ai fait ma rentrée scolaire en même temps que les autres élèves. Ils avaient l'air de tous se connaître, alors j'ai préféré rester seul dans un coin de la cour. J'ai testé l'ensemble des coins de l'établissement. Celui de la classe près du radiateur, de la table bancale au fond du réfectoire ou le plus sombre de

la salle d'étude. Ces endroits me rendent taciturne et je commence à tisser une toile d'araignée dans l'encoignure de mon insouciance. La solitude ne rend pas heureux.

Jusqu'à présent on m'a épargné, mes anciens camarades étaient plutôt sympas avec moi, mais dans cette nouvelle classe les choses ne sont pas pareilles. Dans la cour, les jeux des garçons sont plus sérieux, plus violents. Ils courent, tournent autour des arbres et tombent en s'écorchant les genoux. Mes contacts avec eux sont difficiles, car rien n'a moins d'égard à leurs yeux que ma différence. Personne ne vient vers moi et je ne veux parler à personne. Lorsque les capitaines forment deux équipes pour jouer au ballon, ils choisissent leurs copains et je reste le dernier. Bien sûr, certains diront que je rattrape mal les balles à cause de mes lunettes, mais moi, je sais qu'ils ne m'aiment pas parce que je ne suis pas comme eux. Ils ne m'aiment pas et je ne les aime pas non plus. Ils me font peur.

En classe la maîtresse nous désigne au hasard pour réciter la leçon à haute voix. Je la connais par cœur mais je ne veux pas être interrogé. J'enfonce ma tête dans les épaules et courbe le dos sur la table pour me cacher derrière mon voisin. Elle me questionne quand même.

— Julien,

Je me lève,

— Récite-nous la leçon.

Debout, à côté de ma chaise, je tremble sur mes jambes. Une bouffée de chaleur rosit mon visage. Mon estomac se tord et provoque un violent point de douleur. Mes poumons sont bloqués, les muscles de ma mâchoire sont crispés. Ouvrir la bouche est un supplice. Je pousse sur ma gorge pour expulser l'air et construire un premier son. Rien. Pas d'échos. Je chute sur un mot ordinaire. Mes mâchoires sursautent sur

## *Le Quatrième Automne*

chacune des lettres. Parfois elles laissent passer une syllabe entière puis retiennent indéfiniment la suivante, la faisant rouler sans ménagement, comme une vague sur la grève. Rien de cohérent ne sort de mon palais, les sons trébuchent sur ma langue, s'emmêlent et un incroyable gargouillis de mots mâchés se substitue à ma parole. Je voudrais franchir cet obstacle, mais l'effort est trop important. Je ne respire plus ou respire trop, je ne sais plus. Je continue à pousser l'air pour extraire un peu de substance orale. Les yeux baissés, je regarde la table sans rien voir. Je suis seul dans ma bouche et rien d'autre ne compte que délier mes mots, les libérer de mon être. Plus je force moins ils sortent. Je suis fatigué. J'abandonne. De toute façon j'ai oublié ce que je voulais dire. Chacun est interloqué, du moins je le devine. Après quelques instants de silence et d'incompréhension, la classe entière part d'un fou rire. Je suis tétanisé et profondément humilié. Je voudrais que personne ne me regarde et disparaître sous le plancher comme une petite souris dans son trou. Je m'assieds en pleurant. Le monde s'écroule.

La maîtresse demande le silence et sans me prêter attention, interroge quelqu'un d'autre pour réciter la suite.

Elle vient de m'enterrer vivant.



Pendant les récréations, cet espace de liberté, ce moment sans contrainte où chacun s'exprime librement, je m'isole pour éviter la moquerie. Je m'assieds sur un banc, à l'écart des autres et les regarde jouer à la balle au prisonnier.

Je ne suis pas le seul, il y a Lucien, il est encore plus nul que moi, infréquentable. Répugnant. Entre ses narines et sa bouche s'écoule un fleuve visqueux qu'il ne mouche jamais.

On l'appelle « Lulu la Morve ». Quelquefois il met un coup de propre avec sa langue, mais le plus souvent ça tombe sur ses vêtements. Personne ne joue avec lui, parce qu'il pollue la balle. Il se concentre en l'avancant près de son nez et dépose à sa surface un amas jaunâtre qui marque l'adversaire d'une grosse tache écœurante. Impossible de contester le point. Les autres en ont eu marre de lui et l'ont jeté.

Au début, j'ai joué une fois ou deux en remplaçant, mais j'ai vite compris que j'étais indésirable, mon équipe évitait de me récupérer lorsque j'étais prisonnier. La balle n'arrivait plus jusqu'à moi, comme si j'étais marqué par un tir de « Lulu la Morve ». Déçu d'attendre pour rien, j'ai fini par ne plus me présenter.

On s'est retrouvé comme deux cons, chacun de son côté. Moi je ne voulais pas du morveux et lui pleurait dans son coin. Ça a duré quelques jours, mais à cet âge-là, c'est une éternité.

Il s'appelle Lucien Karpich. Il a chopé ce nom derrière la France, bien plus loin que la frontière, du côté de son père qui est carrément étranger. Son prénom lui vient de sa mère qui a des origines de notre pays. Ils vivent dans un appartement de mon quartier. Le jour où je l'ai rencontré dans la rue, j'ai baissé les yeux pour ne pas croiser son regard, il a passé son chemin en m'ignorant. Je me suis retourné, pour le voir s'éloigner, gêné par ma propre attitude. Je n'aime pas les rencontres inopinées dans la rue, elles me déstabilisent et m'embrouillent dans ma parole. D'ailleurs, dans la cité il ne faut pas se mélanger, moi je ne fréquente personne et personne ne recherche ma compagnie. Ça fait des situations claires.

Devant chez nous il y a un chapiteau avec des jeux pour enfants. Je suis trop grand pour m'amuser avec ces trucs, il n'y a que les filles qui font encore du toboggan devant tout le

## *Le Quatrième Automne*

monde. Les garçons, eux, jouent aux billes, ils en ont des troussees remplies. J'en ai quelques-unes en terre, elles sont fragiles et s'écaillent en surface, ce sont celles des gosses de pauvres, j'évite de les sortir en public. Maman m'en a acheté en verre, elles sont plus solides et incrustées dans la masse de très jolies spirales colorées. Je suis descendu pour me mesurer aux autres. Ils sont tous affairés deux par deux et j'attends que quelqu'un soit plumé pour prendre sa place. Ce jour-là je tombe sur un grand qui vient de remplir sa trousse au détriment d'un pauvre gosse qui s'en va sans se retourner. Je ne suis pas rassuré de me mesurer contre un champion, mais l'envie est plus forte que la crainte. Je prends ma place dans la partie. Nous lançons chacun nos billes dans le sable, puis accroupis nous les faisons avancer en les percutant des doigts. La bonne technique est de caler le pouce au contact de la bille et de le crocheter avec le majeur plié en forme de boucle. Il faut bien les bloquer ensemble, puis mettre en tension cette puissante catapulte et lâcher d'un coup sec. Le premier qui touche l'autre, gagne. Je ne suis jamais le premier et le petit sac que maman m'a acheté se vide rapidement. Après une dizaine de parties, son contenu n'est plus qu'un souvenir. Il me reste un calot mais celui-là, je le garde pour une autre fois. À ce moment, Lulu la Morve apparaît dans mon paysage et s'approche tranquillement de moi. J'ai un réflexe de recul, il ne faut pas oublier que ce mec est craignos, rapport à son nez. Mais aujourd'hui, il arbore un grand mouchoir à la main. Faisant preuve de bonne volonté, le porte à son visage et se mouche. Il faut dire que le résultat est parfait, pour une fois il est regardable. Il y a des gens qui changent en mieux.

Il me tend la main et me demande de lui prêter le calot pour récupérer ma mise. D'abord je refuse, puis il me dit qu'il

partagera la moitié des gains avec moi. Je regarde ma dernière bille « de toute façon qu'est-ce que je risque ? ».

Je lui confie mon bien.

Il ne paye pas de mine le Lulu. Comme il fait froid, il est fringué d'un pantalon velours à grosses côtes et d'une parka fourrée. Pour se mettre à l'aise, il la déboutonne et la pose sur un des piliers du chapiteau. Il fait sauter le calot dans sa main avant de se mettre en position. Les deux concurrents sont côte à côte et Lulu tire le premier. Sa bille décrit un arc dans l'air puis se plante dans le sol à une bonne distance. L'autre le remplace sur la ligne et tire en direction du calot, l'objectif est manqué de peu. Lulu s'accroupit, plaque sa main sur le sable, arme ses doigts, positionne son pouce contre le projectile et lâche la sauce. La détente propulse le boulet avec force. Le choc est net et le bruit d'impact très clair. Un coup de maître. La cible est frappée de plein fouet et sort du terrain. Lulu prend possession de son gain et en vainqueur sûr de lui, propose de continuer la partie. Il a de l'or dans les doigts ce Lulu qui marque à tous les coups. Il ne laisse aucune chance au grand et lui prend jusqu'à la dernière. Le trésor qui remplissait fièrement la trousse adverse, vient maintenant gonfler son sac. La partie finie, le grand disparaît sans se retourner, piteux.

Lulu s'approche de moi, avec un grand sourire, me rend mon calot et partage avec moi la moitié du magot. Il reprend sa parka et, son sac à la main, retourne chez lui. Je le regarde s'éloigner, jamais je n'aurais cru que ce mec-là était un champion. Chez moi, je compte mes gains et je me dis que Lulu n'est pas si mal que ça.

Depuis quelques jours, en classe, je me suis mis à côté de Lucien. Nous sommes devenus copains. Il n'est pas très bavard et ça tombe bien parce que moi non plus. Ensemble

## *Le Quatrième Automne*

nous faisons des ravages pendant la récréation. Nous ramassons un vrai trésor de billes, mais bientôt chacun sait qu'il ne faut pas jouer contre nous au risque de tout perdre. À nouveau, nous sommes isolés dans la cour. Nous avons sympathisé avec le coin qui donne sur les toilettes. Il a un escalier pour poser nos fesses sur la première marche et caler le dos sur la suivante, ça nous repose, mais l'odeur est sévère. Les élèves défilent dans l'encadrement de la porte, coincés dans leur pantalon ou leurs petites jupes étriquées qu'ils rajustent au moment de sortir. La maîtresse s'approche de nous et nous dit d'aller jouer plus loin, on se lève pour en visiter un autre.

À la sonnerie, en rang, nous rentrons en classe jusqu'à la prochaine récré.



Je me lève à la première sonnerie du réveil, repousse mes draps froissés au bout du lit et me dirige vers la salle de bain. Elle est froide, je suis le premier à me laver. Je me débarbouille vite fait avec un gant humide, coiffe mes cheveux courts avec la petite brosse en plastique souple que mon père utilise pour mettre de l'ordre sur son crâne dégarni, puis je me brosse les dents, finis de rentrer ma chemisette dans le pantalon et me dirige vers la cuisine. J'avale, à grands coups de cuillère, un bol de chocolat au lait trempé de morceaux de pain rassis. Avant de partir, je trie mes livres dans mon cartable puis je vais dire au revoir à maman qui donne le sein à ma petite sœur. Papa est déjà au boulot. Au seuil de l'appartement, les angoisses commencent à me tirailler l'estomac. Je pense à l'école, aux élèves, aux récréations, au mal que tout cela me fait. C'est dur d'affronter le regard des

autres quand ils me voient en difficulté, de deviner sur leurs lèvres ce petit sourire moqueur qui mortifie mon expression. Chaque jour est une souffrance renouvelée, celle d'être interrogé par la maîtresse et de ne pouvoir réciter ma leçon à voie haute, de bloquer sur les mots et tomber sous le joug de la honte.

Ce week-end, nous partons en famille faire une balade. Le matin, maman prépare toutes sortes de sandwiches qu'elle met dans une grande glacière dont elle tapisse le fond de glaçons. Elle découpe le poulet bien grillé, cuit la veille, et le dispose dans un plat en verre recouvert d'un couvercle en plastique. Elle épluche les œufs durs et les enveloppe dans un linge. Elle enfourne le tout dans le coffre de la voiture avec la vaisselle, les parasols, un plaid pour faire une jolie nappe campagnarde et quelques jeux.

Papa prend le volant, maman s'installe à l'arrière avec ma petite sœur dans les bras et cale le couffin contre le dossier, moi je me fraye un passage dans le volume qui reste.

C'est une jolie journée de printemps, presque une journée de grandes vacances. Le soleil me réchauffe à travers la vitre, de grands arbres font de l'ombre sur la route et l'alternance avec la lumière m'hypnotise. Nous sortons de la route départementale, le chemin mal entretenu que nous empruntons fait tressauter la voiture. À genoux sur la banquette, bloqué contre la portière, je regarde défiler le paysage. Par la vitre entrouverte je découvre une grosse maison bourgeoise. Mon père nous arrête près de l'escalier en pierre.

— Voilà, nous y sommes, n'est-elle pas belle ?

Je regarde mon père avec étonnement. Il ajoute :

— Le propriétaire nous la loue pour un prix raisonnable. Regarde ce parc magnifique.



## *Le Quatrième Automne*

L'allée par laquelle nous sommes arrivés, se scinde en deux parties et forme un croissant dont les deux cornes, bordées d'arbres, se rejoignent devant la maison. Elles délimitent un espace central planté de fleurs et de buissons colorés.

— Je vais chercher les clés.

Pendant que papa se dirige vers la maison du gardien, que nous avons dépassée en arrivant, maman me regarde et dit :

— Nous allons habiter ici, tu vois il y a beaucoup de place, il y aura une chambre pour toi et une pour ta petite sœur.

J'ai du mal à réaliser que nous allons encore déménager. Changer d'école, de copains et tout recommencer ici.

Papa revient avec une dame. Alors qu'ils s'approchent de nous, je vois dans le prolongement de leur ombre une petite fille qui marche à grandes enjambées pour ne pas se laisser distancer. Quand ils arrivent à notre hauteur papa fait les présentations. Il nous dit que c'est la femme de l'agriculteur qui s'occupe de la propriété, leur fille s'appelle Marie, elle aura bientôt huit ans, le même âge que moi.

Je la regarde, détaille sa jupe à fleurs et son chemisier du dimanche. Elle sourit. Déjà je respire un peu plus, je ne serai pas trop seul dans cette retraite campagnarde. Sa maman nous demande d'aller jouer plus loin afin de laisser les adultes visiter tranquillement la maison.

Je suis trop timide pour répondre à cette invitation. C'est Marie qui me prend la main et me tire en direction d'un grand chêne solitaire sur lequel trône une petite construction de bois. Nous grimpons sur l'arbre en prenant appui sur l'échelle de fortune posée contre le tronc, puis de branche en branche nous nous installons sur le plancher de la cabane. Il y a une trouée dans le feuillage qui nous permet d'observer la maison

de ses parents ainsi que la grande maison que nous allons louer. Elle me présente ses jeux en me détaillant leur histoire. Elle parle beaucoup Marie et c'est tant mieux, cela m'évite d'avoir l'air idiot à énoncer des sons écorchés devant elle. Les filles c'est délicat, il ne faut pas les effrayer la première fois. On verra plus tard pour les confidences, le ridicule viendra bien assez tôt.

Nos parents nous appellent, nous descendons rapidement de notre perchoir et nous courons vers eux.

— Bien, je vous laisse, lorsque vous partirez vous pourrez accrocher les clés sur le clou de notre porte d'entrée si nous ne sommes pas là.

La dame nous dit au revoir et la main de Marie dans la sienne, prend le chemin du retour. Je les regarde partir et disparaître derrière les arbres. Je suis sûr que l'on s'entendra bien, Marie et moi.

Il est bientôt midi et papa nous dit d'installer le pique-nique sur l'herbe un peu en retrait de la maison.

— Nous pouvons déjeuner ici, cet endroit est parfait, dit maman

— Elle est magnifique cette maison et ce parc est charmant. Je suis sûr que nous y serons bien, lui répond papa, puis il se penche vers moi et me dit, viens nous allons voir ta chambre.

En maître des lieux, il me fait visiter cette grande demeure et commente avec force détails le futur emplacement des meubles. Puis il me montre une pièce, grande comme la moitié de notre appartement.

— Voici ta chambre.

Je suis surpris par le volume. J'éprouve une sensation de vertige, j'ai du mal à me situer dans cet espace. Soudain les grosses fleurs rouges et bleues aux longues tiges entrelacées

## *Le Quatrième Automne*

du papier peint, bougent et se meuvent dans ma direction. Elles sortent du support, s'échappent de leur prison murale et rampent en silence dans ma direction. Maintenant elles sont là devant moi, menaçantes, recouvrant le sol, grouillantes à mes pieds, remplissant toute la chambre. Leurs grandes gueules ouvertes n'en finissent pas de me montrer la profondeur de leur gosier. Je vais être happé par ces étranges créatures, quand j'entends la voix de mon père qui me ramène à la réalité.

— Hé ! Julien, ça ne va pas ?

— N..n..non !

Je me sens mal et j'éprouve le besoin de quitter la pièce pour mettre fin à ce cauchemar, cela surprend mon père qui s'inquiète de me voir si pâle. Nous sortons rapidement pour rejoindre maman qui a installé le pique-nique à l'ombre d'un bosquet.

Dehors je vais mieux.

À force de vivre seul dans le monde que je me construis pour échapper à la réalité, mon imagination me joue parfois ce genre de tour. Je vois et ressens des choses qui n'existent que dans ma tête.



À la fin de l'après-midi, maman range les affaires du pique-nique dans le coffre de la voiture, papa ferme la porte d'entrée à double tour et nous démarrons. On s'arrête devant la maison des gardiens, papa accroche les clés au clou puis revient vers nous. Je tends mon regard pour voir Marie. Personne ne sort. Peut-être m'a t-elle déjà oublié ? Les yeux dans le vague, je me cale au fond de la banquette, maman pose la tête d'Amélie sur mes genoux et ensemble nous lui faisons des gros câlins.

Nous démarrons lentement, un léger nuage de poussière se soulève et voile la belle demeure. Dans le rétroviseur, le souvenir de cette journée n'est plus qu'un carré lointain qui disparaît derrière les arbres.

Le soir, pour m'endormir, je m'imagine dans notre nouvelle résidence. Je me lève doucement, franchis la porte de ma chambre et me dirige vers la lumière du séjour. Il y a beaucoup de gens qui s'amusent. J'entre doucement pour voir maman. Je la cherche du regard puis m'avance au milieu de la pièce. À mon passage les têtes se tournent et je vois les visages qui rient de moi. Certaines s'approchent et me demandent mon nom, ils sont si près, qu'ils me touchent et m'agrippent. Je crie, je hurle « maman », mais personne ne vient. Maintenant je suis au centre d'un cercle ennemi. Les yeux, les dents, les oreilles se transforment en une masse inamicale de chiens galeux. Je fuis par le couloir, prends l'escalier et descends les marches si rapidement que j'ai l'impression de voler. En bas je me retourne vers mes poursuivants. Personne. La maison est vide. Je recule, pivote sur moi-même, détaille chaque recoin pour m'assurer que rien ne me surprendra et découvre que l'entrée a changé. La grande pièce est devenue sombre, si sombre que je n'en vois plus le bout. Des ombres inquiétantes traversent l'espace et me frôlent. Au plafond pendent de grandes toiles d'araignées. Soudain la porte extérieure s'ouvre dans un horrible grincement, la nuit s'engouffre dans la pièce pour prendre mon esprit et l'emporter au loin.

— Mon chéri, qu'y a-t-il ?

Je me réveille en sursaut. Dans la semi-obscurité je distingue ma mère assise sur le lit. Elle se penche vers moi et pose sa tête contre la mienne en me caressant les cheveux. Après quelques minutes de câlins, elle se lève, va me chercher un

## *Le Quatrième Automne*

grand verre d'eau, prononce quelques phrases qui me calment, puis sort en laissant la porte entrebâillée. Le petit rayon lumineux, qui traverse ma chambre, éclaire mes compagnons en peluche posés au pied de mon lit. Je prends le plus gros d'entre eux et le blottis contre moi pour retrouver le sommeil. Je fais un autre rêve dans lequel il y a un ange qui s'appelle Marie.

J'ai peur du quotidien et je complique l'ordinaire. Je suis tourmenté par les rencontres avec les gens, je ne veux pas qu'ils me parlent pour ne pas leur répondre. Je suis au spectacle de mes frayeurs dans un décor qui change continuellement, prisonnier du théâtre de ma vie où les acteurs jouent une pièce que je ne connais pas.

Nous déménageons en fin d'année scolaire. Au dernier jour d'école, j'annonce mon départ à Lulu. Maintenant il n'est plus morveux, il a un mouchoir propre dans chaque poche et se mouche suffisamment pour dégager son sourire. Nous avons beaucoup de connivences, mais surtout, il est patient avec moi et me laisse le temps de terminer mes phrases. C'est parfois long, mais il ne m'interrompt jamais, c'est mon ami.

— Alors à bientôt, on se reverra ?

« Bien sûr qu'on se reverra, tu viendras jouer chez moi, même que j'ai une cabane dans les arbres ». Je lui dis ça pour le rassurer mais je sais que la distance nous séparera. Mes copains d'aujourd'hui ne seront pas ceux de demain. Je n'y peux rien, chacun fait sa vie de son côté.

L'amitié se dissout dans le temps, quel que soit le serment que l'on se fait.

Je n'ai pas aimé la rentrée scolaire. L'école est toute petite. Je prends le bus au bout du chemin, au croisement de la

grande route. En passant devant la maison du gardien, je cherche Marie du regard. Je n'ose pas m'approcher, alors de loin j'essaie de deviner les formes qui bougent à l'intérieur. Une robe qui flotte avec grâce, des cheveux longs et fins qui rayonnent dans la lumière électrique. Je la reconnais entre tous. Je ferme les yeux pour capturer l'image et reprends ma route. Marie partira de son côté, dans une autre école. Près du poteau, j'attends le bus qui s'arrête à côté de moi. Durant le voyage, mon cœur se serre à la cadence des kilomètres grignotés. Bientôt l'école est en vue et un pic douloureux me torture le ventre. Je vais entrer dans une communauté où je n'ai pas ma place.

Dès le premier jour, je m'isole. Je me mets à l'écart, pas trop loin du tableau parce que je suis bigleux, mais pas trop près afin de ne pas affronter le regard de la maîtresse. Je choisis une fenêtre qui donne de l'espace à ma vue. Quand je suis trop oppressé, je porte mon regard au loin dans la nature et fuis la réalité qui me brutalise. Un garçon s'est assis près de moi. Nous partageons le même banc.

L'automne vient de mourir et la neige s'installe dans la cour de récré. Dans la classe, il fait froid. La maîtresse a allumé le poêle à bois disposé au milieu de l'allée centrale. Les élèves placés à côté de lui ont de la chance, j'échangerais bien ma place avec eux. Je crois que l'année prochaine je renoncerai à mon compagnon d'évasion.



La vie à notre nouvelle adresse est rythmée par les déplacements dans de longs couloirs frileux. La maison, solidaire du temps, calque sa température sur l'extérieur. Comme toutes les grandes demeures respectables, elle a une âme qui ne

## *Le Quatrième Automne*

tient pas très chaud. Nous collectionnons les pulls enfilés les uns sur les autres, pour combattre la rigueur des lieux. Dans la cheminée du salon, brûle un grand feu qui réchauffe l'atmosphère. En cercle autour de l'âtre, nous approchons nos visages et nos mains en laissant nos derrières exposés au froid. Amélie marche à quatre pattes et commence à déambuler dans la maison. C'est une bonne saison pour apprendre à marcher car l'épaisseur des vêtements amortit les chutes, Amélie ne s'en prive pas. Maman a installé une barrière en bois pour l'empêcher de tomber dans l'escalier et souvent nous la trouvons en train de la secouer pour passer. Je la surveille, je ne voudrais pas qu'elle se blesse.

À l'école, les mois s'écoulent sans heurt, égaux les uns aux autres. La maîtresse ne m'interroge jamais, à croire qu'elle a reçu pour consigne de ne pas me faire parler. J'en éprouve du soulagement mais aussi un cruel ressentiment. L'indifférence est lourde à porter.

L'hiver fait place au printemps. La campagne s'éveille et quelques bourgeons osent timidement pointer le bout du nez.

Les week-ends passés à jouer avec Marie, sont ma satisfaction. Nous partons faire de grandes balades dans les prés. Il y a une petite rivière derrière la maison et souvent nous y allons pêcher ensemble. J'ai fabriqué une canne avec une grande branche sciée dans la futaie. À l'extrémité la plus fine, j'ai attaché un fil en nylon et un hameçon réalisé en courbant une aiguille chauffée au rouge. Enfin à l'aide d'une bêche nous avons retourné un petit carré de terre pour dégoter quelques vers grassouillets. Le plus dur fut d'embrocher le premier asticot. Ça n'arrête pas de gigoter, ce truc visqueux. Consciencieusement je l'enfile en passant l'aiguille depuis l'orifice buccal jusqu'au milieu du corps, puis je le tasse sur la courbe du crochet en laissant dépasser un petit bout qui

continue à frétiller dans l'air. Je tends la canne à Marie qui lance l'appât au milieu de la rivière et nous attendons en silence. C'est du sérieux la pêche. La ligne, que nous avons oublié de lester, reste à la surface de l'eau et aucun poisson ne s'approche d'elle. Cela n'a pas d'importance, ma prise est de ce côté-ci de la berge, prisonnière de mon regard.

Quelquefois nous avons l'autorisation d'aller au village qui n'est pas très loin de la maison. Nous coupons à travers champs en ayant soin de refermer derrière nous les barrières qui bloquent l'accès aux prés. Souvent les passages sont un peu loin, alors nous forçons les barbelés. Je fais passer Marie la première, en écartant les fils de fer. Je pose mon pied sur le plus bas et je tire de toutes mes forces sur celui du dessus. Marie passe sa tête, ses épaules puis enjambe le fil et donne un coup de rein qui la projette de l'autre côté. À son tour elle m'ouvre un passage afin que je la rejoigne. La première fois j'ai voulu frimer devant elle en refusant son aide. J'ai tenté de me faire le plus fin possible entre les mâchoires de « Barbelé » mais ses crocs acérés se sont refermés sur la chair de mes jambes. En grand garçon j'ai fait mine de ne pas avoir mal, mais au fond de moi, j'ai bien juré que l'on ne m'y reprendrait plus. Depuis je passe la tête puis les épaules le plus près possible de Marie et touche subrepticement sa peau. Je la sens frissonner à mon contact, cela me rend heureux. Nous reprenons notre course en direction du bourg.

Nous arrivons dans un village animé. Le marché nous offre ses plateaux de couleurs, ses sons, ses gens affairés. Les marchands vantent la qualité des produits, des badauds se laissent séduire, les sous quittent les porte-monnaie. La marchandise passe d'une main à l'autre puis les bouches s'articulent autour d'un dernier mot qui clôt la transaction.



## *Le Quatrième Automne*

Amusés, nous nous dirigeons vers le confiseur. À mesure que nous avançons, l'odeur de caramel envahit l'air. Bientôt nous apercevons l'étalage des bonbons dans leurs pots de verre. Je calme mon impatience et laisse passer Marie devant moi. C'est elle qui parlera.

M'adresser à un commerçant est une rude épreuve. J'ai le souvenir d'un échec, d'une expérience douloureuse. Nous étions en ville, maman et moi. Alors que nous attendions dans une boulangerie bondée, elle s'est absentée pour faire une course urgente, me laissant seul dans le magasin.

— Reste ici et attends ton tour dans la queue. Je vais en face au pressing avant qu'il ne ferme, retirer la veste que j'ai donnée à nettoyer. Tiens voilà de l'argent. Tu prendras trois baguettes. Je reviens vite.

Je suis médusé et reste sans voix, pourtant j'acquiesce d'un hochement de la tête. Comment peut-elle me laisser seul ? Je croyais qu'elle me comprenait, qu'elle savait combien il m'était difficile de parler devant tant de monde. Je n'essaie pas de la retenir et la vois disparaître dans la rue. C'est trop dur de m'imaginer face à la commerçante et lui demander quelque chose. Devant moi il y a une dizaine de personnes et chaque fois que j'entends le tintement de la monnaie dans la soucoupe de verre mon cœur bat plus fort. « Une personne de moins ». Je me rapproche du comptoir et maman n'est toujours pas revenue. « Plus que trois personnes ». Je sens mon martyre devenir inéluctable, je vais offrir ma fierté à la boulangère et tomber si bas dans l'humiliation qu'il me faudra toute la vigueur de mon âge pour ne pas sombrer dans l'apocalypse. Je me répète inlassablement : « Bonjour Madame, je voudrais trois baguettes ». M'ayant écouté, elle se dirigera vers le présentoir à pain pour

se saisir de ma commande. Avant qu'elle n'accomplisse son geste, j'ajouterai, afin de tester mon élocution, « bien cuites s'il vous plaît ». Elle se ravisera et en choisira des plus colorées, des plus craquantes sous les doigts. « Ça fait deux francs cinquante ». L'argent dans la soucoupe, je prendrai le pain sur le comptoir et quitterai le magasin à la rencontre de maman. En silence je lui donnerai la main et nous remonterons la rue pour trouver la voiture.

— Que veux-tu mon garçon ?

Rêveur, je n'ai pas vu venir mon tour. Je suis si surpris de voir la boulangère en face de moi que j'en perds le souffle. Pourtant je devais m'y attendre, cela fait plus de dix minutes que je patiente en ressassant les mêmes mots, afin de les prononcer sans accroc. Tout s'écroule quand arrive l'instant de parler. Mon cœur chavire, s'arrête un long moment et laisse un vide dans mon cerveau. Puis il repart dans une course effrénée faisant affluer, avec la puissance d'un torrent bouillonnant, le sang dans ma tête. Mes neurones ont du mal à supporter le choc, je m'emballe.

J'entreprends de prononcer mon premier mot, mais je ne le trouve plus. Il a disparu, dissous dans l'émotion. Mon visage chauffe, je dois être rouge. La boulangère, surprise, revêt un masque étonné. Ses yeux m'interrogent. Je me bats avec force contre moi-même et ma gorge nouée refuse de prononcer le moindre mot. Le temps passe qui ne me laisse pas respirer. J'étouffe sous la contrainte, je meurs sous la pression. J'ai les yeux qui brûlent et mes paupières se ferment, noyées dans les larmes. Ma tête bouge au rythme de mes convulsions :

— Je... je... je,

## *Le Quatrième Automne*

Je n'y arrive pas, mes mains martèlent le marbre du comptoir, mes poumons sont complètement vides et je suis en train de m'asphyxier. Puis soudain le vide s'installe. La nuit remplace le jour. Le temps m'anéantit. Il n'y a pas plus de quinze secondes que j'ai commencé à formuler ma première syllabe. Pendant ces quinze secondes j'ai buté sur la même lettre et depuis je n'en ai pas conquis d'autres. Cette épreuve rouvre mes plaies qui se mettent à saigner. Ma substance vitale se répand sur le sol et j'y roule la rage de ne pouvoir m'exprimer. La colère de l'impuissance gronde en moi, ronge mon intérieur et me détruit petit à petit. L'extrême souffrance de l'humiliation me purge du désir d'exister.

Le temps s'écoule si lentement quand on est en train de mourir.

J'essuie mes joues humides du revers de ma manche et après de nouvelles ruptures, prononce le mot « pain ». Affolée par cette détresse, la boulangère cherche dans mon timide regard, l'appui qui lui confirmera mon souhait. Elle me désigne du doigt la rangée de baguettes et me demande d'un sourire forcé, si c'est bien celles-là que je désire.

Penaud, j'acquiesce en hochant la tête et entreprends de prononcer le chiffre « trois ». Le « T » est une lettre que j'articule mal. Prenant de l'élan, je force sur mes poumons afin que le souffle dévale la pente du larynx, s'engouffre dans mes cordes vocales pour former le son, puis, d'un coup de langue, le contraîdre à émigrer vers l'extérieur. Mais il est arrêté par la cavité buccale, coincé entre mes dents, frappé de la langue qui le remue frénétiquement jusqu'à le briser. Énergique, il revient, joue dans le palais, rebondit aux commissures des lèvres et disparaît. Ce jeu m'épuise, je suis hagard, au bord du

renoncement. Soudain, sans prévenir il réapparaît, déboule à vive allure dans la glotte et force le barrage dentaire.

— Trois.

Je suis victorieux, mais détruit. J'ai trois baguettes dans les bras et plus rien dans le cerveau. Je paie sans un mot, me retourne et traverse le magasin. J'ai le regard au ras du carrelage. Je suis sûr que les gens me considèrent bizarrement et se moquent de moi dans mon dos. Mes pas sont incertains, je cogne l'angle d'un meuble en bois, tire sur la porte alors qu'il est marqué de la pousser, me prends le pied dans le paillason et manque de m'étaler dehors. Je sors enfin. Dans ces moments-là, une telle confusion règne dans ma tête que mon attention n'est plus disponible pour autre chose que ma culpabilité. Mes gestes deviennent hésitants et je n'observe plus ce qui se passe autour de moi. J'erre comme un robot aux automatismes pas toujours adaptés. J'attends maman sur le pas de la porte. Elle ne tarde pas à arriver, me prend la main et nous partons vers la voiture. Pour elle tout est normal, je lui fais un sourire, je crois qu'elle ne se doute de rien.

Il n'y a rien à raconter dans la réussite des événements banals de la vie sauf quand ils relèvent de l'exploit personnel, mais ça, je suis le seul à le savoir.

Marie m'effleure le bras pour me ramener à la réalité du marché. Elle a fini de remplir le sac en gros papier marron. Nous mettons notre monnaie en commun, elle paie le marchand qui d'un grand sourire nous remercie en nous souhaitant une bonne journée. Sur le chemin du retour, nous puisons allégrement dans la poche et j'ose prendre sa main. Marie, c'est le meilleur de ma vie.



Elle a deux frères aînés qui travaillent. On ne les voit pas souvent. Alfred est apprenti dans un garage et Raoul aide son père à la ferme. Quand nous les croisons, ils disent : « Dégagez les miochards, allez jouer plus loin ». Alors nous prenons nos cliques et nos claques, en direction de la cabane. Nous courons comme des fous sur le chemin, puis à hauteur de l'arbre, je prends l'échelle camouflée derrière un buisson et la dresse contre le tronc. Je laisse monter Marie la première et lui tiens l'échelle. Maman m'a dit que les hommes galants laissent toujours passer les filles en premier. Au fur et à mesure qu'elle monte, la jolie jupe à fleurs découvre progressivement ses jambes. Je baisse les yeux lorsque l'angle de vue devient si fermé que j'aperçois sa petite culotte. Dès qu'elle s'est hissée sur le plancher de bois, je gravis lentement les échelons pour donner à mon visage rosi, le temps d'atténuer les marques de mon trouble. Je suis encore gêné quand j'arrive enfin à sa hauteur. Au pied de l'arbre, cette vision amoureuse restera longtemps mon plus beau souvenir féminin.

Jamais je n'oserai dire à Marie que je l'aime.

Amélie fait beaucoup de progrès, elle est très vive. Maintenant elle marche. Ses petits pas incertains qui martèlent le plancher, sont souvent ponctués du bruit sourd de sa chute sur les fesses, étouffé par sa couche. De temps en temps, un choc frontal déclenche la panique de ma mère qui s'affole et court vers elle en criant : « Ma pauvre petite, ne pleure pas, je suis là ». Dans ses bras Amélie se calme vite et reprend en bouche le pouce qu'elle avait abandonné pour se protéger de

la chute. Les doigts de maman effacent la larme qui roule sur sa joue. Un gros baiser met un terme au dernier sanglot.

Moi, je traîne ma mélancolie, de pièce en pièce, ne sachant que faire. Je viens d'apprendre que nous allons à nouveau déménager et je pense à plein de choses désagréables. Cette nuit, j'ai fait un rêve de mort dans lequel brûlait la maison et je restais dehors à regarder disparaître ma famille. Je me suis réveillé en sueur et les images ont persisté quelques instants, j'ai cru à la réalité. J'ai mis beaucoup de temps à me rendormir. Mon sommeil fut agité et j'ai retrouvé, au petit matin, mon lit sens dessus dessous. Mes draps étaient éparés sur le sol et moi, recroquevillé sur la moquette. Maman me dit de ne pas être inquiet, nous allons habiter une autre maison, moins grande, mais nous y serons aussi bien. Elle est plus gênée lorsqu'elle me parle de l'école, car elle vient de recevoir le dernier bulletin de l'année. Ma moyenne est catastrophique et les professeurs demandent le redoublement. C'est vrai que je ne comprends pas grand-chose. Je dois avoir l'esprit trop englué dans mes angoisses pour m'éveiller aux autres. Marie est la seule à me voir exister. Ensemble nous jouons le meilleur épisode de mon enfance. Bientôt on va m'arracher à ce terreau fertile, à cette jardinière d'exception. Je quitterai ce monde rassurant pour me plonger dans la guerre de la ville, cette inconnue qui m'effraie.

Tout le monde est affairé à l'emballage des derniers cartons. Papa et Maman sont occupés dans le séjour à trier la vaisselle et des amis nous aident à rassembler les caisses dans le hall d'entrée, prêts à être chargés. Les déménageurs sont déjà dans la maison, alors que le semi-remorque manœuvre devant le perron. Le chauffeur fait de son mieux pour placer l'arrière au plus près de l'entrée. Il se contorsionne

## *Le Quatrième Automne*

sur son siège, le regard prisonnier d'un rétroviseur qui ne semble pas lui donner satisfaction. La visibilité arrière est mauvaise. Je m'approche de la cabine pour savoir si je peux lui être utile. Il me regarde, sourit et par la vitre ouverte, me fait signe d'approcher.

— Viens petit, tu vas m'aider. Mets-toi de ce côté et crie fort, lorsque le cul du camion sera tout près de l'escalier. C'est important, car je ne vois rien. Fais attention à l'angle du mur, qui pourrait heurter la carrosserie.

J'acquiesce d'un hochement de tête et me mets en position. Le camion vibre sous l'accélération du moteur, les freins libèrent les roues et la remorque recule lentement. L'équipage a dû faire un peu moins d'un mètre lorsqu'il devient nécessaire de prévenir le conducteur. Dans ma gorge le son est prêt à sortir. « Stop » est le mot que j'ai choisi. C'est un message clair, efficace et pas trop long pour moi.

L'arrière se rapproche dangereusement de la pierre d'angle du perron. Il est urgent de crier. Je me prépare à faire exploser le mot, mais ma gorge est nouée. Le son reste coincé dans ma bouche, je suis crispé sur la première syllabe d'un mot qui n'en contient qu'une. Le temps presse. Le pare-chocs est à quelques millimètres du heurtoir et je n'arrive toujours pas à extraire le mot. Puis, sans prévenir, je l'expulse dans un timide sifflement de pétard mouillé. Trop tard, le bruit déchiré de la tôle accompagne mon effort. Le camion s'arrête. Le chauffeur descend, s'approche de moi et découvre les dégâts. Je suis déconcerté, les yeux baissés au sol. Il me dit :

— Il faut crier plus fort. Le bruit du moteur a couvert ta voix et je n'ai rien entendu.

J'acquiesce d'un triste signe de la tête. Il ajoute :

— Allez, va, ce n'est pas bien grave, juste un peu de tôle froissée.

Je suis humilié par ce délit d'impuissance. Je ne dis rien et fais semblant d'avoir compris ses raisons. « Oui bien sûr, le moteur est beaucoup trop bruyant pour qu'un petit garçon puisse se faire entendre ». Honteux, je gravis les marches et rentre à la maison. En haut du perron, j'entends le chauffeur demander de l'aide à l'un de ses collègues. Dans une orgie de mots criés, les deux hommes positionnent le véhicule au bon endroit. C'est écoeurant d'entendre les autres s'exprimer librement, ils ne connaissent pas leur bonheur de parler sans déchirure.

Le camion est bientôt plein, il ne reste que deux ou trois meubles à caser dans l'énorme boîte à roues. Les déménageurs les portent à deux, arc-boutés, le menton collé sur l'angle supérieur, le dos courbé sous la charge. Ils ont les bras qui tombent sous la ligne des genoux et avancent en dandinant du fessier, dans une démarche simiesque. L'un après l'autre, ils passent l'épreuve de la marche, un peu haute, qui mène sur le plateau du camion où ils déposent l'énorme paquet contre le reste des objets. Tout est bien rangé. Un dernier coup d'œil pour vérifier que l'ensemble tiendra la route, puis les portes se referment.

Marie et moi sommes assis sur l'herbe, l'un contre l'autre. Ensemble nous regardons le camion partir. Je veux lui dire des choses tendres, mais mon cerveau ne construit pas de phrase. Je lui donne un sourire qui parle mieux que mes mots, elle me le rend. J'ai près de moi la source de mon bonheur, une princesse dans ma vie, que je vais quitter.

Je monte dans la voiture. L'émotion me submerge. Je hais les départs.





## *Le Quatrième Automne*

Incroyable, nous habitons sur une île près d'un village. Il y a un pont de pierres qui enjambe une grande étendue d'eau sauvage.

Heu ! Non, en fait, elle est domestiquée et pas si large que ça. Ce n'est pas non plus un fleuve. Papa m'a expliqué qu'il s'agissait d'un bras mort de la Seine. Bon d'accord c'est une petite île, mais derrière, il y a beaucoup d'eau. De l'autre côté c'est la Seine sur laquelle naviguent des péniches.

Mon grand plaisir est de m'asseoir sur la berge les regarder passer. Quand elles descendent le fleuve à vide, elles sont si grandes et si hautes qu'elles ressemblent à des paquebots. Quand elles le remontent, lourdement chargées, la coque disparaît complètement dans l'eau. On dirait des crocodiles à l'affût, scrutant la surface, à la recherche d'une proie. Parfois elles sont tellement enfoncées que j'imagine une grande vague déferler sur le pont, envahir les cuves, se mêler au sable qu'elles transportent, alourdir la cargaison et emporter le bateau par le fond. Cela n'est jamais arrivé devant mes yeux, mais j'imagine un de ces géants disparaître, corps et biens, par une nuit de tempête et les survivants remonter sur l'île pour la coloniser. C'est probablement l'un d'eux qui en fut le premier habitant et a bâti le pont à la force des bras pour échapper à la solitude.

Nous avons été surpris par la maison. Devant nous s'étend un grand terrain enherbé qui disparaît derrière une rangée d'arbres plantés en bordure d'eau. Au milieu une petite maison en bois, flanquée d'une annexe en béton. Construit sur un rez-de-chaussée en briques, un escalier extérieur dessert l'étage érigé en bois. Les insulaires nous ont expliqué que, de temps en temps, le fleuve débordait et noyait l'île sous les eaux tumultueuses. Il fallait alors monter les affaires au premier. De

ce fait, le rez-de-chaussée était fondé en dur, afin d'éviter qu'il ne soit emporté. Ces révélations ne nous ont pas rassurés, mais les gens ont ajouté que depuis la construction des retenues en amont, cela arrivait moins souvent. Nous n'avons pas posé de questions sur la fréquence des crues, de peur d'être contraints d'habiter en permanence en hauteur. Moi j'ai choisi l'annexe en béton, le bunker, pour élire domicile. J'y ai installé mon lit, mon bureau et mes boîtes à outils. Dans l'un des côtés de la pièce j'ai réservé de la place pour construire un établi, d'une planche épaisse et deux tréteaux. J'adore bricoler. Tous les prétextes sont bons pour démonter un fer à repasser, un grille-pain ou une machine à laver. Je les désosse avec précaution, simplement pour les entretenir, les nettoyer. Quand je les remonte, il me reste souvent des vis ou des boulons en trop. C'est curieux ce phénomène surnuméraire spontané, comme si certains éléments de la machine cherchaient à se multiplier pour s'évader de leur fonction initiale et fuir vers une autre aventure technologique. En représailles à ces tentatives d'insubordination, je les range dans une case de ma boîte à outils et menace leur crâne fendu de tortures à leur faire tourner la tête. Il faut dissuader les rebelles afin d'éviter qu'ils ne prennent goût à la liberté. On ne sait jamais, ils pourront servir en d'autres geôles.

Dans la maison la vie s'organise. La porte d'entrée vitrée donne directement dans le séjour, un couloir distribue la cuisine, un débarras et les toilettes. Un petit escalier en colimaçon débouche sur le palier du premier étage. Là, il y a trois chambres. La plus grande est destinée à mes parents, la seconde à ma sœur et la troisième pour la petite graine en pleine croissance. Ça, c'est l'autre surprise de la rentrée. Maman vient juste de nous l'apprendre avec délicatesse, en promenant ma main et celle d'Amélie sur son ventre rebondi.

## *Le Quatrième Automne*

— Écoutez comme il bouge, bientôt la famille va s'agrandir !

Bien sûr j'avais remarqué qu'elle avait grossi, mais je n'aurais jamais pensé qu'elle attendait un bébé. Je trouve qu'une petite sœur c'est bien suffisant. Toujours à faire des bêtises, à déranger ma chambre, à pleurer pour que maman s'occupe d'elle. Mais je ne dis rien, j'ai des responsabilités, je suis l'aîné et ça, c'est vraiment important. Les choses difficiles à faire, c'est à moi qu'on les demande. Tondre le gazon, ramasser les feuilles mortes en automne, sortir les poubelles et laver la voiture. « Personne ne fait cela mieux que moi, alors faudrait voir à pas me faire de concurrence avec un nouvel arrivant. »

Le ventre de maman est déjà bien rond. Une de nos amis qui fait tourner son pendule sur les nombrils, lui a pronostiqué des jumeaux mâles. Cette nouvelle l'a mise dans tous ses états. Elle a demandé confirmation auprès du médecin qui, après l'avoir examinée, a décelé deux battements de cœur bien distincts. Mais impossible de dire si ce sont des garçons ou des filles. Il y aura des affaires de chaque couleur.

Ma sœur et moi nous amusons beaucoup ensemble. Elle a l'âge des filles capricieuses qui ramassent les chewing-gums dans la rue. Elle les décolle du trottoir et les porte à sa bouche. Les premières fois, j'ai lutté pour qu'elle ne s'introduise pas des maladies dans le corps, mais ça n'a servi à rien parce que, dès que j'ai le dos tourné, elle en remet une fournée qu'elle mâche avec plaisir.

« Les secondes bouches c'est meilleur, paraît qu'il y a le goût des autres dedans »

Elle fait ça quand on prend ensemble le chemin de l'école. C'est un grand bâtiment carré, un pied dans l'herbe, un sur le

goudron. La cour est cernée par une haute clôture de pierre qui exclut toute sortie ou entrée inopinées. Pour interdire la sortie, je comprends, mais comment imaginer que quelqu'un veuille entrer de force dans une école, lieu de punitions et de tortures.

Cette année j'ai un Maître qui, à la sonnerie de huit heures, nous aligne deux par deux dans la cour. Il dit, en se mettant devant le premier élève : « Prenez vos distances. Je ne veux voir qu'une tête ». Ensemble nous tendons le bras droit sur l'épaule de devant et reculons tous de plusieurs pas. La queue s'allonge, quelques rires étouffés ponctuent ce remue-ménage, puis nous nous immobilisons. Marchant lentement à nos côtés, le maître rectifie les positions chancelantes et, satisfait de l'équilibre général de son œuvre, nous fait rentrer en ordre parfait. En classe, nous restons debout près de notre bureau attendant le moment de nous asseoir. D'un geste, l'ordre est donné. Dans un grand chahut nous prenons notre position de travail en sortant nos affaires des cartables. Lorsque le bruit cesse, il passe entre les rangs pour vérifier le niveau de l'encrier en porcelaine blanche qui est inséré dans un trou pratiqué dans l'angle droit de chacun des bureaux. Lorsque cela est nécessaire, il fait le plein avec une grosse bouteille d'encre violette, au bout métallique, en forme de bec d'oiseau. Ensuite il nous demande d'ouvrir le cahier du jour et de recopier la phrase d'éducation morale, écrite sur le tableau. De mon coude gauche replié sur la page, je m'applique à tenir mon cahier en respect. De la main droite, je trempe ma plume « sergent tâche d'or » dans l'encrier. Une grosse goutte violette s'y agrippe, j'essuie le surplus sur le bord de la porcelaine et l'approche du premier carreau de ma page blanche. Elle est menaçante cette plume trouée qui ne

## *Le Quatrième Automne*

demande qu'à se séparer de son hôte provisoire. La goutte le sait et tremble sur son support. Je n'ai pas dû être assez vigilant, car dès le premier contact avec le papier, elle se détache lourdement et souille ma page. « Paf ». Le premier pâté de la journée.

Je sèche l'encre avec mon buvard, puis à l'aide d'une plume usagée, trouvée au fond de ma trousse, je gratte la tache incrustée dans ma page. Je m'applique fermement à l'enlever. Elle finit par céder et disparaît au profit d'un trou enluminé bien visible, pas gros mais très présent. À la fin de la journée, le Maître relèvera les cahiers pour les corriger. Ce soir, quand il découvrira chez lui la page maudite, cette traîtresse révélera la marque infamante. Elle criera avec force, ma maladresse à l'oreille de mon bourreau et combien ma punition devra être exemplaire.

Pour éviter la disgrâce, j'entreprends d'éliminer la preuve en déchirant la page. Je profite d'un peu de bruit dans les premiers rangs et positionne ma règle près de la couture centrale. Graduellement, avec précaution, je tire par à-coups pour faire céder le papier. J'en suis à la moitié de la page, quand le bruit de fond cesse. Ma déchirure éclate dans la pièce et le son de ma forfaiture parvient aux oreilles du maître. Il s'approche de moi et observe mon cahier. Furieux de découvrir cette imposture, il me tord le lobe de l'oreille et d'une traction vers le haut, me force à me lever. Il crie à l'ensemble de la classe que je suis un incapable, qui par bêtise a redoublé sa classe. Il ajoute que mon précédent professeur avait beaucoup de mérite à supporter un élève comme moi. Il lâche prise et me dit :

— Puisque vous semblez ne pas savoir écrire, peut-être saurez-vous nous lire la phrase qui est écrite au tableau.

« Bien sûr, je sais lire. Je ne suis pas l'idiot qu'il s'imagine ! ». Seulement il m'est difficile de lui prouver le contraire. Comment puis-je lire à voix haute quand chacun des sons que je torture s'éteint dans ma gorge. Impossible de sortir la première syllabe. Il me regarde tressauter sous l'effort violent que je produis. Puis, probablement par jeu, me donne une énorme claque dans le dos, espérant m'aider à expulser le son que je retiens. Les larmes me montent aux yeux. La douleur de ma gorge est plus forte que le coup qu'il m'a donné. La souffrance de l'humiliation est plus mordante que son mépris.

Je reste hébété devant lui, si frêle sur mes jambes qui me tiennent à peine, hoquetant lamentablement sous les regards intrigués de mes camarades.

— Bien, puisque tu ne veux pas parler, je vais te montrer comment je punis les récalcitrants.

Il ajoutait à son irritation le dédain d'un tutoiement inhabituel. Agrippant le haut de mon épaule de la puissante pince de ses doigts, il me tire vers le fond de la classe en direction du grand placard. Il ouvre la porte, me pousse fermement à l'intérieur et referme violemment le battant. Le lourd silence qui s'est installé depuis le début de l'épreuve, n'est brisé que par les grincements du plancher sous les pas pesants du maître qui retourne au tableau. Je l'entends interroger un autre élève qui termine la lecture de la phrase. Tout rentre dans l'ordre.

La nuit est oppressante dans cette cage. Un maigre rayon de lumière traverse l'obscurité au niveau de la liaison de la porte et du plancher. Je suis assis, les jambes repliées devant moi, les bras sur mes genoux. Mes yeux sont prisonniers de mes mains et je rentre ma tête dans mes épaules. Mes larmes n'en finissent pas de couler sur mon sort. Pourquoi suis-je

## *Le Quatrième Automne*

aussi stupide ? « Je ne sais pas écrire, je ne sais pas parler, tout ce que je fais est nul ». Je suis nul.

L'attente s'éternise.

À la fin du cours, le maître me fait sortir du placard. Mes camarades sont partis jouer dehors et la classe semble bien grande pour moi seul. Il me fait asseoir à ma place, reprendre mon cahier et inscrire le texte qu'il a laissé au tableau. Je m'applique dans mon écriture à faire de belles lettres sans tache. Avec le buvard, je tamponne les fines pattes d'oies qui courent et gesticulent maladroitement sur la page, ferme le cahier, le range et sors dans la cour.

Je marche sous le préau. J'ignore, en baissant les yeux, l'attitude cruelle ou compatissante des élèves qui me croisent. Fuir, c'est éviter leur regard qui blesse et m'isole chaque jour un peu plus.

Je ne dis rien à mes parents. Je ne dis rien à personne. Ma vie s'écoule au rythme des épreuves que l'on m'impose. Je parle de moins en moins. Je me réfugie dans un long discours intérieur où je mets ma vie en scène, une autre vie où j'ai l'espoir d'aller mieux. Dans ces courts-métrages, que je visionne seul, coupé du monde, les yeux plongés dans le vague, je m'imagine parlant de façon ininterrompue et parfaitement intelligible.

On m'écoute, je convaincs, j'existe... C'est un rêve.



Depuis que les jumeaux sont nés, il y a une sacrée animation dans la maison. Les braillements qui ponctuent le temps, rythment les heures d'activité et de veille. Maman passe de l'un à l'autre, du sein aux biberons, d'une couche à la

suivante. Les jumeaux, c'est épuisant. Ils s'appellent Étienne et Jonathan ou Jonathan et Étienne suivant l'ordre dans lequel on les prend. Maman leur a mis un bracelet de couleur pour ne pas les mélanger car ils se ressemblent vraiment beaucoup. Amélie et moi, les trouvons très drôles quand ils têtent. Leurs lèvres font un bruit de décollement de ventouse lorsque le bout du sein échappe à leur vigilance buccale. Après quelques instants de panique, ils reprennent la succion et la collerette rose de la chair de maman disparaît dans leurs petites bouches goulues.

Mon père a changé de travail, il est « ingénieur dans les bateaux » et exerce à la maison. Il y a plein de maquettes de coques partout sur les étagères, des plans dans tous les sens, des montagnes de dossiers qui s'entassent dans le couloir du haut. Récemment, il a emménagé dans la seconde partie de mon bunker. Il y a installé sa table à dessin et un lit pour dormir quand il veille tard. De temps en temps il me rend visite et nous bavardons un peu. Il m'explique qu'il a toujours voulu concevoir des bateaux, mais jusqu'alors les événements en avaient décidé autrement. L'accident a bouleversé sa vie. L'idée a cheminé longtemps avant qu'il ne prenne la décision d'arrêter la banque pour se consacrer à l'architecture maritime. Il insiste sur l'importance de prendre son destin en main. Je sais qu'il a raison. Il n'y a plus grand-chose à faire bouillir dans la marmite. Maman qui ne donne pas la même valeur aux choses de la vie, pense que mon père ferait mieux de se préoccuper de sa famille au lieu de suivre égoïstement sa propre destinée.

Notre vie a beaucoup changé depuis que papa est à la maison. Il travaille beaucoup et maman économise sur tout, nous tirons le diable par la queue. Maman lui reproche souvent d'avoir abandonné la banque et de nous imposer une vie



## *Le Quatrième Automne*

difficile dans cette cabane de pêcheur. L'ordinaire est source de conflits et le quotidien une épreuve de force. Le ton monte et les discussions se terminent souvent par une séparation. Maman s'isole dans la chambre du haut avec ma sœur et les jumeaux, papa et moi partons dans le bunker. Il m'est difficile de faire un choix entre eux, car je les aime tous les deux. Certains jours, lorsque l'atmosphère devient trop pesante, ma sœur et moi ne savons plus où nous mettre. Nous sortons dans le jardin pour éviter les cris. Quand nous rentrons, la maison est calme, maman donne la tétée aux jumeaux et nous sourit comme si de rien n'était. Mais moi, je vois la tristesse qui envahit ses yeux. Mon père a regagné sa tanière et n'a pas l'air très heureux. Penché sur sa table à dessin, il griffonne des ombres noires. Le temps se dégrade sous notre toit et les instants de répit sont de plus en plus rares.

Ce matin maman nous dépose devant l'école, ma sœur et moi. Nous la regardons partir avec les jumeaux retrouver ma tante pour la journée. Mon père est seul dans la maison et travaille à ses plans. Il observe, en rêvant, le mouvement des arbres dans le ciel, cela lui donne de l'inspiration. La journée s'annonce calme. Son projet prend tournure. Il examine le gros rouleau de papier qu'il vient d'étaler sur sa table à dessin. Les courbes d'une coque, serpentent et s'entrelacent dans de multiples méandres pour former un dessin aux jolies proportions. Mon père a l'air satisfait. Il a beaucoup travaillé sur son nouveau concept de dépresseur d'étrave. Son regard se pose sur l'étagère où il a installé une maquette de coque à la forme bizarre. Des souvenirs ressurent :

— Regarde Julien, me disait-il en plongeant la maquette de la coque dans une bassine d'eau. Lorsque le bateau avance, il déplace une grande quantité de liquide qui s'enroule

sur le bord de l'étrave et le freine en s'opposant à son avancée. Le principe que j'ai conçu permet de créer une dépression à ce niveau. Il me montre avec son doigt un petit canal courbe sculpté dans le bois de la proue jusqu'au milieu de l'étrave. Cette incision, reproduite de chaque côté, happe l'eau devant le bateau et la rejette vers l'arrière aidant ainsi à la propulsion.

J'étais fasciné par mon père qui regorgeait d'ingéniosité. Une grande fierté naissait dans mon esprit. J'étais le fils d'un homme génial qui contribuait à une avancée technologique majeure dans le monde de la navigation.

— Tu vois ce qui est essentiel, ce sont ces renflements positionnés à l'avant, qui s'arrêtent brutalement au niveau des coussinets latéraux et créent une dépression sur l'étrave. L'eau est aspirée plus rapidement que la vitesse d'avancement, puis elle est dirigée vers l'arrière par cette cavité qui pousse la coque comme un réacteur. Résultat, le bateau navigue plus vite en utilisant moins d'énergie.

Il m'en parlait pendant des heures et moi je ne comprenais pas l'importance de ce projet pour notre avenir.

— Je vais bientôt faire un essai dans un centre technique pour vérifier que tout marche bien. J'ai pris rendez-vous la semaine prochaine. Tu vois, je peaufine la dernière touche pour avoir un dossier solide et le présenter ensuite à des investisseurs. Bientôt tout ira mieux pour nous.

Il a travaillé toute la matinée sur sa planche à dessin. Vers midi, il pose son crayon, roule le papier, baisse le chauffage électrique de la maison qu'il met au ralenti et sort pour aller déjeuner en ville. D'une brève rotation, il fait claquer le verrou de la porte d'entrée et ajuste son chapeau de feutrine qui isole son crâne dégarni de l'air frais d'une journée d'hiver. Il jette un

## *Le Quatrième Automne*

regard vers le bunker, ferme derrière lui le petit portail qui marque symboliquement le seuil de notre jardin et d'un pas assuré, marche en direction du bourg.

Au centre du village, loin derrière le pont de pierre qui relie l'île au monde, il entre dans le restaurant du commerce. La salle est pleine. Découvrant une table vide en encoignure, il s'approche de la vitrine, s'assied et attend patiemment que le serveur lui prête attention.

— Bonjour Monsieur, pour vous ce sera ?

— Le menu du jour et un pichet de rouge !

Son plat terminé, il promène un morceau de pain dans le bain salé de la sauce et s'essuie la bouche avec la serviette en papier. Il boit une gorgée de vin qu'il fait rouler sur ses dents pour en développer l'arôme, puis la fait disparaître au fond de sa gorge. Le liquide se répand en étoile dans l'estomac et provoque un léger spasme qu'il contient en appuyant discrètement la paume de sa main sur l'estomac.

— Du fromage ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Comme dessert nous avons une délicieuse île flottante, c'est une spécialité maison, dit le garçon avec humour.

Depuis qu'il habite la maison en bois de l'île sur la Seine, c'est la première fois qu'on lui fait le coup de l'île flottante. Il apprécie et fait un large sourire au serveur.

— Oui, avec plaisir. Un café et l'addition. Merci.

À petits coups de cuillère à dessert, il s'applique à prendre possession de la partie immergée de son iceberg, quand un camion de pompier passe à vive allure devant la vitrine. Les gyrophares sont allumés et la sirène déchire les conversations. « Tiens, un feu ». Les clients s'étonnent de cette trouée dans leur conversation, puis retournent à leurs palabres.

Quelques instants plus tard, le même camion repasse en sens inverse. Cette fois les commentaires vont bon train.

— Vous savez où ils vont ? demande quelqu'un.

— Difficile de savoir, je ne suis pas sûr qu'ils le sachent eux-mêmes, répond le restaurateur.

L'assemblée se met à rire et mon père se joint à eux de bon cœur. Quelque part, quelqu'un vit un malheur, mais cela ne les concerne pas.

Échange de monnaie pour régler l'addition, puis mon père prend la direction de la maison. Le repas était bon et le goût du café persiste en bouche. Sur le retour, inconsciemment pressé de rentrer chez lui, il force le pas. À mi-chemin, une forte odeur de brûlé envahit l'air. La vague idée que le feu des pompiers puisse le concerner effleure son esprit. Il accélère la marche et lorsque le dégagement des maisons lui donne de la vue en direction de l'île, il découvre, lentement monter dans le ciel, une colonne de fumée. Au fur et à mesure qu'il avance, son appréhension grandit. Lorsqu'il débouche au pas de course à l'angle de notre rue, le camion rouge est là, campé devant la maison. Les pompiers s'affairent autour du long tuyau noir pour éteindre l'incendie. L'eau s'engouffre par le toit, ruisselle sur les murs et sort en torrent au rez-de-chaussée. Le jardin est inondé. Le feu fait rage et dévore tout l'étage. De lourdes volutes noires, chargées de suie, montent dans le ciel. Rien ne semble arrêter sa progression vers les arbres. Le plus proche se met en flamme et allume un nouveau foyer sur mon bunker. Maintenant tout brûle. L'immense torche se développe très haut dans le ciel et la lumière incandescente donne, au visage de mon père, un reflet rouge qui en accentue la détresse. « La maison est vide » confirme-t-il à un des pompiers secouristes qui s'affaire autour du brasier. « Heureusement elle est vide » répète-t-il

## *Le Quatrième Automne*

avec force, le pire est évité. Quelques heures plus tard, le spectacle est désolation. Les pompiers arrosent les dernières braises, tout est devenu sinistre. Le noir de la suie, dilué dans l'eau de ruissellement, a colorié de sombre la vie qui régnait ici.

Papa est venu nous chercher à la sortie de l'école. Sur le chemin du retour, il nous prépare à affronter la réalité, nous l'écoutons en silence nous raconter sa journée. Main dans la main, nous parcourons rapidement la distance qui nous sépare du drame. Pendant un long moment nous restons prostrés devant cette vision de ruines qui nous fait souffrir en silence. Lentement ma sœur et moi, nous approchons des cendres. Papa nous dit de ne pas nous aventurer trop près des restes calcinés car ce qui est encore debout risque de s'écrouler. Tout a été projeté au sol, soufflé par l'intensité du brasier. Au milieu de ce chaos, Amélie trouve sa poupée, tordue par la chaleur. Le plastique a fondu, donnant au visage la forme grotesque d'un monstre.

Nous formons une ronde autour de la ruine, à la recherche d'objets rescapés, dans l'espoir de sauver une partie de nos affaires. Mon père regarde les restes de ses plans, brûlés, anéantis par le désastre. Son dépresseur d'étrave, couché sur le flanc, est englouti par la marée noire. Il ne reste rien de ses projets, il ne reste rien de nos souvenirs.

Maman et les jumeaux sont là, regardant avec nous ce triste spectacle.



Nous avons tout perdu. Ma petite sœur sanglote dans la nuit et réclame les bras de sa maman, elle gémit si fort que toute la maisonnée, rassemblée chez des amis, se réveille.

Maman la câline pour l'endormir, mais je n'arrive plus à fermer les yeux. Je fais des cauchemars épouvantables. Je vais à l'école en marchant dans la rue avec difficulté, quelqu'un court derrière moi, je ne peux plus avancer. Il va me rattraper. Je suis bloqué sur place. Je me retourne. Il a disparu. Maintenant je suis à l'école. Je marche dans la cour de récréation, les élèves m'observent avec insistance, je ne comprends pas. Je passe devant une fenêtre, regarde mon reflet dans la vitre et découvre que je suis nu comme un ver. Les enfants s'approchent, m'entourent et me montrent du doigt en hurlant des insultes qui me blessent. Je me réveille en sursaut dans la chambre noire et cherche un coin de lumière pour me rassurer.

Les nuits passent ainsi, de cauchemars en pleurs de ma sœur.

La famille se sépare. J'irai chez mes grands-parents paternels et ma sœur chez Maminou. Papa et maman habitent toujours chez leurs amis où ils gardent les jumeaux. Ils nous disent que cette situation ne durera pas et bientôt nous serons à nouveau réunis. Mais rien ne sera plus pareil. Je le sais. Mes parents se rejettent la faute l'un sur l'autre, ma sœur et moi assistons impuissants à leurs déchirements. Il est préférable pour nous de partir ailleurs. Nous préparons nos valises avec soulagement.

Mes grands-parents sont si heureux de m'accueillir qu'ils ont préparé une chambre pour moi tout seul. Je suis traité en roi. Ils habitent une maison avec un jardin à Saint-Germain-en-Laye. C'est une très jolie ville et les gens sont agréables. Les rues sont beaucoup plus grandes que sur notre île, les magasins plus chics.

## *Le Quatrième Automne*

Mon inscription dans un nouveau lycée m'inquiète. Je pensais terminer mon année en vaquant de-ci de-là, mais mes parents en ont décidé autrement. J'irai dans le seul lycée qui m'accepte, plus par mansuétude qu'en raison de mon désastreux dossier scolaire. Celui-là n'a malheureusement pas brûlé, il me suit partout. Mes notes en dessous de la moyenne ne jouent pas en ma faveur. Le directeur de l'établissement a tiqué lors de mon inscription. Il a fallu les meilleurs arguments de mon père et la mine attristée de maman pour le faire céder.

— Bon, à titre exceptionnel pour les trois mois de fin d'année, mais commencez à chercher un autre établissement pour la rentrée prochaine. Avec un dossier comme celui-là, il vaudrait mieux qu'il s'oriente vers un cycle court.

— Merci Monsieur le Directeur.

Depuis que nous sommes enlisés, nous n'arrêtons pas de dire « merci ». Merci de nous aider, merci de nous loger, merci de nous accepter dans votre établissement, vous êtes tellement aimable. Quand on est désorienté avec l'avenir en cul-de-sac, l'aide des autres devient une condition de survie. Alors merci pour tout et bonne continuation.

Babette, tout le monde l'appelle comme ça, ma grand-mère dynamite, elle a un punch terrible et fait dix choses à la fois. Elle s'occupe beaucoup de moi. Un jour elle me prend à part et me dit.

— Je te sens perturbé par ce qui t'arrive et j'ai beaucoup de peine à te laisser seul avec ces problèmes. Je connais quelqu'un qui pourrait t'aider à surmonter cette épreuve. C'est une psychiatre. Tu verras, elle est très gentille et je pense que son aide te sera utile pour y voir un peu plus clair.

— Bof.

— Écoute, nous pourrions y aller au moins une fois et si cela te déplaît nous n'y retournerons plus.

« Bon d'accord », j'irai, écouterai, mais je ne parlerai pas. Il n'est pas question de déballer ma vie à une inconnue, elle ne doit pas savoir que je parle mal. Je ne lui dirai pas que j'ai pleuré comme ma sœur le jour de l'incendie. Je refuse sa pitié ou sa moquerie, je ne veux plus être entendu, cela se retourne toujours contre moi. On me singe, on me raille, on déchire mes plaies qui n'arrêtent pas de saigner. Même les gens qui m'aiment ne comprennent pas ma souffrance, alors une étrangère !

L'entretien est pour aujourd'hui. Ma grand-mère m'accompagne. Nous traversons le parc et je vois des gens sombres, au regard hébété, déambuler dans tous les sens. Ils ont l'air perdus dans leurs pensées. Quelques-uns nous regardent de leurs grands yeux ronds, plantés sur un visage bouffi, le sourire figé en rictus. Soudain, alors que nous marchons dans l'allée centrale, une forme fonce dans notre direction. Elle s'arrête devant nous et reprend sa course en nous bousculant un peu. Un infirmier arrive, attrape son patient et s'excuse pour lui en disant « Il est un peu énervé mais pas méchant ». Nous sommes chez les fous, le contact avec cette population m'effraie. Ma grand-mère ne m'avait pas prévenu que je subirais cette épreuve. J'ai peur d'être ici.

Nous entrons dans un grand bâtiment blanc, érigé au milieu de façades austères. Je marche doucement dans les grands couloirs au sol brillant, en veillant à ce que le crissement de mes chaussures sur le plastique soit le plus ténu possible. Les portes défilent des deux côtés et bientôt nous arrivons dans la salle d'attente du docteur. L'ambiance me rappelle l'hôpital de mes trois ans. Mêmes sons feutrés que dérange par à-coups



le bruit sourd de la souffrance contrôlée. Quelquefois elle déborde, un cri déchire les murs puis s'éteint dans le claquement d'une porte.

Pourquoi suis-je ici ? Je ne suis pas dément, je n'ai pas mal au cerveau, j'ai simplement un petit problème d'élocution, comme ils disent. J'ai envie de partir, de fuir ce lieu répulsif. Je veux confier ce tourment à ma grand-mère, mais j'éprouve des difficultés à lui parler, je crains de la fâcher. J'imagine le pire et cela me bloque. Impossible de sortir un son pour exprimer ma pensée, alors je renonce et attends patiemment que l'on vienne me chercher pour me torturer.

Ma grand-mère est reçue seule et parle un petit moment avec la doctoresse. Puis vient mon tour. J'entre dans le cabinet du médecin. Ma grand-mère, qui s'est levée, vient au-devant de moi, me présente, et retourne s'asseoir dans la salle d'attente. Je reste seul, pétrifié par l'inconnue.

— Approche, assieds-toi là, en face de moi. Je suis le docteur Joséphine Bonnard. Ta grand-mère m'a parlé de toi et je sais que tu subis une épreuve très difficile. Veux-tu que l'on en parle ?

Je lève les épaules en signe d'indifférence. « Ça m'est égal que l'on s'intéresse à moi ». Je la regarde. Elle a un visage ravissant. Ses cheveux coupés courts lui donnent de l'autorité et ses yeux verts d'eau, très clairs me troublent profondément. Je baisse mon regard pour éviter de lui paraître impertinent. Sur le bureau courent ses doigts aux ongles très rouges, ils vont et viennent formant des méandres d'écriture. Ce sont des braises incandescentes qui irradiant la page.

Elle est détendue et cherche à instaurer un climat de confiance et de dialogue. L'effet provoqué est inverse. Je suis crispé sur la chaise, impossible de me relaxer. Je frémis et

laisse échapper des petites bulles d'angoisse de ma bouilloire cérébrale.

— Tu t'appelles Julien, dit-elle d'une voix très douce, tu as treize ans et tu es en classe de cinquième. Parle-moi un peu de toi, comment ça se passe à l'école ?

Un long silence s'installe entre nous. Je n'aime pas le silence. On ne laisse pas s'installer un silence dans une discussion si l'un des deux protagonistes a la capacité de le remplir. Je ne suis pas cette personne, mais j'ai l'obligation de le rompre.

— Heu...

C'est déjà une première approche, une syllabe incertaine vaut mieux qu'un silence concerté.

— Heu, je...

Bravo Julien, tu marques des points, une seconde syllabe dans cette phrase c'est fantastique, tu es un vrai orateur.

— je... je... je...

Une consultation avec un bègue est toujours très longue. Il faut lui laisser le temps de terminer ses phrases, mais à force de traîner dans l'effort, il perd la moitié de son texte. Face à la difficulté, il renonce à prononcer l'autre partie. Alors s'installe le silence, celui du renoncement, qui exprime la défaillance des mots qui ne viennent plus.

Le silence c'est la honte du bègue, l'aveu de son impuissance.

Le silence lui arrache les tripes jusqu'à le dépouiller de sa substance. Il le rend pauvre, de cette pauvreté qui s'inscrit dans les gènes, sans espoir de mieux-être. Il le condamne à marcher en guenilles, reclus dans la léproserie des mots, l'esprit qui part en lambeaux de chair, visible, invisible, perdu

## *Le Quatrième Automne*

pour toujours. Il le nie en renvoyant aux autres l'image de son abandon, celui qu'il entretient en refusant de parler.

Le silence est l'expression du bégaiement. Il tue la parole et phagocyte les êtres en les isolant.

Le silence c'est l'exclusion, le doigt qui désigne et condamne à perpétuité.

Blocage, rien ne sort. Je suis planté devant la plus belle femme du monde, après ma mère. Chuter devant maman n'est pas un problème, elle me connaît bien. Le docteur c'est différent. Elle est trop jolie pour qu'on lui fasse le coup du mec qui zozote. J'ai trop honte de m'effondrer devant elle.

J'ai en mémoire l'image de mon oncle, qui, témoin d'une phrase sans fin, m'avait gentiment dit, pour plaisanter, « le jour où tu diras je t'aime à une fille elle sera partie avant que tu aies fini ta phrase ». Il m'a ensuite donné les éternels conseils de la communication réussie : « Calme-toi, respire mieux, parle plus lentement ». J'ai ri pour donner le change, mais je n'accepte pas que l'on se moque ainsi de mon impuissance. Les bons conseils qu'il se les garde. Il n'y a pas de gentilles farces. Il n'y a que des moqueries dévastatrices, qui me renferment dans ma coquille et me font sentir la différence.

Que fais-tu, toi le donneur de conseils, si ta voiture tombe en panne au bord de la route et que personne ne s'intéresse à toi ! Tu restes planté près du fossé à attendre que quelqu'un te dépanne. Tu fais des gestes pour attirer l'attention. Mais voilà tu es en plein désert, personne ne passe, il n'y a que le soleil qui te dessèche et l'immensité du sable pour te décourager. Il n'y a pas d'alternative, tu t'étiologies en solitude, ton malheur n'intéresse personne. À ce moment, à quoi sert de se répéter : « Si j'avais conduit plus lentement j'aurais encore de l'essence. Si j'avais ménagé mon moteur j'aurais été plus

loin ». Ces pensées sont une perte de temps, elles ne te sont pas utiles, il faut agir. Alors tu laisses ta caisse sur le bas-côté et tu pars à pied, comme un bègue laisse ses mots dans le fossé et choisit de marcher en silence. Personne ne l'aidera. Qu'il se démerde tout seul et surtout qu'il ne fasse pas chier avec ses problèmes.

Je sors de ma rêverie, les yeux verts me regardent avec patience et attendent que je m'exprime. J'ai des choses à dire, elles sont intelligentes mais ne sortiront pas.

Fin de la séance. J'ai dû prononcer quelques mots insignifiants dont je n'ai plus le souvenir, car à force de batailler contre moi-même, j'ai perdu le sens de mon propos. L'esprit trop occupé à lutter pour ma survie, je me suis déconnecté de la réalité. Le docteur me raccompagne vers la sortie, ni l'odeur de son parfum, ni les mots échangés ne resteront dans ma mémoire. Déjà son visage s'efface et ses yeux océan s'éclipsent au loin. Je lève l'amarre. Grand voile dehors, je route en solitaire. Si le vent faiblit, je sortirais les rames pour disparaître encore plus loin.

Je ne retournerai pas chez la psychiatre, je ne suis ni malade ni débile, je veux simplement que l'on m'aime. Pour l'instant je suis bien seul. Mes grands-parents m'entourent, mais ce n'est pas mon foyer. Ma famille me manque.



Le lycée dans lequel je termine ma scolarité a une excellente réputation. Tant mieux, je n'aime pas ceux de banlieue, il paraît qu'il s'y passe des trucs bizarres. Dans celui-ci, la seule chose étrange c'est moi, j'ai l'impression de dénoter. Chacun mène sa vie au milieu des autres, joue, rit et participe à la vie commune. Moi, je reste sur le banc de touche au milieu de

## *Le Quatrième Automne*

nulle part. Ni mon comportement, ni mes notes ne font de moi un élève attirant. Je suis seul dans ma crasse intellectuelle et personne ne vient me chercher pour me sortir de mon isolement. Alors je voyage dans mes rêves éveillés, je navigue en solitaire à la recherche de mon iceberg, le plus gros, le plus lourd, celui qui m'enverra par le fond pour oublier les tourments de ma vie.

Mes nuits sont mon repos, mes jours sont mes cauchemars.

La nuit, je suis un être normal, un drap dessus un drap dessous. Je rêve que le monde est harmonie. Je vis au milieu de gens gentils avec moi. Ils me donnent leur affection et reçoivent la mienne. J'ai beaucoup d'amis qui font la fête. Avec eux je suis le roi dansant. Je bouge mon corps aux rythmes des percussions africaines. Mes membres s'agitent à une cadence endiablée, la musique m'envahit. Je suis en transe et me frotte contre des filles très belles qui me sourient. Un œil en accroche un autre, témoignage fugace d'une complicité naissante, d'une promesse de luxure éreintante. La musique cesse et, sous son voile déchiré, je renais, magnifique. Je suis l'orateur que le public attendait. Les mots s'enchaînent aux idées et le flot de paroles coule sur l'assistance qui les porte au loin. Je navigue sur la vague irréaliste de la réussite totale, celle de m'exprimer intelligemment, d'être reçu par les autres et aimé d'eux.

Je me lève, les draps froissés par la nuit tourmentée. Je vis mes derniers moments de liberté. Le jour détruit mes rêves. Encore un instant de paix avant la dureté du réveil. L'angoisse me rattrape quand j'entends les premières paroles du matin, ma grand-mère me demande ce que je veux manger pour

mon petit-déjeuner. Ces mots appellent une réponse et déjà je me sens différent. Je vais devoir m'exprimer et je n'y arrive pas. Mon cerveau s'embrume et tourne sur lui-même. Il y a un bug dans le programme. Les mots accrochent et rebondissent sur eux-mêmes, la tension monte, l'effroi me gagne. Je me tais et apprends à ne rien demander. Je fais les choses par moi-même.

On dit de moi que je suis autonome, ce n'est pas vrai, je suis simplement malheureux.



J'ai essayé de faire du cheval.

Les amis de mes grands-parents ont un terrain à la sortie de la ville, sur lequel paissent des chevaux. Il y a trois juments et un étalon. Ils sont fins, élégants et surtout très hauts sur jambes. La selle me semble inaccessible, pourtant il faut que je l'enfourche. Premier essai. Le pied dans l'étrier, Gaëtan, le propriétaire, me hisse sur la jument en me soutenant par la taille. Il me propulse avec tant de puissance que l'élan me déséquilibre au risque de tomber de l'autre côté. Je me rattrape à l'encolure et, à la force de mon poignet, me redresse sur la selle. Lorsque je suis assis, il se met face à l'animal en le tenant par la bride et me fait faire quelques pas. Je suis plus assuré sur cette montagne de muscles, Gaëtan me lâche, saute sur son cheval et ensemble nous partons pour une petite balade dans le sous-bois. Au rythme du trot, je m'envole et retombe brutalement sur la selle. Je me balance incertain, d'avant en arrière, les membres crispés sur les flancs rebondis de la bête.

## *Le Quatrième Automne*

« Serre tes cuisses, tiens tes bras à hauteur, ne tire pas trop sur les rênes, c'est toi qui diriges et pas l'inverse, regarde, elle te balade comme elle veut. »

Quoi que je fasse ça ne va pas. Je veux m'amuser et découvrir une joie simple, celle de me promener en forêt sur une inconnue. Et voilà les conseils qui reviennent et me déstabilisent

Pour ma parole, c'est la même chose, je subis un échec total et permanent face aux autres qui considèrent mon bégaiement comme une simple fantaisie. Je refuse leur aide, non par mauvaise volonté, mais par peur de l'échec. Ce refus d'écouter et de mettre en application ces recommandations me fait faire, peut-être par bravade, l'inverse de ce que l'on me demande. Parfois au péril de ma vie.

Je n'ai pas dû faire ce que Gaëtan me disait et la jument est partie au galop. Soudain tout bascule. Mes sensations sont décuplées et les images défilent très vite. Les arbres se rapprochent de moi, les branches me griffent, les feuilles me giflent. J'ai lâché les rênes et me tiens à la crinière de la monture. Je suis penché sur elle pour mieux fendre l'air. Un des étriers bouge d'avant en arrière et frappe le flanc de la bête qui accélère d'autant plus. Le chemin se rétrécit au point que Gaëtan a du mal à me rattraper. Il crie derrière moi des conseils que je n'entends pas. Bientôt l'horizon du chemin s'arrête à une série de barbelés qui traversent le passage. Ils se rapprochent très rapidement, menaçant de terribles morsures les jambes et le flanc de ma monture. Maintenant ils sont là, à quelques enjambées et la jument ne ralentit pas. Je suis couché sur elle. Déséquilibré, J'ai glissé sur le côté et ne tiens en selle qu'à la force de mes cuisses crispées sur l'animal. Le cheval amorce un saut au ralenti. Le poitrail de la bête s'élève, ses pattes avant franchissent l'obstacle, son

ventre rebondi toise de sa hauteur les fils meurtriers, puis ses postérieurs finissent le vol en frôlant les piquants, avant de toucher terre de l'autre côté de l'obstacle. Pendant ce temps, j'ai changé de niveau. L'ascenseur qui emportait le cheval, m'a laissé en plan. Pour moi c'est la commande « sous-sol » qui est activée. La cabine m'a conduit directement sous le plancher des vaches où j'ai, tant bien que mal, effectué ma réception dans une grosse souche en décomposition. Ma tête a plongé à l'intérieur comme un animal affamé à la recherche de sa nourriture, écartant fermement la pourriture pour gober quelques vers gorgés de minéraux. Le reste de mon corps s'étale au sol dans une verdure de ronces qui déchiquette mes vêtements. Je suis étendu, inerte sur le sol.

Dans ma tête passe les vertiges de l'absence, les rêves forcés de l'inconscience.

Soudain un éclair de jour traverse ma tête, le paysage devient réel. Au fond d'un tableau impressionniste, dont les touches de peinture encore fraîches éclairent le paysage en petits points de lumière, apparaît la silhouette de Gaëtan. Il me parle en vain car je ne l'entends pas. Il a l'air inquiet. Il me redresse et m'assied contre lui. Lentement, l'ouïe, l'odorat, la vue, le toucher, reprennent leurs droits. Dans ma bouche, le goût du sang. Je passe les doigts sur mes lèvres et je les observe tachés de rouge.

— Ce n'est rien, simplement le sang d'une écorchure, rien de plus. Redresse-toi et prends appui sur moi, je vais te remettre sur le cheval et marcherai à tes côtés.

Il n'y a pas à dire, je monte mal à cheval et je n'en descends pas mieux.

Dans l'acte de monter à cheval il y a de l'harmonie, de la maîtrise et du courage affiché par les cavaliers.



## *Le Quatrième Automne*

Dans l'acte de descendre de cheval, il y a le bruit de ma chute et ce n'est pas brillant.



Hall des admissions. Blouses blanches, sourires contrits, l'infirmière de garde nous pose quelques questions avant de nous conduire dans la petite salle d'attente des urgences.

— Un médecin va bientôt venir.

Il y a déjà deux personnes assises sur des chaises alignées le long du mur, un garçon, probablement de mon âge, accompagné d'une grande personne. En silence, je m'assieds avec Gaëtan sur le banc libre près d'eux. Nous attendons que l'on vienne nous chercher.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? me demande le jeune inconnu.

Trouvant mon silence probablement un peu long, Gaëtan lui raconte un abrégé de ma chute de cheval.

— Ah ! c'est pour ça qu'il a un pansement sur la tête. Moi, j'ai été mordu par un chien, dit-il en nous montrant son bras bandé.

Puis il tente de nous exposer les circonstances de sa blessure, mais se ravise et se tait sous l'impulsion que son accompagnateur lui donne avec le coude. Plus personne ne parle. L'arrivée du médecin ranime la vie dans le petit groupe. Il se dirige vers les premiers arrivants et propose au garçon de le suivre. L'accompagnateur, qui n'est pas invité à se déplacer, reste assis avec nous. Bientôt c'est la même chose pour moi. Je disparaissais avec une infirmière qui me conduit, à travers un dédale de couloir, vers la salle de radiographie. Alors que nous marchons, les souvenirs d'hôpitaux me reviennent en mémoire. Je suis anxieux. Ma tête me fait mal et

par moments je la mets entre mes mains pour en contenir la tempête intérieure.

La plaque photographique est froide, l'appareil silencieux. Clic, clac, c'est fini. Je me redresse, descends de la table d'exposition et repars lentement vers une autre salle d'attente. Là, le garçon est assis sur un petit banc en bois, il est seul et se tient le bras.

— Ça va ? me demande-t-il en levant le regard vers moi.

— Oui !

— Qu'est ce qu'ils t'ont fait ? Une radio ?

— Oui !

— Bien moi, ils m'ont soigné ma blessure, ce n'est pas très beau. T'habites où ?

Avec pas mal de difficultés je lui donne le nom de la rue, je baisse les yeux et regarde le sol pour ne pas voir son visage réagir à mes hésitations.

— Ah ! dit-il, moi aussi j'habite la même rue. Je suis dans la grande maison qui fait l'angle avec l'avenue. Tu la connais ?

Bien sûr que je la connais. Ma grand-mère me dit, lorsque nous arrivons en vue de cette grosse bâtisse : « C'est un centre de rééducation pour les jeunes qui ont un problème de comportement ». Elle a un langage châtié ma grand-mère parce que je suis sûr qu'elle pense : « C'est une maison de correction pour les voyous », mais elle ne veut probablement pas me troubler avec cela. Nous passons sans commentaire devant les murs d'enceinte austères, et nous éloignant, j'essaie d'imaginer ces enfants que la vie a enfermés.

— Je m'appelle Tibald Crao, mais les potes m'appellent « Rahan » et toi ?

Ce surnom me fait penser à « Rahan le fils de Crao », mon héros de bande dessinée qui vit des aventures fantastiques au temps des âges farouches. Il se bat contre des monstres,

## *Le Quatrième Automne*

dans la jungle préhistorique, pour sauver ses semblables moins courageux que lui. Sa mission finie, il fait tourner son coutelas sur une pierre ronde qui lui donne, de la pointe de sa lame, la direction de ses nouvelles aventures.

Il faut dire que Tibald a des traits de Cro Magon, mais je garde cette impression pour moi, vu qu'il a l'air très costaud.

— J..J..J..u..u..u..ju..ju..ju..

J'essaie de prononcer mon nom « Julien ». Ce n'est pas un prénom trop long, il devrait pouvoir sortir tout seul, et bien non, il refuse d'évacuer et bute sur toutes les syllabes. Je devine le regard étonné de Tibald. Il se demande ce qui m'arrive.

— T'as un problème, tu veux dire quoi au ju..ju..juste.

Il se moque de moi, mais ce n'est pas vraiment méchant, juste pour rire un peu à mes dépens.

— Je..je m'ap..m'ap..m'ap..pelle..pelle J..j..ju...

Et coupant court à mes paroles, il dit :

— Julien peut-être, tu t'appelles Julien, c'est ça ?

— Oui

— Et bien, il suffit de le dire, pourquoi tu hésites comme ça ?

« C'est la première fois qu'un mec me coupe au milieu d'une phrase, pour la terminer. Je n'aime pas ça. Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à dire. Faut pas parler à ma place. »

Le problème est, que je n'arrive pas à prononcer mon nom devant les autres. Rien n'est plus dur. Chaque fois que je suis obligé de me présenter, mon corps refuse de me dire. Je bloque et reste hébété face à mon interlocuteur. Les jours de chance j'arrive à prononcer la première syllabe et je pleure des larmes d'impuissance sur la seconde.

Notre discussion est interrompue par l'arrivée du toubib. Il demande à Thibald de le suivre vers le bureau des sorties où l'attend son accompagnateur. En se levant, il me dit :

— Si tu veux, tu peux passer me voir, on finit les cours vers quatre heures de l'après-midi. Viens demain, ça me fera plaisir. Allez salut.

— Ok

Je lui réponds « ok ». C'est plus facile à prononcer et ça passe mieux que « d'accord, ton invitation me fait plaisir, je passerai te voir », ou bien « non pas du tout, tu sais j'ai beaucoup de choses à faire en ce moment, alors je ne suis pas sûr de pouvoir venir ». « Ok », ça résume bien les deux pensées, ça veut dire que j'ai bien entendu mais je me réserve les deux possibilités « je passe ou ne passe pas », c'est comme je veux. « Ok » c'est comme « bof », sauf que « bof » ça veut dire « je t'ai entendu, mais je n'ai pas d'avis sur la question ».

Les phrases sont pour moi des combats perdus d'avance. Je leur préfère les mots d'une syllabe, par lesquels je communique sans affronter la réalité des pensées trop bien construites. Seulement, le résultat de cette stratégie est que personne n'accorde d'importance à quelqu'un qui n'exprime pas d'avis. À force d'onomatopées, on assimile mes réponses aux grognements d'un cochon qui fouille le sol à la recherche d'une truffe. « C'est bien Julien, tu l'as trouvée, comme elle est belle, j'en ferai bien cent sous au marché ». Après de bons et loyaux services, quand toutes les truffes du sous-bois seront dans le panier, on me servira, à mon dernier repas de fête, sous forme de pâtés et de côtelettes grillées. « Décidément, il est bien bon ce Julien, il se défend bien à table ». Voilà comment doit vivre un bègue, communiquer au minimum, au risque de se compromettre avec des idées simplistes. Il est

## *Le Quatrième Automne*

classé dans la catégorie des gens qui n'ont pas d'avis sur la question et dont l'existence glisse irrémédiablement vers le néant.

Gentil mais un peu con.

Voilà, c'est dit, je suis con.

Un con répéteur. J'en ai honte.

Quand on pense cela de soi, il est encore plus difficile d'aller vers les autres. Je crois que je n'irai pas te voir, Tibald. Ton univers est trop éloigné du mien. Il y a des gens différents dans cette grande maison, ils vont me regarder, me poser des questions et je ne pourrai pas répondre. « Je crois que je n'irai pas te voir ! ». En fait j'en suis sûr. Tibald tu aurais pu être mon pote, mais tant pis, je préfère rester seul, c'est moins risqué.



Je l'ai croisé dans la rue, quelques semaines après notre rencontre à l'hôpital. Ensemble nous avons déambulé dans la ville. Il m'a fait découvrir ce que j'ignorais. Nous sommes allés dans des bars, on a bu, on a ri. Il m'a parlé des filles, évoquant des moments de contact profond, des corps nus entrelacés. Toutes ces images ont alimenté mes fantasmes, moi qui rêve la vie sans oser la vivre. Je suis fasciné par Thibald et sa façon d'être. Il ne se soucie pas des autres, il fait fi de leur jugement pour mener sa propre existence. Il ose tout, prend des risques, il est pour moi un modèle d'indépendance. Thibald m'a initié à l'action et fait entrevoir sa vision du monde, plus dure, plus noire, mais bien plus réelle que la mienne.

Je suis assis à côté de lui, il me raconte :

J'avais repéré les lieux longtemps à l'avance. Cette maison, je la reluquais depuis un moment. Je devais rapidement passer à l'action. J'ai choisi un samedi soir, les occupants partaient en week-end et ne reviendraient que le dimanche après-midi. J'en ai eu confirmation par un pote de mes connaissances. Le plus difficile serait de pénétrer par la façade car elle est très exposée sur l'avenue, mais une fois à l'intérieur, les hauts murs de la clôture nous cacheraient des regards extérieurs. J'ai parlé de ce projet à Gramiche et il a dit oui. Ça n'a pas été trop dur de le convaincre, ce casse lui paraissait très facile. Nous avons récupéré les outils nécessaires, un pied-de-biche, un tournevis et une masse empruntés à l'atelier, ainsi qu'un couteau de boucher dérobé à la cuisine. J'ai piqué une grosse lampe électrique dans la réserve du surveillant général et on a rassemblé tout ce matériel dans un sac en toile que j'ai planqué sous le plancher de mon armoire dans une cache aménagée à cet effet. Le samedi dans la journée, j'ai vérifié que notre matos était toujours là. On ne sait jamais, il faut être prudent des fois qu'un surveillant nous aurait repérés.

Samedi soir dans la ville, une nuit sans lune.

Je n'avais pas prévu qu'il fasse aussi noir, mais l'obscurité profonde est un avantage qui nous permet de sauter la clôture en toute tranquillité. Personne dans la rue. Gramiche me fait la courte échelle. Je mets un pied dans le creux de ses mains jointes et me hisse sur la muraille. Là-haut, allongé sur le ventre je lui tends la main afin qu'il me rejoigne. Ensemble nous descendons de l'autre côté. Nous franchissons rapidement les quelques mètres qui nous séparent de l'angle de la maison timidement éclairé par un réverbère ; nous pourrions être repérés. Prudemment nous longeons la façade arrière en direction d'une porte-fenêtre. Les volets ne sont pas

## *Le Quatrième Automne*

fermés, décidément ils nous facilitent la tâche. Gramiche sort le pied-de-biche, engage le côté plat dans la fente entre les deux ouvrants et appuie de toutes ses forces. L'huisserie se déforme. J'enfonce une cale en bois, découpée à l'atelier spécialement pour l'occasion, dans l'espace entre les deux montants. Maintenant, il attaque le haut du chambranle, à la recherche de l'ergot qui verrouille l'assemblage dans sa partie supérieure. Il tâtonne, éclate un peu de bois et à petits coups secs prend position au-dessus de la fermeture métallique. Il me regarde et d'un petit sourire accompagnant l'effort, baisse l'outil pour débloquer le mécanisme. Un coup d'épaule et la menuiserie cède. Nous pénétrons avec prudence à l'intérieur. J'éclaire la pièce avec la grosse lampe pour nous frayer un chemin à travers un dédale de meubles. C'est fou ce qu'il y a dans cette maison. Les chaises succèdent aux fauteuils qui, sur des tapis épais, s'entrelacent les pieds avec une série de tables gigognes. Aux murs, des tableaux. Au plafond rien.

Si, il y a quelque chose, mais je ne l'ai pas vue sur le moment. Au-dessus de l'armoire une paire d'yeux, planqués derrière la corniche, se tient silencieuse. Lentement les paupières s'éteignent, puis se rallument, couvrant et découvrant une fente verticale noyée dans un regard d'intelligence morbide. Nous franchissons la porte qui donne sur le couloir et nous dirigeons instinctivement vers l'escalier. Je sens la présence d'un trésor, là-haut, dans la chambre des parents, bien rangé dans une petite cachette tenue secrètement en place pour nous. Je le devine dans cette pièce magique, disposé sans méfiance dans un petit coffre rustique au fond d'une commode.

Les marches ne font pas de résistance à notre avancée. La chambre parentale se trouve en face du palier. Nous y pénétrons. Un petit grincement nous rappelle à la prudence. Notre mission est dangereuse et les forces du mal sont présentes au sein de ce manoir maudit. Non, là mon imagination m'égare. Nous ne sommes pas dans un film d'horreur et rien de surnaturel ne peut se passer.

La commode est en face de nous. J'ouvre les tiroirs un à un, en quête du Graal. Il est à sa place, comme je l'imaginai. J'enlève les quelques affaires négligemment posées devant lui et l'ouvre dans l'espoir d'y trouver la richesse. Elles y sont toutes : anneaux, colliers, montres. Au fond de ce coffre, le bonheur scintille de mille feux. Bien sûr, il manque les plus jolies pièces que madame porte sur elle. C'est promis, dans mes rêves je lui arracherai les doigts, un par un, pour lui retirer, de sa chair bouffie et sanguinolente, les bagues qu'elle soustrait aujourd'hui à ma convoitise.

Soudain, un éclair de bruit déchire la chambre, puis plus rien. C'est un éclat furtif, inquiétant, comme un chuchotement glacial. Fffffrr... Avec ma lampe, je balaie le sol de la pièce. Gramiche m'imite et ensemble nous scrutons tous les recoins. Rien. De nouveau quelque chose a bougé quelque part. L'air s'est refroidi. J'ai un frisson qui me parcourt le corps, mon cœur va se décrocher de ma poitrine. Je me tourne vers Gramiche et lui dis à voix basse :

- Tu vois quelque chose ?
- Non et toi ?
- Rien, c'est curieux, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un !

Pris d'une lente panique, celle qui gagne du terrain sur le rationnel en nous faisant croire à l'absurde, nous reculons vers la porte de la chambre. Elle s'est refermée.

- Bizarre, je l'avais laissée ouverte.



## *Le Quatrième Automne*

— Ouvre-la vite et sortons avant qu'il ne nous arrive quelque chose, on réfléchira plus tard !

Gramiche saisit la poignée, ouvre la porte et s'engage dans l'escalier qu'il descend à grandes enjambées. Je le suis de près, mais sur la première marche, je me ravise et fais demi-tour. Dans la précipitation, j'ai oublié le butin sur la commode. Je m'approche du meuble et tends le bras pour me saisir des valeurs. À ce moment, une puissante mâchoire, accompagnée d'un grognement sauvage, me happe le bras. La douleur est insupportable. Des crocs et des griffes me lacèrent le bras. Je voudrais hurler mais je me retiens car on pourrait m'entendre. La grosse lampe est tombée sur le sol et éclaire la scène de bas en haut, projetant sur le mur deux ombres maléfiques, l'une géante, pétrifiée par la souffrance, l'autre hérissée de poils, greffée sur la première. Gramiche, alerté par ce remue-ménage, est remonté quatre à quatre. Dans le faisceau de sa torche il découvre la scène avec effarement. Il tient dans sa main droite son couteau de poche déplié, s'approche rapidement et arrache de mon bras la monstrueuse sangsue qu'il plaque sur le marbre de la commode. Il frappe encore et encore, enfonçant profondément la lame, jusqu'à ce que toute vie s'éteigne. J'ai le bras en charpie, du sang partout sur les vêtements. Un ruisseau coule le long des tiroirs et souille le plancher d'une flaque rouge. Je marche dedans, Gramiche aussi. Ensemble nous sortons de la pièce en marquant le sol de nos pas.

On est rentré au centre en escaladant le portail. Dès qu'on est arrivé dans la chambre, on a frotté nos chaussures et on s'est nettoyé le plus silencieusement possible. Personne ne nous a vus. Le dimanche j'ai fait mine de tomber dans la cour et de m'arracher le bras sur un carreau cassé. Le surveillant n'a pas posé de questions et nous sommes allés à l'hosto.

— Oui, et..et..et la bê..bê..bê..bête ?

— C'était un chat, drôlement balaise ce chat. Quand on est sorti de la maison, j'ai ouvert le sac en toile et j'ai vu au fond quelque chose qui luisait. À la lumière d'un réverbère je l'ai vidé sur le trottoir, parmi les outils, la tête d'un chat a roulé sur l'asphalte.

— Com..com..ment elle est..est ar..arri..., Tibald me coupe et continue ma phrase,

— Je ne sais pas comment cette tête est arrivée dans le sac. J'ai donné un grand coup de pied dedans et elle est allée s'éclater dans le pare-brise d'une bagnole. Après on est rentré. Quant aux bijoux ils sont encore là-bas et qu'ils y restent pour toujours. Saloperie.

Cette histoire m'a fasciné. Entrer dans une maison pour voler, était à mes yeux un acte de grand banditisme, réservé aux voyous chevronnés. Je n'aurais jamais imaginé qu'un garçon de mon âge puisse faire cela.

J'étais présent, quand les gendarmes sont venus le transférer dans un centre de correction. Cette fois c'est toi qui pars, mon pote le voyou. Je demeure ici, mais la place sonne creux. Je crois qu'il est aussi dur de rester et voir partir quelqu'un qui nous est cher, que de partir soi-même vers l'inconnu. Il est entré dans la fourgonnette encadré par les forces de l'ordre, il marchait la tête basse. Personne pour l'accompagner, pas de parents, ni frères ni sœurs pour lui témoigner de l'intérêt, seul le directeur de l'établissement le regardait s'éloigner, indifférent à son sort. Il est monté dans la fourgonnette et m'a fixé par la vitre. Un instant j'ai cru le voir sourire, mais je n'en suis pas sûr. J'ai compris qu'il n'avait rien d'autre à partager que la solitude de son emprisonnement. Son chemin n'était pas le mien.

## *Le Quatrième Automne*

Partir, rester. Rester, partir.

Merde, ça n'en finira donc jamais ces putains de ruptures.  
De nouveau seul et la vie comme un fardeau.



Après de longs mois de séparation, nous allons bientôt être ensemble. La famille au complet, réunie dans une même habitation, je suis impatient.

Maman m'a dit que nous allions emménager dans une cité HLM. J'ai eu la trouille de ma vie. Je voyais de la violence partout dans la rue, le couloir, le palier de l'appartement. J'ai prié très fort pour que cela n'arrive pas. J'ai prié pour habiter dans une maison avec un jardin et un peu d'eau autour pour le plaisir de papa.

Ce n'est pas une HLM, Dieu m'a entendu.

Nous avons trouvé la rue en faisant plusieurs fois le tour du quartier. Elle n'était pas terrible. Nous étions tous les six dans la voiture et regardions, en silence, défiler les façades dégradées des immeubles. Tout d'un coup, elle s'est éclairée et l'espoir est venu nous visiter. Au fur et à mesure que nous avançons, les immeubles ont fait place aux maisons bourgeoises, les parkings des grands ensembles à de petites cours privatives. Mon père ralentit et dit :

— C'est ici. Je crois bien que c'est ici !

Il tourne à gauche et s'engouffre dans un passage gardé par un grand portail ouvert, rouillé et inutile. Le petit chemin de terre battue disparaît par la lunette arrière, sous la poussière que soulèvent les roues. La voiture s'arrête, nous découvrons une grosse bâtisse à plusieurs étages, devant laquelle fleurit

un beau jardin. Une oasis dans ce coin retiré de la faune urbaine.

Nous habitons au rez-de-chaussée. L'appartement est grand, très bien éclairé. Au-dessus de nous, il y a deux étages. Le premier, je l'apprendrai plus tard, est habité par des grincheux et ne présente aucun intérêt. Seul le dernier étage retient mon attention. Il contient une perle. Lorsque j'ai levé les yeux, je me suis cru au cinéma. Là-haut dans l'ouverture de la fenêtre, une apparition nous regarde emménager. Elle est descendue, curieuse, riante, participant avec bonne humeur à notre ronde des meubles. Puis elle s'est assise parmi nous, assoiffée de questions. Elle parle beaucoup, prend des poses qui me fascinent. Elle a mon âge.

Je suis là, mais je n'existe pas à côté d'elle.

« La mer souffle dans ses cheveux, dans ses yeux passe le vent » Dans combien de rêves était-elle présente ? Dans combien de cauchemars ai-je reçu son indifférence ? Elle passe à côté de moi sans me regarder, à peine un petit bonjour donné du bout des lèvres.

Je la contemple sans faire irruption dans sa vie, sans déranger. L'odeur de sa peau, le frou-frou de sa robe, résonnent longtemps dans ma mémoire. Je respire l'air qu'elle a frôlé, il me remplit de sensations, pénètre profondément en moi jusqu'à irriguer mon corps. Je possède ses relents. Je la vis par contumace.

Nous sommes réunis tous les six dans cet appartement. La joie des retrouvailles a cédé la place aux difficultés quotidiennes. Papa et Maman ne s'entendent plus et ce sont des disputes éternelles pour des broutilles. Les enfants sont au milieu de nulle part, errant sous les cris. L'ambiance est apocalyptique. Le soir quand je rentre de l'école, la maison est vide. Souvent, maman est partie avec les jumeaux, faire une

## *Le Quatrième Automne*

ballade en ville ou rendre visite à des amis. Elle évite de rester seule. Mon Père a repris ses affaires maritimes et côté finances, nous sommes plus à l'aise. Il est souvent absent, retenu par ses obligations professionnelles. Amélie est grande maintenant, elle rentre seule de l'école et ensemble nous faisons nos devoirs. Quelquefois Maman nous téléphone et dit « débrouillez-vous pour la soirée, j'ai laissé les jumeaux à grand-mère et rentrerai tard dans la nuit ». En aîné responsable je vais à la cuisine préparer un dîner pour deux. Dans le frigo, il y a des restes de viande que je mets dans une poêle avec un peu d'huile. Je coupe deux grosses tomates, ajoute des lardons et vide la moitié de la bouteille de ketchup par-dessus. J'allume le gaz et pose la poêle sur le feu. Je le mets très doux pour ne pas risquer un incendie. Dans une casserole d'eau frémissante, je verse le contenu d'un verre et demi de riz et la porte à ébullition. Vingt minutes plus tard, j'ai dressé nos deux assiettes sur la table basse devant la télévision. Amélie et moi dînons sans rien dire, attentifs aux images qui défilent devant nos yeux.

Ma scolarité est insignifiante. J'aurais pu faire des roues à mes petites voitures, avec tous les zéros collectionnés en dictée, j'en ai même de secours. Cinq fautes zéro. J'ai toujours plus de cinq fautes. J'ai toujours eu zéro en dictée et reçu l'opprobre des professeurs. Mais je m'en fous, car dans ma tête il y a une vie au-delà de leur indifférence. Mon imagination court toujours et me propulse dans un monde meilleur. Seule la chute dans la réalité est difficile.

Hier dans la cour de récréation, Corinne, une camarade de classe, est venue vers moi me demander quelque chose. Je n'ai pas compris pourquoi elle m'a pris la main pour m'accompagner vers le groupe de ses camarades. J'ai pensé

« Tiens, ils ont besoin de quelqu'un de plus pour faire une équipe ». Je l'ai suivie, flatté qu'elle ait songé à moi.

— C'est Julien, vous savez celui dont je vous ai parlé.

« On parle de moi, aurais-je de l'importance pour eux »

— Il est très drôle

« Oui c'est vrai, je connais quelques histoires drôles, mais comment le sait-elle ? Je ne les raconte jamais »,

— Dis quelque chose, montre-nous comment tu fais quand tu... tu... tu... pa... pa... par... parles,

Le choc est rude. Je me suis laissé abuser par sa gaieté, J'ai cru en sa sincérité. Je n'ai pas vu venir le coup bas. Instantanément, le joli sourire niais, esquissé sous le charme de Corinne, s'éteint froidement. On m'exhibe en spectacle, clown blessé aux lèvres mutilées. Gencives et dents déployées, je veux crier les mots qui donnent à l'homme son humanité, le font vivre debout. « Je suis un animal rampant, un cloporte que l'indifférence des autres écrase au sol et tient cloué dans sa fange ».

La bêtise me tue plus sûrement que le cynisme.

Corinne est triste car je n'ai rien dit. J'ai esquissé un geste d'impuissance et suis parti dans mon coin en faisant semblant de rien. Tout est normal. Ne pas montrer mon désarroi, continuer à vivre sur moi-même, me replier comme un animal aux abois qui se méfie du moindre mouvement. L'isolement est la seule issue pour ne plus subir leur insolente façon de communiquer. Mon cerveau est offert en place publique, maintenant tout le monde sait que je suis bègue et rit de moi. Je suis cloué au pilori et chacun devant mon gibet me lance des invectives au visage « Raconte-nous une his..his..toire », « Fais-nous rire en..en..cor..re ». Leurs griffes nauséabondes m'ouvrent la gorge et laissent s'écouler le fluide vital de mes mots. Mes mains sont enchaînées dans le dos, dans le ciel

## *Le Quatrième Automne*

brille l'éclat métallique du couperet. La sentence de mort est prononcée, la lame glisse dans ses guides et tranche mon cou, coupable de trahison. Lentement je me désincarne, enfin libre de la prison de mon corps. Le monde m'échappe, la liberté du ciel m'accueille. Je crie, à gorge déployée, les mots jusqu'ici retenus. Le silence de l'espace est infini, personne ne m'entend, pas d'écho à ma voix. Le néant.

Nos derniers instants de vie familiale approchent rapidement. Papa et Maman se sont dits des mots qui blessent et ont esquissé des gestes de rupture. « Séparation » et « divorce » ont été prononcés avec vigueur. Rien ne peut plus empêcher l'éclatement de la cellule. Maman joue l'épouse trahie et papa endosse le rôle du mari déchu.

Il y a de la tristesse dans nos relations et les parents composent avec résignation un masque de circonstance. Du côté des enfants, c'est la déroute. Amélie est odieuse. Elle pleure à longueur de journée et fait beaucoup de bêtises. La nuit, elle se réveille. Elle erre dans l'appartement puis vient se glisser dans mon lit, trouver un peu de réconfort. Moi je stresse en permanence. Mes difficultés d'élocution ne cessent de croître et ne me laissent aucun répit. Je m'isole et n'ose plus ouvrir la bouche en public de peur d'être raillé. Les jumeaux ne se rendent compte de rien, ils vivent une vie maternée d'heureux poupons.

Les parents nous réunissent dans le salon. Leurs visages sont graves, pour la première fois depuis longtemps ils ont une idée commune. Papa parle le premier :

— Bien, voilà, nous allons nous séparer. Nous ne nous entendons plus et nos disputes compliquent la vie familiale. Il est préférable de continuer notre route chacun de notre côté.

Nous n'avons pas dit un mot. Nous savions depuis longtemps que l'entente n'était plus cordiale, mais ni Amélie ni moi n'avions pensé que cela arriverait si vite. « Même pas le temps de sortir de l'enfance qu'une nouvelle rupture s'annonce à l'horizon ». Maman ajoute :

— Nous avons convenu que vous resteriez avec votre père dans cet appartement. Comme cela, vous ne changerez pas d'école et ce sera plus simple pour tout le monde.

Amélie réagit mal quand nous apprenons que Maman partira avec les jumeaux,

— Maman ne part pas, emmène-moi. Papa, pourquoi vous ne restez pas ensemble. C'est promis, je serai très sage, je serai une gentille fille.

— Ne t'inquiète pas cela ne durera pas longtemps. Bientôt je reviendrai et nous habiterons à nouveau ensemble, c'est promis.

Pourquoi promettre de telles choses quand aucun de nous ne peut y croire. Un retour à la normale nous ferait plaisir, mais comment accepter de revivre les moments de panique d'un couple qui se brise. Peut-être est-ce mieux ainsi. Accepter la séparation et nous reconstruire autour de celui qui reste.

Ce matin, il pleut très fort et personne n'a envie que les adieux s'éternisent. On charge les bagages à l'arrière de la voiture et nous prenons la direction de la gare. Maman s'est organisée, elle habitera chez une tante qui tient boutique sur la Côte d'Azur et recherche quelqu'un pour l'aider. Les jumeaux sont maintenant assez grands pour aller à la crèche et la vie sous le soleil s'organisera au mieux. Finalement tout cela n'est pas si mal, on ira en vacances au bord de la mer. C'est un sacré atout.



## *Le Quatrième Automne*

Sur le quai Amélie agite la main et crie à maman qu'elle l'aime. Le bruit régulier du train qui démarre, couvre les sanglots de la petite fille qui court derrière la dernière voiture.



La vie reprend son cours. Papa nous rythme d'une plus grande présence à la maison, il est aux petits soins pour nous. Nous découvrons une nouvelle connivence avec lui, qui nous consacre un peu plus de son temps. Dîner improvisé au restaurant où l'on nous sert de grandes plâtrées de frites croustillantes avec un gros steak au Ketchup. Sortie au cinéma pour voir le dernier Disney où un petit faon pleure la mort de sa maman. Virée au cirque qui s'est installé sur la « Grand-place ». C'est la fête. Mais bientôt les sorties steak frites s'estompent, Bambi a grandi dans la forêt, le chapiteau est replié, et les voitures envahissent l'endroit. Fini le temps de la complicité, les habitudes reprennent leurs droits et chacun retourne à ses obligations, tête baissée, le nez dans le guidon pour échapper au souvenir de notre famille meurtrie. Amélie et moi nous affrontons les tracasseries de l'école, papa se consacre à son travail et s'absente plus souvent.

Le défilé des amies a commencé. C'est important une présence féminine dans une maison. Elle apporte de la chaleur et nous aide dans les tâches ménagères. Le problème, c'est le soir, elle nous prend notre papa pour des sorties nocturnes. Retour à la case télévision où Amélie et moi connaissons maintenant toutes les émissions, même très tard. Le lendemain c'est dur de se lever et souvent « l'amie » nous tire du lit.

— T'es qui toi, demande Amélie à ce nouveau visage ?

— Moi, c'est Barbara.

— Moi, c'est Amélie.

— Bien, viens ici, je vais t'aider à t'habiller. Ton Papa a dû partir tôt ce matin pour aller travailler et il m'a demandé de vous aider à vous préparer.

— Ah ! t'es notre nouvelle maman ?

Amélie, coquine, teste la réaction des nouvelles. Elles sont dans l'embarras et se lancent dans de grandes explications pour justifier leur présence à la maison. Nous avons droit à l'amie de longue date qui aide papa dans un moment de chagrin, à la collègue de travail qui est venue terminer un rapport très important ou plus simplement, l'étrangère de passage qui ne s'incrusterà pas très longtemps. Toutes les explications sont bonnes pour nous rassurer. Elles le défendent bien les bougresses, ce papa charmeur qui oublie sa solitude dans les bras multiples du charme féminin.

Elles craquent toutes. Fin et élégant, sa calvitie lui donne un bel air intellectuel. Ses yeux bleus servent un regard éclairé. Ses mains puissantes et larges traduisent sa force, bref, un mètre quatre-vingt d'intelligence et de charme irrésistible. Les gens recherchent sa compagnie pour son esprit, à la fois critique sur la vie et conciliant vis-à-vis de la pensée d'autrui. Il sait écouter et rassurer quand il le faut. Par-dessus tout, il parle bien. Son éloquence est irréprochable. Chaque mot est pesé, le sens des phrases analysé avant d'être prononcées et le résultat est fantastique. Chacun écoute médusé le discours incroyablement parfait de mon père.

Moi, je me regarde dans le grand miroir de pied. J'ai fait une marque sur la glace à un mètre quatre-vingt pour voir si je suis aussi grand que lui, mais mon reflet n'atteint pas le niveau

## *Le Quatrième Automne*

espéré. Je monte sur quelques livres pour faire semblant d'être à la hauteur. Puis je m'observe. Qu'est-ce que j'ai de lui ? Je recherche dans mon image des traces de charme et d'intelligence mais je ne vois qu'un adolescent disgracieux. Mon nez est un problème. Posé de travers sur mon visage, il le coupe en biais, ce qui fait basculer mes lunettes sur la droite. Parlons-en de mes lunettes, elles sont noires, en plastique épais avec des culs de bouteille pour verres correcteurs. Elles sont tellement lourdes que la naissance de mon nez est creusée de profondes entailles. Pour accentuer l'apocalypse, j'ai une dentition chevaline. Des dents énormes, implantées sur une mâchoire trop petite. Elles sont en bonne santé, pas une carie, mais se chevauchent toutes. Les pires sont celles de devant, qui sortent de ma bouche à l'horizontale. Le dentiste m'a mis un appareil, en scellant sur chaque dent une bague en acier. Un cerclage métallique les relie entre elles, noué aux anneaux par un fil de fer rugueux. J'ai la bouche qui me fait mal et lorsqu'un des fils se détache, même un tout petit peu, j'ai l'intérieur des joues massacré. J'ai aussi des boutons d'acné qui me mangent littéralement le visage. J'appuie avec vigueur sur les points blancs pour en extraire le contenu, ça gicle sur le miroir et brouille encore plus mon image.

Je parle bien quand je suis seul. J'ai remarqué cela un jour en marchant seul dans une rue déserte. Je ruminais, à voix haute, l'injustice de ma vie et pestais contre mon professeur de français qui m'avait mal noté, lorsque je pris conscience de la fluidité de ma parole. Je déclamais ma prose sans un accroc et les murs résonnaient de mon impertinence. Je parlais sans peur, ma voix fonctionnait bien et mes mots étaient intelligibles. Je m'exprimais sans contrainte et pro-

nonçais les phrases, celles exactement que construisait mon cerveau. Je découvrais une parole libre, qui me faisait accéder au pouvoir absolu des mots.

Quelle sensation enivrante.

« Regarde, écoute. Parler est si facile. Pense à ce que tu veux dire. Oublie ta gorge et sens le fluide magique des mots qui s'écoule librement en toi. Vois comme il est simple d'articuler sans effort. Les sons résonnent dans ton palais avant de courir dans l'air, tel le bruissement d'un gracieux papillon. »

Sensation fragile de courte durée.

La jouissance de la parole libre me fait oublier que parler seul ne rime à rien. À quoi sert d'émouvoir les murs, de faire vibrer l'air si nulle oreille ne capte mes sons. La réalité me fait chuter au sol et le pouvoir des mots, si furtif, disparaît au regard d'autrui. Mon langage s'effondre quand il est écouté et je deviens un gibier facile à capturer, à endormir et épingler au mur comme un insecte. Brève victoire si lointaine. Parler seul m'a rendu heureux, m'a permis de découvrir que mon corps pouvait me dire et confirmer que seul mon esprit me retenait.

« Esprit vaudou libère-moi. Je danse et bois pour toi, vois comme je t'appartiens. J'ai passé toutes les épreuves d'humiliation, de tourments, de flagellation publique. Te faut-il plus que ma souffrance ? Veux-tu mon âme ? Alors prends-la, écorche-la sur l'instant, brûle-la vive, mais aie pitié de moi, ne me fais plus souffrir dans l'éternité de ma vie terrestre. Rends-moi l'intégrité de ma parole. Laisse-moi vivre en paix. »

Je suis nu devant le miroir. Dehors le soleil est haut, ses rayons traversent la fenêtre, effleurent ma peau. Sa chaleur excite mes sens et je sens monter le désir de ma chair. Je

## *Le Quatrième Automne*

regarde mon reflet prendre une posture d'homme, mes mains caressent mon corps à la recherche du plaisir, puis happent avec vigueur mon sexe dressé. Lentement, courent en moi les frissons de l'interdit.



L'attaque est arrivée un jour sans que l'on y prenne garde. Nous étions tous les trois à table quand le visage de mon père s'est momifié. Ses yeux bleus sont devenus transparents, sa bouche s'est figée en un effroyable rictus. La peur a traversé nos esprits. Lentement, il s'est appuyé contre le dossier de sa chaise, puis est tombé sur le côté heurtant le sol de son crâne. Amélie et moi, n'avons pas compris ce qu'il se passait. On est resté interdits, sans réaction. Après quelques instants d'hésitation, nous nous sommes précipités vers lui pour le secourir. Nous étions un peu confus dans nos gestes, la panique nous gagnait. Nous ne savions pas quoi faire. Il respirait par saccades avec difficulté. Nous l'avons tourné sur le côté et mis une couverture sur le corps pour éviter qu'il ne se refroidisse. Dans cette position, il nous semblait que la pression était moins forte sur ses poumons et sa respiration plus facile. À ce moment, Amélie me dit de téléphoner.

— Vite appelle l'hôpital et demande une ambulance, dépêche-toi !

Je la regarde déconcerté. « Moi, prendre le téléphone ? Je n'y arriverais pas. Je ne pourrais jamais prononcer le moindre mot dans le combiné, surtout dans l'état de désarroi où je me trouve ». J'ai cherché dans le calepin le numéro des urgences. Je l'ai composé sur le cadran, puis quand il a sonné, j'ai passé le combiné à Amélie. Elle parle bien Amélie, c'est une vraie jeune fille qui s'exprime avec aisance. Elle a donné tous les

détails qu'il fallait, ainsi que notre nom et l'adresse de la maison. Elle a dit « au revoir » et m'a rendu le combiné. J'avais honte de ne pas avoir su me débrouiller au téléphone. Je suis l'aîné et c'est ma petite sœur qui assure l'essentiel.

L'ambulance est arrivée cinq minutes après, en même temps que mes grands-parents que nous avons aussitôt alertés.

Il y a plein de fils qui sortent de la bouche et des narines de mon Père. Une aiguille est enfoncée dans son bras et des appareils électroniques clignotent au rythme des battements de son cœur. L'odeur de propre désinfecté me prend le nez. Le blanc d'une vieille photo en noir, prise il y a des années dans une autre chambre, donne à mes souvenirs la force brutale d'une nouvelle réalité.

Maman est là, arrivée précipitamment. Toute la famille entoure mon Père. Le Docteur nous demande de sortir de la pièce pour l'ausculter sans témoin. Nous descendons jusqu'à la cafétéria où nous prenons en silence une boisson chaude. Maman est restée dans le couloir près de la porte. Elle attend le verdict du médecin.

Je n'ai jamais su ce qu'ils s'étaient dit, mais il n'a pas été difficile de l'imaginer car mon père ne quitta jamais l'hôpital. Sa maladie était à un stade si avancé que la mort devait le rejoindre dans les semaines à venir. Plus personne ne vivait. Nous attendions avec résignation un prochain événement.

On cherche à soulager ta douleur plutôt qu'à t'enfermer dans une médication ravageuse.

Tu respirez sous morphine.

Je regarde le prisme de tes yeux qui divaguent. Je suis témoin de ta course aux rêves qui t'éloigne de la réalité. Tu

## *Le Quatrième Automne*

pars chaque jour un peu plus loin. À côté de toi, posée sur une étagère à roulettes, une grosse boîte clignote d'une lumière orangée, comme un flash dans la nuit qui signale un danger sur la route : « Attention, voie sans issue ».

Ta bouche entrouverte a du mal à prononcer les mots. Quelquefois ils s'emmêlent. Tes phrases sont maladroitement, tes verbes mal conjugués. La verve qui t'habitait s'éteint lentement. Tu dis des choses incohérentes. Inutile d'articuler les mots pour te comprendre, je lis sur ton visage ce que tu veux me dire.

« Je suis là papa. »

Soudain tu manifestes l'envie de bouger et désignes ton oreiller. Je m'approche de toi afin de le redresser. Je passe mes bras derrière tes épaules, avec beaucoup de délicatesse, car les heurts te font terriblement souffrir. Ma main frôle ton dos nu. Elle frissonne. C'est la première fois que je touche ta peau. Je ne savais pas qu'elle fut si douce. Le matin seulement, tu m'accordais un moment de contact physique, deux baisers sur tes joues mal rasées. Je pensais que l'ensemble de ton corps était aussi rugueux qu'elles, semblable à la carapace d'un rhinocéros. Pourquoi cette croyance alors que rien dans tes traits ne se prête à cette comparaison ? Puisque personne ne nous regarde, je renouvelle cette caresse sur tes bras posés au bord du lit. J'ai peur de découvrir ce rapport charnel, si tard, pour si peu de temps.

Nous sommes maintenant assez proches pour que les mots soient inutiles.

Tu ne parles plus.

Tu es mort un matin. Tu nous as attendus pour partir. Lentement j'ai vu mourir ta respiration. L'air n'habite plus tes poumons, ta poitrine est immobile. La lumière orangée qui

clignotait au rythme de ton cœur est passée au rouge fixe. Ton esprit s'est éteint pour laisser place aux souvenirs.

La route se mouille de nos larmes : « Attention, chaussée glissante »



Je te jure Papa, j'ai essayé de vivre, mais quelque chose s'est brisé en moi. Plus rien ne m'intéresse et la vie s'est encore durcie.

Je ne sais pas où aller.

Je n'ai plus d'avenir.

Dehors il pleut. Je sors en tee-shirt et goûte la joie d'une pluie grossière en plein été. Je tends mon visage. Une goutte éclabousse mon front, légère, éclatante du parfum de la vie. Plic, ploc. Plic, ploc. Tu tombes régulièrement sur moi, lancinante petite goutte d'eau.

Je suis attaché sur une table, les membres sanglés près du corps, la tête prisonnière d'un étau. Ça fait quinze ans que j'ai la tête dans cette presse, et toi, goutte d'eau tu y as creusé un trou si profond qu'il a découvert mon cerveau. Au début, tu rebondissais sur mon front et jouais à rouler sur mon visage. Toi et moi nous trouvions cela très drôle. Le rire accompagnait cette torture. « Comment peux-tu me faire souffrir, toi petite goutte d'eau qui éclate à mon contact, telle les mots qui meurent au seuil de ma bouche ? ».

D'abord, tu rassembles tes forces, puis tu formes un petit cocon qui grossit et finit par se détacher. Je te sens venir, je sais quand tu vas tomber, au même rythme, avec la même force. Tu chutes vers moi et me frappes toujours au même endroit. La petite blessure rigolote du début s'est enkystée et



## *Le Quatrième Automne*

le trou demeure béant, La douleur a remplacé le jeu, maintenant la chair est à vif.

« Pourquoi me retiens-tu prisonnier de ce sabot ? Je ne vois plus le monde, il bouge sans moi. Je t'ai posé une question goutte d'eau, pourquoi suis-je ici ? En quoi ai-je démérité ? J'avais trois ans quand tu m'as séquestré, quel crime ai-je commis ? ».

Pas de réponse.

Les gens passent autour de moi et ne remarquent rien, ils me disent,

— Mais qu'as-tu ? Pourquoi restes-tu bouche bée ?

« Vous ne voyez rien, vous ne voyez pas que je suis attaché ! Vous ne voyez pas les sangles autour de mon corps qui me contraignent à la solitude. Cette goutte qui creuse mon front, m'impose une terrible souffrance. Je vis un vrai supplice »

— Ah ! Cette petite goutte d'eau, disent-ils, mais elle est très mignonne. Une goutte d'eau n'a jamais tué personne, tout au plus un peu humidifié les caractères ronchons comme le tien.

« Vous ne comprenez pas. Cette goutte m'empêche de vivre. L'étaiu serre ma tête jusqu'à la disloquer et l'eau pénètre mes sens directement par mon cerveau. Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose d'anormal dans tout cela ? »

— Rassure-toi, ça ne change rien pour nous. Tu es notre ami.

« Non, je ne suis pas votre ami ! »

Chaque fois que tu me percutes, je vibre du cri de l'espace, si puissant à l'intérieur de moi qu'il résonne à la façon d'un tambour cosmique. Les vibrations se transmettent de cellule en cellule jusqu'à irradier le trou noir de ma conscience. Tu me fais chuter dans le déni.

Mon univers ne s'étend pas, il s'écroule sur lui-même.

Le cratère déborde. Mêlé au sang, il projette sa lave sur mon visage. Parfois une coulée volcanique s'approche de mes yeux et s'écoule sur ma joue. L'eau s'est infiltrée dans ma boîte crânienne, elle envahit le navire. Par mes lèvres jaillit l'écume du sabotage. Par mes orifices s'évadent ma poésie, mes sentiments, mon envie de vivre. Dans ma gorge, une grille s'est refermée, noyant les survivants de ce naufrage. Ma bouche se tord jusqu'à se rompre, elle éclate en mille morceaux.

Papa, tu m'entraînes avec toi. Tu étais le dernier rempart contre ma solitude, la force magique qui m'a tenu debout dans ton ombre gigantesque. Maintenant je ne sais plus marcher seul.



J'ai roulé sur le sol. Le bruit de la détonation a empli ma tête avant d'éclater mes sens. Je ne sens plus ma gorge, elle par qui j'ai péché. Elle est disloquée, déchiquetée. L'odeur de la poudre a envahi mon palais et ma bouche s'est brûlée au canon de l'arme.

Je suis mort.

Lentement je reviens à moi.

Je ne peux pas revivre, c'est impossible ! Je suis mort d'une balle trouant ma gorge.

Pourtant mes sens cherchent une réalité. J'ouvre les yeux et me découvre allongé sur le sol, inerte. L'ombre a refusé la proie. Je bouge.

La perception du plancher, la douleur de la détonation, la brûlure de l'arme sur mes lèvres, me raniment. Je suis vivant

## *Le Quatrième Automne*

et je n'y crois pas. Le canon était bien enfoncé dans ma bouche. J'ai appuyé sur la détente et le chien sans muselière a mordu l'amorce de la cartouche. Le coup est parti, le bruit a fait écho dans ma tête et pourtant il n'y a pas de trou dans ma gorge. Elle est là, humiliée, mais intacte.

Pourquoi n'es-tu pas morte origine de ma souffrance ?

Es-tu encore prête à claironner ma différence ?

Je ne veux plus de toi.

Mais vivre est plus fort que la douleur et tu fais partie de moi, traîtresse !

Je me redresse et m'assieds contre le mur. Je respire avec difficulté. Ma gorge est sèche, ma bouche me fait souffrir et mes lèvres saignent. Je me lève et ouvre la fenêtre pour aérer la chambre. Combien de temps suis-je resté inconscient sur le sol ? Je regarde ma montre, il est tard dans la soirée. Personne n'est venu. Personne ne viendra. « Je me souviens, ils sont tous sortis ».

L'arme est sur le sol. Je tends le bras, la saisis et la tourne dans la main. Elle s'offre en animal soumis.

« Je te pose une question, pourquoi suis-je encore vivant ? ».

« Je ne comprends pas, me répond l'arme, j'ai déployé des trésors d'imagination pour t'attirer dans mon piège, j'ai organisé ton envie de mourir, j'ai guidé ta main vers moi, j'ai aidé ton doigt à appuyer sur ma détente, j'ai hurlé victoire dans ta bouche en déchirant tes joues et tu es encore vivant. ». Elle ajoute : « aurais-je été trompée sur la qualité de mes balles, mes enfants de mort ne sont peut-être pas à la hauteur ».

« Je vais t'ouvrir, traîtresse et vérifier leur nature criminelle ». Je désengage l'arme, le barillet bascule et je prends

une cartouche dans la main. Il n'y a qu'une amorce. Pas de projectile, que de la poudre. Rien qui puisse me trouer la peau, mais suffisamment pour assourdir mon ouïe.

« Tu t'es vantée de pouvoir me délivrer de mes souffrances, petite arme à deux sous, mais tu as beaucoup de gueule et pas grand-chose dans le ventre. Ta petite cartouche de rien du tout, a fait grand bruit de son inefficacité »,

« Pardonne-moi Julien, je t'ai fait croire en ma brutalité, en ma force destructrice. Je ne suis qu'un petit pistolet d'alarme. Tu m'as chérie comme la source de ta délivrance, j'étais si fier de tes caresses, heureux d'être près de toi. J'ai une grande gueule édentée qui aboie pour faire fuir les trouillards, mais je ne suis pas à la hauteur de ton ambition morbide, trouve quelqu'un d'autre. »

J'ai donné une claque à cette idiote et l'ai remise dans l'armoire.

J'ai ri de ma stupidité. Cette envie de mort était un rêve malsain, un caprice passager que mon désarroi avait échafaudé et ma bêtise exécutée. Cette séquence est ratée comme beaucoup de choses que je ne mène pas à terme. Finalement je suis content d'avoir échoué dans ma mission, car maintenant la vie reprend ses droits.

La détonation résonne encore dans ma tête et accompagne mes sommeils tourmentés. Le souvenir de ce bruit me protège, il est un rempart contre moi-même.

## *Le Quatrième Automne*

Vivre blessé, n'est pas un défaut d'être,  
Boiter dans son langage, n'est pas vivre humilié,  
Souffrir de soi, n'est pas vouloir mourir.  
La mort n'est pas mon amie et je ne veux pas d'elle,  
Je lui préfère la vie malgré ma différence.  
Demain j'existerai !



III

L'expérience de la Grande Faucheuse est éprouvante. Après cette vision d'horreur, la vie change d'intensité. Je la perçois différemment. Elle m'a reconquis, m'a redonné espoir, elle est de nouveau présente en moi. La vie me doit une explication, un dialogue, un signe. Je l'ai rêvée les yeux ouverts et l'ai appelée. J'ai crié, seul dans ma chambre pour qu'elle se montre, pour qu'elle ose me répondre :

— La vie ! Qui suis-je ? Pourquoi me refuses-tu le bonheur ? Parle-moi, dis-moi quelque chose, sors de ton silence !

L'air s'est brusquement refroidi, j'ai regardé par la fenêtre et le paysage est devenu flou. Je me suis assis sur le lit, puis j'ai allongé mes jambes sur la couverture. Ma tête est tombée sur l'oreiller et tout s'est mis à tourner. J'ai entendu une voix résonner dans la pièce, j'ai vu les objets divaguer et la silhouette du temps s'arrêter devant moi.

— Julien, c'est moi la vie. Mets ta main sur ta poitrine et écoute ton cœur qui bat. Je suis en toi, je suis dans tes pensées, il suffit que tu me prononces pour que je parle par ta bouche et existe à ton oreille. Je t'écoute.

— La vie, tu ris avec les hommes et tu partages leurs joies. Pour eux, tu es présente et tu leur offres le pouvoir d'exister, mais moi tu me laisses sur le bas-côté sans aucun signe d'espoir pour me donner le courage de continuer. Pourquoi cette indifférence à mon égard ? Pourquoi cette épreuve machiavélique des mots tordus que tu m'imposes sans raison ? J'ai voulu rompre le lien qui me lie à toi pour te dire combien cela est injuste de me traiter en paria. J'ai voulu vivre ailleurs une existence sans contrainte.

— Julien, je n'y suis pour rien, tout au plus n'ai-je pas été suffisamment attentive pour t'aider quand tu en avais besoin. Ma mission n'est pas de résoudre tes problèmes. Je t'ai fourni le terreau pour que tu germes et tu as fleuri comme des millions de personnes. Tu es né dans un espace de paix et de tranquillité. De quoi te plains-tu ? Veux-tu que je te passe le film de la vie terrestre, de ses malheurs, de ses cataclysmes ?

— Tu te trompes la vie, je ne te parle pas de ma condition d'existence, de plaisir ou de désastre. Je te parle de ma tête qui ne répond plus, de ma bouche qui n'articule pas, des hommes qui me fuient, de la solitude qui s'impose à moi, de mon drame intérieur. Pourquoi m'as-tu fait humain, pour me refuser l'accès au dialogue, au partage, à la joie, au rire, au bonheur ? Je suis une palette de couleurs en noir et blanc. Je vis en marge des événements que je regarde défiler sans y participer. Pourquoi m'as-tu donné la fonction de parler en m'interdisant de l'utiliser ? Pourquoi me fais-tu croire à ma normalité alors que je suis handicapé ? Je suis solitaire au point d'avoir préféré ta rivale au désir de continuer avec toi. Tu ne me donnes que de mauvais conseils, tu m'as détourné des autres. Maintenant vois comme je suis devenu !



## *Le Quatrième Automne*

— Je te regarde et ne vois pas de différence. Tu es un jeune homme comme des milliers d'autres. Rien ne te distingue d'eux, tu as les mêmes chances de réussite.

— C'est faux, je suis bègue. Contre ça je ne peux que fuir pour faire cesser la douleur de l'exclusion. Je suis lâche, de cette lâcheté qui fait préférer la résignation à la lutte, l'esclavage à la liberté, la fuite à la résistance. Je n'ai pas les mêmes chances que les autres, je n'ai pas de chance du tout. Tu m'as rendu misérable.

— Julien, je n'ai voulu que ton bien, tu t'exprimais si drôlement quand tu étais petit, tu répétais les mots qui se bouscullaient à la sortie, c'était si drôle au début. Je n'y ai pas fait attention, tu sais, je suis tellement occupée par ailleurs. Je n'imaginai pas que tu souffrais. On ne souhaite pas cela à son enfant, je ne l'ai pas voulu et tu le sais !

— Alors pourquoi n'as-tu rien fait pour l'empêcher ?

— Julien, ton épreuve dans la vie, c'est toi qui te l'imposes, je n'ai pas le pouvoir d'aller contre tes choix. Tu t'es dirigé seul sur ce chemin brinquebalant et tu semblais si décidé à continuer sur cette voie.

— Menteuse, jamais je n'ai voulu de cette exclusion, jamais je n'ai accepté souffrir de la sorte, c'est de ta faute si j'en suis là aujourd'hui. Uniquement de ta faute.

— Écoute-moi Julien, tu te rebelles contre moi et tu as raison de vouloir un coupable sur qui rejeter la faute. C'est normal de ne pas vouloir assumer son malheur, mais sache que cette attitude ne t'amènera rien. Tu ne peux progresser si tu t'exclus toi-même, si tu ne t'acceptes pas.

— Comment veux-tu que je m'accepte dans cet état. Tu m'as laissé ériger une barrière étanche entre les hommes et moi, et fait porter un masque de pierre. Tu me fais souffrir en m'éloignant d'eux, tu m'as rendu solitaire pour ma pénitence.

Maintenant fais cesser cela, brise mon masque de torture. Fais que je ne bégaye plus.

— Trop tard Julien, il est trop tard. Ta parole est l'expression de ton malheur, elle n'est qu'un élément de ta personnalité chancelante. La corriger, pour résoudre ton problème, serait choisir une mauvaise cible. Tu vis avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un de bien plus terrible que le handicap oratoire qu'il t'inflige. Ton problème c'est ta double personnalité. Ton problème c'est lui.

— Qui ?

— Il n'y a pas que le bégaiement en toi, tu portes aussi un bégue. Un frère siamois collé à ta gorge et à tes tripes, qui suce ta substance vitale. Il est comme une pieuvre gigantesque que tu nourris de tes humiliations. Le voilà ton coupable, ce miroir sans tain qui reflète l'obscur côté de ton ego. Tu es hésitant, il est sûr de lui. Tu es frêle, il est puissant. Tu es sincère, il se dissimule. Il est une bête sauvage !

— Non ce n'est pas possible, je suis seul !

— Comprends-moi bien, vous ne formez qu'un. C'est ton frère de sang, inexpugnable. Il existe par toi, invisible aux autres, pareil à une ombre transparente. Au début, il était comme cette peluche que tu tenais dans les bras pour t'endormir. Un compagnon d'infortune. Tu l'as chéri au point de ne pouvoir t'en séparer. Maintenant qu'il a grandi en toi, ton ego bégayant a pris de l'ampleur. C'est un parasite qui pompe tes ressources et s'alimente de tes incertitudes. Plus tu veux le marginaliser, plus il grandit en toi. Il se nourrit des efforts que tu fais pour l'affaiblir. Il prend plaisir à t'humilier, il vit dans la fange. Il est l'obscurité qui aspire ta lumière. Il brille sur ta ruine

— Tu vois bien que ce n'est pas de ma faute. J'ai un parasite en moi et tu dois l'enlever, dis-lui de partir et de me laisser

## *Le Quatrième Automne*

tranquille. Parle-lui et fais en sorte qu'il dégage. Expulse-le sans préavis, sans lui rendre sa caution, j'en ai besoin pour réparer les dégâts.

— Tu ne peux pas te séparer d'un locataire qui partage ta conscience. Tu ne peux pas l'exclure de ton corps.

— Je suis prêt au sacrifice. Il me restera bien assez de sang pour continuer à vivre.

— Il est à toi pour l'éternité, alors fais un effort de paix. Il est l'expression de ta souffrance qui grandit de l'énergie que tu lui consacres. Tu verras, si tu lui donnes moins d'angoisse pour l'entretenir, il diminuera sa puissance. N'essaie pas de le détruire, amadoue-le. Parle de lui, présente-le au lieu de le cacher, il supporte mal le soleil. Il est beaucoup moins pimpant à découvert et ne frime pas dans la lumière du jour. Il ne supporte pas d'être reconnu.

— Cœur, sang, lumière, miroir, éternité, tu me parles d'un vampire ! Il ne manque que la peur de l'ail et de la croix.

— Moque-toi de lui, tu as raison, c'est un bon début. Retrouve la place abandonnée à son profit. Redeviens le leader que tu étais avant de te laisser dévorer. Cultive la spontanéité que tu as sacrifiée à ton quatrième automne. Oublie-le, économise ton énergie et dirige la vers toi pour te construire. Fais l'effort d'être, d'exister, de te reconquérir. Bats-toi pour toi. Exécute-le par le mépris. Trahis-le par la dérision. Affaiblis-le par l'ignorance. Dégage ses racines de ton terreau nourricier. Éclaircis ses branchages, élague sa tête, cesse de l'arroser de tes efforts à vouloir le détruire. Fais de lui le bonzaï qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Renvoie-le à l'état de simple accident de vie, une histoire de passage, un compagnon de bord de route. Bosse pour toi !

— Je ne peux pas croire ce que tu me dis, tout cela est trop simple. Un double cosmique attaché à moi pour la vie, un

être supra normal que je dois accepter pour mieux l'amadouer. C'est une explication d'enfant en mal d'histoire.

— Ou bien, une histoire d'enfant en mal d'explication. C'est la réalité qui dépasse l'imagination. C'est une tragédie. Aujourd'hui tu es bègue et parfois une personne. Demain, deviens une personne qui parfois bégaiera.

— Mais il est plus fort que moi.

— Non, il est ce que tu en fais. Il n'est qu'une parodie des autres, le résumé de tes relations avec le monde. Conquiers-toi et tu le conquerras.

— Comment vais-je faire ?

— Va à la rencontre des hommes, découvre-les et donne-leur l'opportunité de te connaître.

— J'ai peur, je ne sais pas quoi faire, quoi dire ?

— Parle-leur d'eux. Puis dis-leur qui tu es et qui t'accompagne.

— Je ne sais pas parler, ils partiront avant que j'aie fini.

— Ce n'est pas grave. S'ils n'ont pas le temps de t'écouter, fais juste un sourire. Si tu déchires ton masque, si tu acceptes de prendre des risques, alors ils resteront pour t'aider, pour t'écouter.

— Tu es idéaliste, la vie, personne n'a de temps à perdre avec un être bégayant.

— Si, toi.

— Moi ? Mais le temps passé seul, ça ne sert à rien !

— Si, à prendre ton temps !

— Pour quoi faire ?

— Pour vivre enfin ta véritable histoire d'être humain.

Celle que tu construis, des secondes qui passent, des heures qui défilent, des journées que tu te consacres. Le temps que tu te donnes, tu le reverseras aux autres. Ne souffre plus inutilement, progresse dans la vie. Ne regarde pas derrière en

## *Le Quatrième Automne*

t'attardant sur tes incertitudes, mais construis l'avenir en te forgeant une nouvelle dimension.

— Je n'ai pas la force de lutter contre moi-même, pas la force de lutter contre lui.

— Cesse de geindre sur ton propre sort. Arrête de t'apitoyer sur toi-même. Il t'a forcé, violé, réduit en esclavage, traité comme une marchandise, annihilé. Tu as surmonté chacune des épreuves qu'il t'a imposées et tu es devenu plus fort. Aujourd'hui, tu dois exprimer cette force. Il ne s'agit pas de nier ta souffrance, mais de la dépasser. Il faut l'accepter comme t'appartenant, pour mieux la comprendre et la réduire au silence.

— Tu me prédis une vie de lutttes et de pénitences, comme si mon passé ne suffisait pas. Tu voudrais que j'accepte cet être, mais il est mon bourreau. Tu me demandes l'effort d'aller vers les autres, alors qu'ils me fuient. Comment veux-tu écouter pareils avis. Comment oses-tu me faire la morale. Décidément tu n'as aucune pudeur. Toi la vie, du haut de ton piédestal, tu donnes des conseils mais tu ne mouilles pas ta chemise pour les hommes qui réclament ton indulgence. Tu ne fais pas l'effort d'assistance à personne en danger. Non. Tu regardes impassible et déverses ton flot de recommandations stériles à celui qui se noie. Tu lui fais voir une bouée de sauvetage mais tu ne la lui lances jamais. Sous tes yeux, il continue à s'enfoncer sous les flots impétueux et toi, dans ton immensité malveillante, tu observes le naufrage de ta créature.

— Julien, c'est toi qui détiens le pouvoir, moi je ne suis qu'une idée qui te veut du bien, une irréalité virtuelle, quelque chose d'intangible qui prend naissance dans ton inconscient. Ce que je pense, c'est toi qui le conçois. Ce que j'exprime, c'est toi qui le formules. Toi, ton bégaiement et moi ne

formons qu'un. Sache tirer parti de chacun de nous pour mieux vivre ta réalité.

— Adieu la vie, ça suffit pour aujourd'hui. Mes ondes se brouillent. Ici radio des mots brisés, je change de station et rends l'antenne.

— Bzwww... Bzwww... Julien... Bzwww... ne quitte pas si vite... Bzwww... encore des choses à dire... Bzwww...

Fin des programmes.

L'air s'est brusquement réchauffé, j'ai regardé par la fenêtre et le paysage est devenu très clair. J'ai relevé la tête, me suis assis sur le lit. J'ai examiné la pièce pour vérifier que tout était en place, tendu l'oreille pour percevoir une onde, une parole intemporelle, mais rien d'étrange ne se manifeste.

L'ensemble de ma chambre est conforme à ce qu'elle a toujours été. Rien à signaler.



L'école vient de me jeter et moi je suis d'accord pour m'en aller. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, du moins pas dans mes conditions désastreuses d'apprentissage. Nous avons décidé de rompre nos liens, si mal entretenus par de longues années d'incompréhension. J'abandonne mes études pour éviter le stress de la conquête des notes qui m'échappent en permanence, des élèves cruels, des professeurs à l'attitude indifférente. Je veux me construire ailleurs, en dehors de l'espace restreint et contrôlé des salles de classe.

La vie, la vraie, me berce déjà de ses promesses bien girondes. Je veux m'assumer en tant qu'homme. Les adultes seront moins durs que mes camarades de scolarité. Ils sont compréhensifs. Ils ne se moquent pas de moi. Je suis sûr que

## *Le Quatrième Automne*

j'aurai moins de difficultés à évoluer dans leur monde. Je vais bientôt avoir dix-sept ans et l'avenir s'ouvre à moi.

J'en ai l'absolue certitude.

J'épluche les petites annonces pour trouver un boulot sympa qui me permettra de conquérir mon autonomie. J'ai entouré plusieurs offres dans mes cordes. « Recherche serveur. S'adresser au bar Le Petit Coquin ». J'ai entendu dire que la place était avantageuse, salaire smicard mais promesse de jolis pourboires. Ce menu me satisfait l'esprit. J'ai décidé de me faire une idée plus précise de la situation avant de déclarer ma flamme salariale au patron du bistrot. J'arriverai un peu avant l'heure prévue pour observer la vie du bar et analyser les conditions de labeur qui m'attendent.

J'ai franchi la porte de l'établissement en même temps qu'un autre client. À notre arrivée, le patron a lentement levé les yeux dans notre direction puis les a baissés pour terminer sa vaisselle. Je me suis installé dans le fond de la salle et j'ai observé la vie du lieu. Les clients sont assis, seuls devant leur verre ou leur tasse de café à moitié vides. Ils occupent discrètement un espace envahi de tables et de chaises. Quelques habitués se sont installés au bar et essaient, par fragments de phrases, d'établir une conversation avec le patron qui ne répond pas. Abandonnant son poste et son torchon, le maître des lieux entame une lente progression dans ma direction. Il s'arrête quelques tables avant la mienne, prend la commande du monsieur qui me précédait, dessert la table des tasses à café au bord noirâtre et essuie le marbre des traces de marc séché. Maintenant, il est devant moi, dressé comme un menhir. Soudain, je prends conscience qu'il s'adresse à moi :

— Et pour le jeune homme ce s'ra ?

— Café !

Le mot jaillit d'un bloc, propulsé avec l'énergie d'un coup franc tiré dans la lucarne. Mais le goal l'intercepte sans surprise et le remet en jeu.

— Croissant ?

C'en est trop. Je suis au bord du carton rouge et ne pourrais pas articuler un second mot sans chuter. Je décline son offre d'un signe de tête.

— C'est parti !

Une peur panique s'est emparée de moi et je renonce à lui parler du job.

Il inscrit ma commande dans ses tablettes neuronales, retourne au bar, pose son plateau et sort une tasse qu'il positionne sous le percolateur. Remplie, il la dispose sur une sous-tasse, avec un morceau de sucre emballé et une petite cuillère, puis revient vers moi m'apporter le breuvage. Je règle de quelques pièces de monnaie, ébauche un semblant de succions sur le bord de la tasse, ébroue mes lèvres au passage du liquide brûlant et amer, la repose dans sa soucoupe, me lève et part sans dire au revoir.

Dans le journal, il y aura une autre annonce avec un patron de bar plus chaleureux. Je tenterai ma chance une prochaine fois.

Demain j'oserai parler.

Les autres jours sont identiques. Sur le quotidien, que je tiens ouvert devant moi, je fais une croix sur les annonces qui n'ont rien donné, ou plutôt pour lesquelles je n'ai rien tenté. Bientôt, il ne me reste pas assez d'argent pour consommer. De toute façon, c'est du gâchis car je ne bois pas le café que l'on me sert. Il reste là, fumant dans sa tasse. Je me lève en laissant l'argent sur la table et file, vaincu par l'inaction.



## *Le Quatrième Automne*

Je comprends maintenant, que je n'ai pas les moyens de prendre le train de l'emploi. Je suis un wagon sans boggie, sans crochet d'attelage. Je reste au dépôt, devant mon tamponnoir en fin de voie. Je n'ai pas le courage de prononcer la phrase qui écorchera ma demande.

Je renonce avant d'avoir essayé.



J'ai vécu à la maison en traînant mon désespoir de pièce en pièce. J'ai fui la réalité en dormant la journée et somnolant la nuit. Je ne faisais plus mon lit, car son désordre m'offrait un refuge permanent. Il était devenu ma vie. Nous étions si intimes que mon odeur l'avait imprégné jusqu'au matelas. Il m'apportait le réconfort du rêve et ensemble on s'échappait de la planète.

Après avoir longtemps erré, dominé par la solitude, j'ai pris la décision d'agir. Je voulais me donner une nouvelle chance. Partir loin dans l'espoir de fuir mes déchirures. Ailleurs, je me construirai plus grand et plus fort.

Un matin, je me suis levé, j'ai pris le téléphone, composé le numéro relevé dans l'annuaire et parlé dans le combiné. J'ai rassemblé tout mon courage et me suis fait une raison à l'appréhension des mots, brisés devant une inconnue. La personne appelée ne devait rien comprendre. J'ai perdu du temps à me nommer alors qu'elle ne me le demandait pas. C'est stupide, cette mauvaise habitude de m'infliger des épreuves inutiles.

Après avoir mâché mon identité, j'ai entamé l'objet du discours.

Au bout du fil j'ai entendu des bruits étouffés, des bourdonnements suspects. Sûrement des rires, oui j'en suis sûr, on se moque de moi de l'autre côté. Je vais raccrocher car je suis mal à l'aise, mais je me ravise, il faut résister. Mon souffle est à l'agonie et mes poumons n'ont plus de contenance. Je parle en code-barres, une répétition de traits noirs avec beaucoup de blanc au milieu. Heureusement mon interlocutrice est patiente, ce n'est sûrement pas elle qui se moque de moi. Peut-être lutte-t-elle discrètement pour faire cesser les railleries de ses copines qui se tordent de rire à l'écoute du haut-parleur. Oui, elle prend ma défense en disant : « On ne rit pas des handicapés ».

J'aurais préféré qu'elle évite le mot handicapé, mais ça ne fait rien, ça part d'un bon sentiment.

Je n'en suis pas certain !

Je crache mon air avec force pour expulser les brisures de mots. Je carbure au double de la consommation normale, je ne suis pas économe. Puis d'un seul coup, je me rends compte qu'il n'y a plus rien dans mes poumons, les accrocs de mes mots ont eu raison de ma réserve. J'essaie de parler avec du vide. Mon angoisse est plus forte que ma raison et je continue à pousser pour expulser des sons, avec rien. Je bloque, vaincu par moi-même, par oubli de respirer. J'ai mal à la poitrine, mes muscles continuent l'extraction, ma tête sonne le glas, mes yeux tournent au vague.

Je ne sais pas d'où vient le malaise.

Je n'identifie plus rien.

— Allô, vous êtes toujours là,

Au bord de l'asphyxie, dans un sursaut salvateur, je reprends mon souffle.

— Ou... Ou... Oui

## *Le Quatrième Automne*

— Donnez-moi votre adresse, je vous envoie la documentation.

Je termine le dialogue en crachotant sur les dernières difficultés verbales et raccroche épuisé par l'événement.

Après l'épreuve, la culpabilité.

Je ressasse indéfiniment les phrases, les sons, les mimiques imaginaires de notre dialogue. Je me demande pourquoi tant d'agressivité dans mes mots ? Tant de haine quand je parle. Je ressasse à l'infini les conditions de ce dialogue et le reformule afin qu'il soit parfait. Je change la tournure des phrases pour les rendre plus aptes à ma prononciation. Je me dis que j'aurais dû faire comme ci, ou bien comme ça, employer ce terme à la place d'un autre. J'imagine le ressenti de la personne au bout du fil. Elle se demande ce qui peut diminuer un être au point de ne pouvoir accomplir une chose aussi simple que « le parler naturel », « le parler qui sert à dire des choses, qui communique des idées, de la joie ou de la tristesse », mais pas ce « parler haché, torturé, abandonné à la décharge sociale comme un déchet radio passif ».

Un parler de pleutre. Une absence.

J'ai reçu ma documentation quelque temps après. La magie du téléphone : tu causes dans l'appareil — quand tu y arrives — et des choses se passent. Comme par exemple, cette dame qui a pris la peine de plier une documentation, de la mettre sous pli, d'écrire une adresse à la main et de coller un timbre. Tout ça pour un bègue. Je la remercie infiniment cette dame qui a fait tout ça pour moi.

L'enveloppe est épaisse. Je l'ouvre, sors une liste des établissements scolaires formant à un métier pratique de l'agriculture et un prospectus avec des photos d'adolescents heureux de suivre cette voie. Ils expriment le bonheur de

labourer, de s'occuper des animaux, de bricoler dans une ferme pilote. Ce qui m'intéresse par-dessus tout c'est le contexte des études. Il s'agit de maisons familiales. Incroyable que l'on puisse établir un lien aussi intime entre scolarité et famille. J'ai relu plusieurs fois la documentation et l'ai trouvée convaincante. De plus, l'établissement qui me séduit se trouve à l'autre bout de la France, dans le Grand Sud. Soleil, famille et agriculture, si vous voulez bien de moi, je suis votre homme.

J'ai écrit. C'est plus simple pour un bègue.

L'école m'a envoyé un dossier de candidature. Je l'ai rempli et retourné en urgence.

En fin d'été, j'ai reçu un courrier à l'adresse dactylographiée, sûrement la réponse de l'école. Un pli officiel de la plus haute importance pour mon avenir. Une enveloppe au contenu gigantesque, quelque chose qui fait peur à ouvrir. Rien qu'à la regarder j'ai la chair de poule, ma peau se hérissé et mes sentiments succombent.

Je l'observe, attentif au moindre signe extérieur qui puisse me renseigner sur son contenu. Je l'éclaire à la source d'une lumière électrique en essayant de décrypter, par transparence, son contenu cabalistique. Je ne vois rien. Je vais devoir l'ouvrir. Mais, en la décachetant, j'ai peur de contrarier le sort et de transformer en refus, une réponse sûrement positive. Je suis perdu.

Je me ressaisis et vais chercher un couteau bien affûté dans la cuisine. En découpant délicatement le pli supérieur avec cette fine lame, je trancherai le sort par la même occasion et la bonne nouvelle restera une bonne nouvelle. Ça, c'est sûr.

## *Le Quatrième Automne*

La réponse a tenu le choc, elle est restée sur « vous êtes accepté dans notre établissement ». Mes sens ont explosé.

Je suis assuré de partir.



Maman ne s'oppose pas à ce projet, elle est contente de me voir réagir aussi bien aux événements. Je cherche à m'en sortir par mes propres moyens et cela la soulage.

Pendant les quelques mois qui me séparent de mon futur départ, je me prépare au grand voyage. Je mets à profit ce temps pour préparer la moto d'occasion offerte par mon oncle. Plus qu'une moto, c'est un « Triporteur ».

Il l'a récupéré chez Emmaüs en très mauvais état. Quelque chose du genre, carcasse métallique sur trois roues avec au milieu un moteur rouillé. Il l'a acheté cinquante francs et ne sachant plus quoi en faire, me l'a donné, grand seigneur, comme un objet de valeur.

C'en était un.

À mes yeux, le plus bel objet que l'homme ait jamais fabriqué. J'ai un 125 Peugeot. « Le 125 Peugeot » avec vitesses à main sur le réservoir. Elle a une drôle de tournure cette moto hybride, greffée d'un plateau. Le constructeur a remplacé la fourche avant par une plate-forme posée entre les deux grandes roues directionnelles. Le tout est relativement bas sur route, long de plus de deux mètres cinquante et lourd de quelque quatre cents kilos. Sacrée machine. Elle ressemble à un gros scarabée, pincés avant déployées.

Armé d'un grand courage je me suis mis à la réparer. Heureusement, à cette époque, maman était amoureuse d'un jeune et beau garagiste célibataire. Je me suis incrusté dans l'atelier, profitant de la culpabilité de leur relation amoureuse.

J'ai usé de la place et des outils jusqu'à ce que mon engin ait retrouvé sa jeunesse. J'ai parcouru la ville à la recherche des pièces manquantes, faisant du troc pour avoir un segment ou un gicleur de carburateur. Pour acheter les équipements manquants, j'ai emprunté les économies de ma sœur, et oublié de rendre à ma mère la monnaie sur le pain. Puis un jour, je suis rentré à la maison avec mon Triporteur flambant neuf.

Sur le plateau avant, j'ai fixé un siège de voiture en faux cuir, beau comme un Pullman et j'y ai ajouté des accoudoirs en bois façon western. « Sur ce fauteuil, j'y installerai ma princesse, quand j'oserai parler aux filles ». Je suis certain d'en trouver une qui sera fascinée par mon engin. D'ailleurs, je n'aurais peut-être même pas à ouvrir la bouche pour qu'elle tombe toute rôtie sur mon canapé à roues. J'ai lu quelque part que les filles ne demandent qu'à être impressionnées pour se donner, et là, il y a matière à embarquer un top-modèle, une star du grand écran. Nous serions heureux sur ma machine. Je pourrais rendre une femme heureuse si elle me laisse le temps d'exprimer ma passion amoureuse.

Je serais un bon amant.

Derrière le dossier, j'ai installé un coffre en fer, fermé d'une chaîne cadénassée, dans lequel je peux ranger toutes mes affaires. Il sera très pratique pour le grand voyage. J'ai aussi enlevé la tôle de séparation qui se trouvait entre la plage avant et le moteur. Elle servait, en théorie, à protéger le conducteur des intempéries, mais sa petite lucarne en plexiglas rétrécissait trop mon champ de vision. Tant pis pour le confort, le vent et la pluie me cingleront le visage. J'aime ce sentiment de liberté que me procure mon corps offert à l'air ambiant.

## *Le Quatrième Automne*

Le moteur tourne comme une horloge. Cette machine est magique. Je sillonne fièrement les rues en transportant Amélie sur le fauteuil. Je ne vais pas trop vite pour éviter de lui faire peur. De toute façon, avec ses trois vitesses, le Triporteur ne dépasse pas les soixante-dix kilomètres à l'heure. C'est bien suffisant car la direction a un peu de jeu et les freins manquent de précision. Il faut la comprendre et lui pardonner ses imperfections de vieille dame.

Amélie est folle de joie en impératrice de la route, assise fièrement sur le skaï du Pullman, les bras sur les accoudoirs. Elle domine la route et envoie des petits bonjours aux passants que l'on croise. À mon commandement, elle tend le bras dans la direction où l'on va tourner, afin que les voitures nous laissent passer sans risque. Mais elle est triste aussi, car je vais m'en aller. Je lui explique que « c'est la vie ». Ce sont toujours les meilleurs qui partent. Elle acquiesce pour ne pas me décevoir et m'embrasse très fort.

J'ai attendu la fin des congés scolaires pour partir vers l'aventure.

Lever discret. Je fais ma toilette, sans faire chuintier le robinet de la salle de bain, puis vais dans la cuisine préparer mon petit-déjeuner. Je découpe quelques tranches de pain que je pose près du bol de lait fumant. J'étale, avec rigueur, en évitant les trous, une épaisse couche de confiture de pruneaux sur la plus grosse tranche. Rien ne dépasse, rien ne coule. Tout est parfait pour l'immersion. J'avance le buste, déploie mon bras et plonge la tartine dans le bol. Je la ressors ployant sous la charge liquide. La fumée s'échappe en volutes jusqu'à la saillie de mon nez. Avec la langue je retiens la mie qui commence à se déliter et porte le tout vers mes lèvres entrouvertes. Je happe le bout avec délicatesse afin d'en

conserver la forme initiale jusqu'au plus profond de mon intimité buccale. Mes incisives déchirent délicatement le pain puis je l'écrase de mes molaires en faisant gicler des geysers de lait dans mon palais. Le plaisir est maximum. Je mâche sans insister afin de ne pas détruire la délicate sensation des boules humides qui roulent sous ma langue. D'une grande goulée, j'avale le tout.

Je contrôle mon plaisir.

Je suis sorti en prenant soin de ne réveiller personne.

Ce matin, j'ai l'esprit des hommes qui font l'histoire.

J'extrais le Triporteur du garage, lentement, en silence. Hier, dans la soirée, j'ai chargé mes affaires dans la malle métallique, fait le plein de carburant et calé un bidon supplémentaire d'essence sur le plancher en bois entre le siège et l'aile gauche. Il n'y a rien sur le fauteuil, mais j'espère que la destinée de mon cœur pourvoira à ce vide exaspérant. Je compte mes derniers sous, puis m'éloigne de la maison en poussant la machine. Je me positionne à côté d'elle, les mains au guidon, un pied au sol et l'autre en appui sur la béquille de démarrage. Elle cède à la poussée de ma jambe et le moteur se met en marche. J'enfourche la mécanique, enclenche la première vitesse et relâche progressivement l'embrayage. Les cailloux du chemin crissent sous les roues. J'accélère un peu et bientôt la maison n'est plus qu'un point dans l'horizon de mon rétroviseur.

Je voyage pendant trois jours, sans heurt, tranquillement, en harmonie avec la nature. Heureux de ma nouvelle liberté.

Je fais les derniers kilomètres en regardant défiler les arbres qui bordent la route, puis à la sortie d'un virage,



## *Le Quatrième Automne*

j'aperçois une longue bâtisse, au toit gris et aux murs de pierre. Je m'arrête pour respirer un peu avant l'épreuve.

C'est ma future école.

Je n'ai pas de rendez-vous précis, mais je dois voir le directeur pour un premier entretien. Je contemple le paysage, assis sur l'aile du Triporteur, quand une douleur au ventre me rappelle l'enjeu de cette rencontre. Mon cerveau s'obscurcit à l'évocation de ce passage verbal. Comment vais-je l'affronter ? Que vais-je dire ? Ma certitude fait place au doute. Je ne sais plus si je dois y aller. Je vais risquer mon intégrité à l'épreuve de cet homme. La situation risque d'être terrible. Il ne sera probablement pas seul, quelqu'un d'autre dans la pièce m'écouterà me ruiner l'oral. Ils me jugeront, me soupèseront et me condamneront immédiatement à l'exclusion perpétuelle. Ils ne voudront jamais de quelqu'un qui hésite dans sa bouche. J'aurais fait tout ce voyage pour rien.

« Non, ils n'ont pas le droit de faire ça. Je suis inscrit, j'ai un papier qui le prouve. Ils ne peuvent pas m'exclure. »

Le directeur est sûrement un homme bon et charitable qui ne me jugera pas. Il me donnera ma chance. Ça existe des gens comme ça, je n'en ai pas encore rencontré, mais ils doivent exister. C'est peut-être l'unique exemplaire de cette race d'homme compréhensif. Il sait voir dans l'âme et jauger les gens sur leur vérité.

Il m'attend.

J'enfourche mon engin et m'apprête à le démarrer, puis me ravise car une soudaine envie d'uriner me prend à la gorge.

Le stress se manifeste.

Je descends de ma bécane, me mets en position jambes écartées devant un arbre au bord de la route. J'entreprends de défaire la fermeture éclair de la combinaison que j'ai mise ce matin pour me protéger du froid et de la bruine. Elle est d'une

seule pièce, en plastique épais. On l'enfile par les jambes en d'infinies contorsions, au risque de perdre l'équilibre, et on termine de la mettre par les manches. Damnation elle est bloquée. La fermeture à glissière est totalement grippée, impossible de dégrafer ce satané vêtement qui m'enserme entièrement. Je tire, je pousse sur le chariot microscopique qui détient le code d'ouverture. Rien à faire, il ne bouge pas. Mes mouvements deviennent désordonnés. Je ne crois pas encore au drame.

En prenant position devant l'arbre, la représentation mentale que j'avais de la situation me préparait au délestage immédiat. Mais plus je me retiens, plus il devient difficile de contrôler le stock liquide qui ballonne ma vessie. Ma détresse s'amplifie à mesure que gonfle mon canal urinaire. Soudain la pression devient insupportable. Une vanne cède et libère le flot impétueux. Je sens l'ardeur du bouillonnement submerger la poche kangourou de mon slip en coton puis comme un torrent, tourmenter mes cuisses, dévaler mes jambes et inonder mes chaussures. Je ne contrôle plus le flux. Impossible de m'arrêter. Ma vessie se vide entièrement dans un sentiment d'horreur mêlé de jouissance enfantine.

Le désastre se consomme chaud.

Je suis complètement trempé et dans l'incapacité de me changer. Peu importe les conditions de cet entretien, il faut que j'y aille maintenant. Il se fait tard et je ne voudrais pas gâcher la dernière minute de bienveillance de mon directeur.

Je monte en selle et prends le chemin qui dessert l'école. Je gare le Triporteur devant l'entrée de l'établissement, descends de la machine en essayant de décoller les vêtements mouillés qui m'étreignent les jambes. J'engage une marche mécanique en direction de l'entrée. Je suis honteux.

## *Le Quatrième Automne*

Probablement le seul bègue de la création à affronter un entretien décisif, les pieds humides d'un canard pataugeant dans l'eau glauque de sa mare.

La sonnette a retenti dans l'enceinte de l'établissement. Des pas s'approchent de la porte et la serrure cède à la rotation d'une clé. Une dame souriante m'invite à entrer. Elle me demande ce que je désire, je lui réponds avec difficulté que j'ai un rendez-vous avec le directeur, « Mon Futur Directeur ». Elle n'insiste pas pour en savoir d'avantage. Voilà quelqu'un d'intelligent qui s'efface devant mes difficultés d'élocution. Elle abandonne le dialogue au moment où mes efforts deviennent trop importants, et les accidents de parole trop handicapants, pour donner à ma phrase toute son intelligibilité.

Elle a compris l'essentiel.

Elle m'ouvre le chemin d'une grande pièce puis nous engage dans un large couloir. Au centre, sous l'escalier, un coin en retrait fait office de salle d'attente. Je m'assieds dans le frottement de ma combinaison, ça fait « sssccrrrrreeeeegggg ». La dame, qui est toujours devant moi, a l'air assez étonnée de me voir ainsi accoutré. Elle fait semblant de ne rien voir, se dirige vers la porte qui nous fait face et l'ouvre délicatement.

- Votre rendez-vous est arrivé, Monsieur le Directeur.
- Bien, faites-le patienter un instant, merci.



Après quelques minutes d'attente, consacrées à parfaire mon étanchéité afin de contenir les odeurs qui montent, la porte du bureau s'ouvre. Le Directeur a l'air aimable, un sourire au coin des lèvres, la main avenante tendue dans ma

direction. Il happe la mienne d'une forte étreinte et m'invite à entrer dans la pièce. Je me déplace avec difficulté car mon pantalon mouillé restreint ma liberté de mouvements. J'ai l'impression de glisser au ralenti sur le parquet, tel un astronaute foulant le sol de la lune, l'apesanteur en moins. Le Directeur me fait asseoir sur une chaise au revêtement rugueux qui émet, au contact de ma combinaison en plastique, un bruit grossier qui pourrait prêter à confusion. Je suis mal à l'aise avant même d'avoir commencé à parler. Il est assis derrière son grand bureau rustique et entreprend un monologue. J'écoute, stoïque, espérant ne pas parler. Les réponses, qu'il propose lui-même aux questions qu'il soulève, suffisent à entretenir la conversation. J'acquiesce de la tête. Soudain il bifurque et m'en pose une, dont le seul hochement du chef ne suffira pas à fournir l'explication voulue. Je vais devoir articuler un son, bouger mes mandibules, vomir une phrase. Dans ces moments-là, je hais l'expression. J'aimerais être en dictature du verbe. Un verbe dont tu n'as pas le choix, tu dis « oui » et rien d'autre. Pas d'alternative, on prononce toute la phrase pour toi et tu signes en bas de la feuille. Tant pis si c'est pour aller au goulag des mots et mourir lentement sous le poids du silence.

C'est moins dur que la liberté de ne rien dire.

Constituer ma réponse est le moment le plus pénible. Je pars à la recherche de la construction parfaite, qui témoignera le mieux de ma pensée. Mais l'idée de m'exprimer est saugrenue, elle n'a pas de sens pour moi car la phrase sera blessée, meurtrie. J'ordonne mes mots afin qu'ils sortent le mieux possible. Je les répète en boucle et tente de déceler ceux dont l'attaque risque de me bloquer dans l'assaut verbal. À ce stade, j'en retire la moitié, jugée difficile, et remplace le tiers restant par des synonymes incertains. Je malaxe le tout

## *Le Quatrième Automne*

en évitant les lettres malveillantes qui nuiraient à la fluidité du message.

Ce que je vais dire ressemble de loin à ce que j'avais à dire.

Mes mots s'installent progressivement dans leur état futur de phrase parlée. Ils prennent possession de mon cerveau, comme l'air sous pression dans un ballon pour enfant. La tension monte, il faut tenter une sortie. J'ouvre la bouche pour expulser les misérables. L'aiguille a percé la baudruche, le palais s'emballe, les cordes vocales explosent. Le directeur m'écoute avec patience, à peine une petite marque d'étonnement dans ses yeux. Il est sympa.

Péniblement, j'articule la dernière syllabe de mon discours et, le visage rouge d'effort, je m'arrête au bord du vide. Je me sens mal à l'aise et le directeur s'inquiète de mon état.

— Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? Vous devez avoir très chaud sous cette combinaison. Vous devriez l'enlever !

En effet, j'étouffe sous le plastique si bien ajusté à l'extrémité de mes membres. Il me colle et empêche l'air de se renouveler. Par le col légèrement ouvert, des effluves d'air vicié heurtent la sensibilité de mon nez. Parfum d'angoisse, il exhale ses relents au rythme des secousses que mes poumons impriment au corps.

— No..on i..nu..nu..tile d'é..és..sayer.

Puis je me perds dans une explication vaseuse sur l'impossibilité de faire coulisser ma fermeture éclair. Je ne dis rien de mon humidité.

Le directeur n'insiste pas et continue l'entretien, qu'il compte mener à son terme dans la plus lente efficacité. Il inscrit tout sur le formulaire, ouvert devant lui. Rien n'échappe aux petites croix qu'il trace dans les cases prévues à cet effet. De temps à autre, il note un commentaire, ajuste ses lunettes

qui glissent à nouveau sur son nez. Enfin il relève les yeux pour constater mon état de liquéfaction avancé.

Il a senti que l'entretien devenait difficile pour moi. Il accélère ses notes et fait une dernière coche sur son dossier.

— Bien, je crois que c'est fini, me dit-il. Une signature ici et je vais vous libérer. Madame Cognard va vous montrer la chambre et si vous le souhaitez vous pouvez vous y installer dès ce soir.

« Merci, j'accepte cette invitation, car j'ai oublié de réserver une chambre en ville pour la nuit. »

J'aurais aimé lui dire cette phrase merveilleuse, prononcée dans un film, par un acteur beau et sûr de lui. Pour toute réponse, je me contente d'une onomatopée de porte qui claque. Seule une ébauche de sourire témoigne pour moi de « mon côté petit d'homme qui comprend ce qu'on lui dit, même s'il n'en donne pas de témoignage oral ».

Le directeur me présente à Madame Cognard, c'est l'intendante de l'établissement, une personne de référence. Je m'applique à ne pas la dépasser dans la montée de l'escalier. Les marches en bois grincent sous nos pas conjugués. Pas de précipitation avec les dames. Maîtrise et sûreté de soi sont les garants d'une bonne éducation. Mes principes me sauvent de la grossièreté de mon handicap.

Dans la chambre, il y a quatre lits et deux lavabos. Deux fenêtres donnent sur une cour intérieure, bordée d'un paysage de campagne qui n'en finit pas de s'élever dans les collines. Madame Cognard désigne un lit et m'aide à m'installer. Elle se retire à la façon d'un maître d'hôtel, invitant son client à profiter pleinement de son séjour.

Je reste seul dans cette chambre, à regarder les lits vides. Demain d'autres garçons s'installeront ici, occuperont cette pièce de leurs gestes et leurs moqueries. Comment leur

## *Le Quatrième Automne*

parlerai-je ? Vont-ils me rejeter ? J'ai peur de la confrontation. Je voudrais disparaître, enfermer ce cauchemar dans un sommeil de toutes les nuits.

Assis sur le matelas, je déballe mes affaires puis à l'aide d'un couteau de poche, j'entreprends de découdre la traîtresse.

Ainsi commence ma première journée d'aventurier, par la lessive de mes affaires pisseuses, dans l'antichambre de mes tourments.

Nous avons pris place dans la salle de classe. Je me suis mis au premier rang pour éviter le mur de dos de mes camarades et voir plus nettement au tableau. Premier cours agricole. Les élèves sont très différents de ce que j'imaginai. Ils sont plus âgés que moi et, leur look bronzé façon tracteur à manches courtes, ne cesse de m'impressionner. Il y a un costaud à quelques places de moi. Je le regarde avec sa barbe naissante, son teint buriné par le soleil d'été, sa chemisette à bretelles qui met en valeur une musculature saillante. Ses mains sont carrées en forme de battoirs géants et chacune d'elles pourrait contenir les deux miennes réunies. Vaut mieux être son copain.

Je ne comprends pas grand-chose pour le moment. Les termes employés me demandent beaucoup d'effort de compréhension. Souvent, c'est la première fois que je les entends. Je me tais car je n'ai, ni la force, ni la volonté de demander des éclaircissements. Je me contente d'attendre une explication qui viendrait naturellement pendant le cours.

C'est parfois long.



À la cantine, les choses ne sont pas plus faciles. On se regroupe tous dans la grande salle par laquelle je suis entré le jour de mon arrivée. Les chaises sont installées autour d'une dizaine de tables rondes et nous prenons place dans un bruit de frottement de pieds sur le carrelage. Je me suis assis avec une tablée de dix garçons, tous plus virils les uns que les autres.

Je me fais tout petit.

Au milieu du repas, alors que les conversations filent bon train, j'entends un murmure qui s'installe progressivement, en prenant corps dans le bruit ambiant. Semblables à un chant psalmodié en chœur, les voix fusionnent en un seul son. Inaudible au début, l'inscription sonore délie son texte au fur et à mesure de sa montée en puissance. L'air se trouble, je me fige de terreur.

« Parigot tête de veau, parisien tête de chien »,  
« Parigot tête de veau, parisien tête de chien »,  
Répété tant de fois...

Les couteaux et les fourchettes, qui frappent en rythme les tables en bois, accentuent ma détresse. Je ne dis rien. Je reste impassible à la table du condamné, attendant ma sentence de mort. Le couperet vient de s'abattre sur mon cou, la tête roule au sol, hoquette, se soulève happée par la force de la bêtise, bondit dans l'air en criant sa morgue puis retombe au sol dans une traînée écarlate sur le carrelage. Le sang de ma blessure éternelle. Celle de ma différence.

Où que j'aille, quoi que je fasse, le reproche de mon existence me sera toujours servi avec violence.

Je ne dis rien, je ne fais rien, car je ne peux rien. Je ne sais pas me défendre. Il faudrait que je les tue tous, mais je ne peux pas, mes poings ne frappent pas assez vite. Il faudrait que je hurle ma haine, mais la nature me refuse la colère. Il



## *Le Quatrième Automne*

faudrait que je fuie, mais je reste les affronter dans le silence. Demeurer calme, supporter l'épreuve et grandir. Accepter la sentence maléfique afin qu'elle devienne le mortier de mes fondations. Ressortir vivant, malgré tout, malgré eux.

Le directeur est intervenu, pour faire cesser le bruit. Les couteaux se sont tus, les voix apaisées. Le silence officie à nouveau. Je plonge le regard dans mon assiette, imitant mes camarades qui reprennent la sucée de leurs couverts chargés des derniers morceaux de viande froide.

Le lendemain, chacun fait semblant de rien. Le directeur me demande : « Comment vas-tu ? », je réponds : « Oui ». Ce n'est pas très adapté mais c'est facile à prononcer. Mes bourreaux, « ex-camarades naissants », me serrent la main accompagnée d'un regard sans tain et partent rapidement. Hier, ils m'ont écartelé la cervelle sans complaisance, aujourd'hui, ma mise à mort leur vaut un silence. Je reste seul dans le coin d'une pièce à rejouer le cinéma de ma vie.

Les images défilent devant moi. J'essaie de les saisir et d'en figer une, celle qui me fait le plus souffrir :

Je suis seul dans la foule qui me lapide avec des mots sanglants.

Je rejoue cette séquence et la charge d'un sens nouveau. J'en fais une scène de combat où, en preux chevalier, j'ouvre les ventres et décapite à tour de bras, cherchant à me venger de leurs verbiages insensés. Ces insultes à mon honneur méritent la mort. « Tiens, prends ça, vermine lubrique. Toi, chien galeux, goûte ma dague par ta bouche déchirée. Le sang de vos pourritures fertilisera la terre ». Lorsque j'ai tué tout le monde, seul sur le champ de bataille, j'erre à la recherche d'une tête qui parle, d'une gorge qui s'offre. « Y a-t-il âme qui vive en ce lieu maléfique où règne la mort ? ». Je crie à l'écho qui ne répond pas. Soudain la multitude de

cadavres se lève, noire, ombrageuse. Chacun reconstitue son corps des membres éparpillés au sol, puis s'éloigne. L'armée découpée s'en va. Je crie : « Non, attendez-moi, ne partez pas ! ». En chœur, ils me répondent : « Tu viens de nous tuer ! Maintenant nous devons fuir pour t'éviter. Avec toi, nous risquons la damnation de notre âme ».

— Restez, je vais vous aider. Tiens, voici ta jambe et toi voilà ta tête.

— Non vraiment désolés, nous devons nous en aller, ta présence est malfaisante.

— Ne me fuyez pas

— Pourquoi demeurer ici ? Tu te venges sur nous, d'un verbe qui te fuit. Tu ne nous aimes pas !

— Mais c'est vous qui me haïssez, vous n'aimez pas ce que je suis. Vous me l'avez dit, je ne suis qu'une « tête de veau ».

— Ça n'a rien à voir, ce n'est pas toi, c'est ton côté différent que l'on n'aime pas. C'est lui.

« LUI ! Ma tête de bègue, mon criminel endurci qui crie victoire sur mes défaites, lui qui assassine mes relations. Mon clone déchéant ».

« NON ! Lui n'est pas ma voix. Il n'est qu'une peinture de combat qui m'oblige à danser la guerre. Ma voix, c'est la paix. J'accepterai tout pour vivre parmi vous. Je veux que vous m'aimiez. Ne me laissez pas seul ! ».

Je capitule et me laisse choir. Je tombe anéanti dans le silence de la boue. L'armée d'ombres passe sur moi. À leur tour, ils me piétinent, me déchirent.



## *Le Quatrième Automne*

Les cours s'enchaînent les uns aux autres et les semaines s'égrènent. J'ai quelques affinités avec les garçons de ma chambrée. Ils prennent le temps de m'écouter. Nous parlons et échangeons nos idées, dans le creuset rassurant de notre petit dortoir. J'ai du mal à lier amitié avec les autres. Le souvenir des mauvais jours s'est éclipsé. Tout s'efface avec le temps, mais je préfère m'isoler et attendre que nos relations se normalisent d'elles-mêmes. Je profite de ces moments et me plonge dans la rédaction des devoirs. J'emmagasine assez bien le contenu des cours et je suis très attentif aux messages délivrés. J'ai envie de tout connaître, de rattraper le temps perdu de mes études massacrées. Aujourd'hui, je suis acteur de mes connaissances. J'ai l'impression que mon cerveau se gorge d'une nourriture intellectuelle qui l'aidera à se développer, connaître et comprendre le monde.

Les week-ends passent lentement. Le vendredi, en début d'après-midi, l'établissement se vide de ses occupants. La sonnerie retentit vers seize heures, chacun prend son barda, quitte la vie scolaire et retourne chez lui. Je reste solitaire dans cet univers vidé de ses bruits. Je retourne dans ma chambre, m'allonge sur le lit et regarde en l'air, l'esprit vague.

Richesse des plafonds d'internat dont la fine peau de peinture blanche s'écaille en d'innombrables réseaux. Pleins et déliés se chevauchent en écriture ésotérique. Ils racontent la vie et les émotions de la pièce. Les élèves y inscrivent leur ennui, y publient leurs émotions. Boulettes de pain, taches d'encre, traces d'eau sont témoins de la vie tumultueuse de cet espace clos.

Je navigue dans mes pensées, quand apparaît dans l'encadrement de la porte, la silhouette de mon professeur de sciences.

Yvonne.

Belle, sans maquillage, pure comme l'eau, elle respire le vent et retient le soleil. Je suis au supplice. Sa bouche et ses yeux tourmentent ma sensibilité naissante.

Elle me sourit, s'approche lentement de moi.

— Julien, plutôt que de rester seul ici, je connais une institution proche d'ici, où l'on t'accueillera pour le week-end. Tu peux venir avec moi, justement j'y vais. Tu verras, il y a beaucoup de monde et les gens sont très sympas.

Je la regarde interrogateur, ne comprenant pas très bien pourquoi une aussi jolie femme se préoccupe de mon sort.

Je me redresse, m'assieds sur le lit et bredouille rapidement des mots incertains qu'elle me demande de répéter. Cette fois-ci, beaucoup plus clairement, baissant les yeux pour éviter de corrompre sa beauté, je lui réponds que « j'accepte ». Je lui fais aussi comprendre que je ne suis pas sûr de rester les deux jours dans un endroit inconnu. Au fond de moi, j'ai très peur de la précision qu'elle m'a donnée « tu verras, il y a beaucoup de monde ». J'hésite, je ne connaîtrai personne. « Bonjour Madame, bonjour Monsieur », je vais devoir me présenter, me nommer et probablement me répéter indéfiniment.

Je suis tourmenté.

Mais le désir est plus fort que l'inquiétude. Je jette en vitesse dans un sac, quelques affaires de toilette, des vêtements de rechange et l'accompagne avec plaisir.

Le trajet est de courte durée. Juste le temps, pour moi, de prononcer quelques mots emballés d'un grossier papier

## *Le Quatrième Automne*

recyclé. Yvonne écoute avec intérêt mes pensées difficilement exprimées. Elle répond avec attention aux phrases entrecoupées, parfois grimées d'un rictus. La chaleur de sa voix m'apaise. Je ralentis le rythme de mes paroles emmêlées, dénoue mes doigts, relâche une partie de mon corps, cale mes fesses au fond du siège de la voiture et réalise que nos échanges naissants sont affectueux.

Nous venons de tourner dans une grande allée bordée d'arbres centenaires. Les rayons de soleil jouent avec les branchages dénudés, des traînées lumineuses s'étiolent sur le gravier et rebondissent sur le capot. Le pare-brise étincelle et nous aveugle. Nous roulons quelques instants sans rien voir, avant de découvrir l'énorme bâtisse campée en fond de propriété. Yvonne arrête la voiture devant le perron. L'escalier monumental en pierre, dessert une grande porte massive. Dans l'entrebâillement se tient le négatif d'une dame bichromate.

Nous descendons de l'auto. Yvonne me dit :

— Viens, je vais te présenter à Sœur Pascale. C'est elle qui s'occupe de la communauté. Je l'ai prévenue de ton arrivée. Elle t'attend.

— Bien !

J'ai noté qu'Yvonne a signalé ma seule arrivée. Pourquoi pas notre arrivée commune ? Va-t-elle me laisser choir ici, seul dans cette carte postale, habitée par un ange sans couleur ? Non, Yvonne, pitié, ne me livre pas à la diatribe des exclus. Reste avec moi. Ne m'abandonne pas à la solitude de la foule.

— Elle a l'air un peu austère au premier abord, mais tu verras elle est très gentille. Il faut beaucoup de courage et de volonté pour s'occuper de cette communauté.

— Ah !

Courage, volonté, pourquoi me parler de la Sœur en ces termes ? Qu'y a-t-il de si difficile à passer sa vie en contemplation, exclue du monde, réfugiée dans cette grande demeure à l'abri du besoin et des convoitises, à l'unique service de Dieu.

Alors que je déambule dans mes pensées, la Sœur s'efface devant nous et nous fait entrer. La pièce est grande, ceinturée de plusieurs portes. Elles sont fermées, hautes, larges et imposent au lieu une solennité que renforce la froideur d'un sol en carreaux de ciment. Seule une porte au fond est restée ouverte. Des petits cris étouffés s'en échappent, ce sont des plaintes lancinantes, lourdes, sans vitalité. La Sœur la referme délicatement, en faisant basculer la poignée vers le bas pour enclencher le pêne sans qu'aucun son ne soit brusqué. Elle revient vers nous. Un rayon de soleil, perdu dans l'entrebâillement de la porte d'entrée, l'égratigne au visage et un peu de couleur s'en échappe. Elle nous sourit.

— Yvonne, quel plaisir de te voir, ta visite me fait tellement plaisir. C'est le jeune homme dont tu m'as parlé ?

— Oui, il s'appelle Julien, c'est un de mes élèves. Il est seul le week-end et j'ai pensé qu'il serait mieux ici qu'à tourner en rond dans l'établissement. Le directeur l'a invité plusieurs fois chez lui, mais je crois qu'il a besoin de sortir un peu pour voir autre chose.

— Bien sûr, répond-elle. S'adressant à moi elle ajoute ; sois le bienvenu dans cette communauté, j'espère que tu y seras bien. Tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites et revenir quand tu le veux. Notre porte t'est ouverte.

— Merci m..m..m..ma..aa...

J'ai un blanc, je ne sais plus si je dois l'appeler ma Sœur ou ma Mère. Je n'ai jamais été très fort dans les uniformes. Ma bouche reste entrouverte sur un son que je n'arrive pas à

## *Le Quatrième Automne*

expulser. Une hésitation sur un bégaiement ça fait vraiment grossier. Pour rompre ce silence contraignant, Sœur Pascale ajoute,

- Sœur Pascale, je m'appelle Sœur Pascale,
- Merci Sœur Pascale.

C'est le miracle des lieux Saints. Soudain, sans raison, mon bégaiement est bouté hors de moi. J'ai dit « Sœur Pascale » d'une seule traite. Bien sûr, la forme est chancelante et l'harmonie égratignée, mais l'essentiel du ton est intact.

Ces rémissions spontanées m'arrivent quelquefois. Imprévisible bégaiement. Une victoire sur un groupe de mots, puis la défaite sur une phrase entière. J'y suis habitué. Je profite des moments de clarté, pour me camper fièrement sur les deux jambes et affirmer que j'existe brièvement dans la lumière.

— Bien, dit Yvonne en s'adressant à moi, maintenant que les présentations sont terminées je vais te laisser.

Je suis surpris par la rapidité de son départ. Yvonne s'en rend compte et ajoute d'un ton rassurant.

— Je passerai te chercher demain dans l'après midi. Allez, passe un bon Week-end.

Elle se penche vers moi et m'embrasse sur la joue. Dans le bref contact de ses lèvres, je sens l'humidité d'un baiser plein et entier. Je voudrais le retenir plus longtemps, mais sa bouche me quitte et articule un « au revoir » à la Sœur, puis elle sort en refermant la porte derrière elle.

Moment magique.

Par la fenêtre je vois s'éloigner la voiture sur le chemin de terre. Le nuage de poussière, soulevé par les roues, la suit un instant. Il servira de toile à la projection de mes rêves amoureux. Je me croyais Homo Sapiens raisonnable, je me découvre Erectus passionné.

Ce soir, je dormirai mal.

Après le départ d'Yvonne, Sœur Pascale me montre ma chambre. Dans une aile du bâtiment, la pièce est aménagée de deux lits métalliques et d'une grande armoire rustique. Aucune décoration sur les murs, c'est l'austérité monastique, semblable au reflet noir et blanc de mon hôtesse. Je dépose mon sac sur l'un des lits, puis nous retournons vers la partie centrale de la demeure. Pendant que nous marchons dans le couloir, Sœur Pascale me commente l'usage des pièces que nous croisons. Par ici des toilettes, par là une salle de bain et une infirmerie, puis une, deux, trois... dix chambres. Enfin, elle ouvre une dernière porte et nous entrons dans la pièce mystérieuse dont sœur Pascale nous avait précédemment interdit l'entrée ; le grand salon. Grand, est un doux euphémisme, immense conviendrait mieux. Il y a plein de gens répartis diversement dans la pièce et tous se retournent vers nous.

La Sœur m'invite à entrer, mais je suis réticent. Cette multitude me fait très peur et je ne sais que faire. Trop de monde en un même lieu, trop de regards dans ma direction, provoquent en moi une inflation galopante de l'angoisse. Je fais quelques pas vers le premier groupe, tends maladroitement ma main en signe d'ouverture et pose l'autre sur un dossier de chaise, à la recherche d'une assise solide. Je gagne du temps et tente de calmer ma tension avant l'épreuve du contact parlé.

Inutile, Sœur Pascale fait parfaitement les choses et me présente aux autres.

Elle égrène le prénom des personnes qui me font face et donne le mien en échange. Pour toute réponse à leurs paroles de bienvenue, je développe, ce que je crois être le plus beau



## *Le Quatrième Automne*

et le plus chaleureux des sourires. Dans le miroir posé en face de moi, sur une cheminée en marbre, je ne vois qu'un triste trait. Mes lèvres recroquevillées barrent le bas de mon visage, pareilles à une rature sur la copie d'un adolescent. Pas de gomme pour effacer cette vilaine marque.

Le dernier mot prononcé, Sœur Pascale s'éloigne vers un autre groupe, me laissant choir parmi ces individus.

Préoccupé par ma peur, je n'ai pas encore bien observé ce qui se passe autour de moi. J'ouvre alors les yeux sur la scène et découvre l'incroyable. Ici, le dérangeant s'affiche, l'outrancier se meut, l'excessif se distingue. Comme un bouquet de feuilles qui ondulent sous la brise câline d'un crépuscule d'automne, le frisson de la vie parcourt d'un spasme le désordre de ces gens frappés par le destin.

Dans cette pièce, il y a des êtres que la naissance a propulsés dans l'infirmité du corps, et dont l'arithmétique du malheur a multiplié les épreuves. Certains sont debout et tiennent cette position de façon aléatoire, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre. Le corps virevolte sur lui-même tel une toupie en fin de course. Ils se maintiennent en apesanteur. D'autres sont assis, pliés sur eux-mêmes, le ventre en creux au fond d'une chaise roulante. Ils ont les bras recroquevillés sur l'accoudoir, les mains en angle vif, la tête basculée sur l'épaule, les yeux en cicatrices. Les roues de leurs camisoles, si symboliques du handicap humain, bougent sans cesse sous les assauts désordonnés du corps.

Dans cette pièce, il y a aussi des personnes normales qui s'occupent des gens pas normaux. Ce sont les militants du désespoir, au cœur voué des âmes perdues.

Je ne connais personne. Je ne veux pas approcher ces gens. Je ne leur ressemble pas. Qu'est-ce que je fais ici ?

Yvonne, dans quel piège m'as-tu laissé ? Je préfère ma solitude au partage de mon espace avec eux. Je préfère dormir sous les ponts, plutôt qu'en compagnie de ces bateaux échoués. Reviens maintenant et ramène-moi dans ma chambre.

Fuir ?

Rester ?

Ne plus penser !



La chaise roulante en face de moi s'appelle Olivier. Tout à l'heure il m'a dit bonjour et je n'ai rien répondu. Il m'a souri et je l'ai ignoré. Je l'ai à peine vu.

« Olivier, tu es drôlement assis sur ton fauteuil roulant. Fais un effort, redresse-toi, déploie ces bras roulés autour des accoudoirs. Tu essaies de parler mais tes lèvres, grimées d'un rictus effroyable, s'ouvrent à peine sur un souffle désuet, inaudible. Ton corps se refuse à toi, ta bouche te trahit. Comment peux-tu vivre ainsi ? »

Terrible différence, quand tu nies l'existence.

Je suis sorti de la pièce et j'ai passé le reste de la journée à fuir ces gens. J'ai erré dans le parc et le soir je me suis couché sans voir personne. J'ai dormi dans ce lieu en partageant mon sommeil avec la peur de l'inconnu. La tourmente a pris possession de mes songes et ma nuit a basculé dans le cauchemar. Je n'ai pas rêvé d'Yvonne, mais d'eux.

Le lendemain, j'arrive tôt dans la grande pièce. Il y a Hervé, un grand gaillard aux yeux bleus et cheveux bruns très courts. Il me dit bonjour et m'invite à prendre place à côté de lui. Il me

## *Le Quatrième Automne*

donne un bol et me propose un café noir ébène. J'en amadou l'amertume avec un peu de lait froid.

— Bonne nuit ?

— Oui

— Pas trop impressionné par les fantômes qui rôdent ici ? dit-il, faisant allusion aux pensionnaires sur roues.

— Non, mais je ne m'attendais pas à trouver des gens comme ça, dis-je avec difficulté.

— C'est difficile la première fois, mais tu verras ils sont formidables. Seule la dépendance les différencie de nous. Dans leur tête, ils sont comme toi et moi, mais leur corps, c'est autre chose. Il y a beaucoup de souffrance. Pourtant ils sont gais à leur façon. Si tu restes un peu avec nous, tu comprendras ce que je veux dire.

Je l'ai écouté sans prendre la peine de décrypter ses paroles, car je ne resterai jamais ici. Le malheur des autres ne me concerne pas, je n'ai rien à faire avec lui. Je le hais.

Je trempe mon pain dans le café au lait et déglutis bruyamment. Les pensionnaires arrivent les uns après les autres, bancals sur leurs jambes maigres, ou poussés sur leur chaise roulante. L'espace inquiétant de cet univers se remplit peu à peu des bruits de la compagnie métallique. Les figures malades prennent de la couleur et ma bouche s'ouvre sur un sourire de circonstance.

Olivier s'est installé à côté de moi. Ce n'est pas un hasard, s'il est venu poser sa chaise à quatre roues, à côté de la mienne à quatre pieds. Il a dirigé lui-même les opérations d'approche, en manœuvrant le petit levier de commande des moteurs électriques. Bousculant quelques chaises sur son passage, il a engagé les petites roues de devant dans l'espace disponible entre le bout de la table et moi. Incroyable

ce garçon, sans peur et sans reproche, affublé des pires tics et handicaps qu'un être humain puisse supporter. Il m'aborde sans complexe, en vieille connaissance.

— «..... », il veut me parler. En vain.

Le souffle, moteur de ses mots, se meurt à la lisière de sa bouche grimaçante. Un chuintement incompréhensible s'échappe de ses lèvres. Mon voisin de gauche, qui vient de s'asseoir près de moi, se penche à mon oreille et me dit : « Olivier aimerait bien déjeuner. Il serait heureux que tu lui donnes à manger ». Je le regarde incrédule. Comment a-t-il pu prononcer autant de mots avec si peu d'air ? Comment a-t-il réussi à se faire comprendre ?

— L'habitude, mon vieux, l'habitude. Je m'appelle Jean, et toi ?

Je lui raconte mon prénom dans une promenade de mots hachés, puis me tourne vers Olivier. Il me tend maladroitement une serviette de bébé, je la prends et la donne à Jean.

— C'est facile, regarde-moi. Tu lui dégages délicatement les épaules vers l'avant, puis tu passes les ficelles derrière le cou et tu fais un nœud.

Jean accompagne ses propos de gestes souples et précis.

— Pas vrai Olivier, c'est bien comme ça qu'il faut l'attacher !

Olivier lui fait un large sourire à sa façon, puis il frappe ses mains contre les accoudoirs en signe de ravissement.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Comment peut-il se réjouir de sa propre infortune ? Comment Olivier accepte-t-il de se montrer si différent face à un étranger ? Je voudrais, par décence vis-à-vis de moi, qu'il arrête ses manifestations grotesques. Pourtant il continue à gesticuler en expirant des borborygmes, qui amplifient sa présence handicapée. Cet homme, plié en deux, semble ne pas avoir d'âge. Peut-être

## *Le Quatrième Automne*

entre trente ou quarante ans, difficile de se prononcer tant ses caractéristiques physiques sont inhabituelles.

— Maintenant donne-lui à manger.

Jean me tend l'assiette pleine de flocons d'avoine mouillés de lait chaud. La pâte blanchâtre se fige dans la petite cuillère et tremble du geste hésitant que mon bras entreprend vers la bouche d'Olivier. Ma main se rapproche doucement de l'objectif et frémit un peu plus. Mon regard plonge dans ce cratère, couronné de dents en voie d'extinction, généreusement ouvert sur la langue déployée. J'enfourne l'acier avant que les lèvres ne se referment, emprisonnant le contenu sustenteur.

Je renouvelle l'opération jusqu'à ce que l'assiette soit vide. J'en racle les bords afin de ne laisser subsister aucune trace du forfait. Je mets la cuillère dans l'assiette, la pose sur la table, prends un verre à tétine et lui donne à boire. J'essuie sa bouche et défait le nœud de la serviette. Je m'attends au rôl que je veux favoriser d'une petite tape dans le dos, mais Jean retient mon geste, soulignant de son regard l'inintérêt d'une telle action. Je suis ruisselant de la peur du héros, qui ne sait où il a trouvé la force d'agir avec courage. J'ai fait ce qui me dégoûtait le plus, toucher et m'occuper d'autrui.

Je regarde Olivier, il est reposé.

Je suis satisfait.

J'ai passé le reste de ma journée à brancarder Olivier. Nous avons été de droite et de gauche, de haut et de bas. Il « roue-tine » gaillardement dans les chemins de la propriété. Il les parcourt depuis qu'il vit ici, son univers se limite aux abords de la propriété. Quelquefois une sortie à thème, mais le plus souvent seul ou en compagnie limitée. Plus de parents mais un frère qui lui rend visite de temps en temps. Je crois

qu'il est heureux d'avoir sa place ici, il est reconnu par tous et apprécié pour son humour et son caractère enjoué. Ça fait longtemps qu'il ne court plus après la haine. Il s'est pardonné la vie. Son corps déchu est la dernière barrière qui l'empêche de voyager.

Nulle pitié, nulle compassion. Simplement du respect.

— «..... », « Julien..... », « tu..... reviendras ? »

Je le regarde bouger dans tous les sens, bousculant ses membres tant l'effort pour parler est important. J'ai vu sur ses lèvres tordues le dessin d'un sourire. Sous ses paupières ses yeux m'ont parlé d'amitié.

— Oui.

Je suis revenu la semaine suivante et l'ai rejoint dans sa chambre. Je le lève. Ce n'est pas trop difficile, il a le poids d'un enfant. Je le prends dans mes bras, le dépose dans son fauteuil roulant, puis le dirige vers la salle de bain. Un gant éponge dans une main le savon dans l'autre, je le débarbouille. Il fait la moue quand l'eau froide lui mouille le bord des oreilles. Je sais qu'il n'aime pas ça, alors j'en profite pour le taquiner.

Nous prenons tous nos repas ensemble. Pendant que je coupe le steak, il s'occupe des frites. Il en prend une entre ses doigts et la dirige avec lenteur vers la bouche. Cela prend un certain temps quand sa main passe loin de sa destination, mais il persiste jusqu'à la réussite. Il y a aussi la purée que je lui donne à la petite cuillère et qu'il transforme en bulle entre ses lèvres ouvertes à la façon d'un « O ». Il trouve cela très drôle et en rajoute à souhait. J'arrive à rire de tout avec lui.

Virtuose en jeu de société, il brille par sa vivacité d'esprit.

## *Le Quatrième Automne*

Sur l'échiquier, sa reine est menaçante. Il la pointe de son doigt replié et m'indique la proie. Mon fou. Ma dernière barrière avant l'échec. Je recule mon roi et le mets sous la protection d'un pion, mais son cavalier fait un écart dans ma direction et coupe ma retraite. Je suis acculé. Mate.

Les Dames, n'ont pas de secret pour lui. La mêlée est serrée, le combat fait rage, mes rangs sont clairsemés. Je bouge un pion. Il me désigne sa bouche de son doigt et laisse échapper un léger sifflement. Souffler n'est pas jouer. Il m'indique de ses yeux mon énorme faute. Je fais sauter son pion vainqueur au-dessus de mon armée, jusqu'à la dernière ligne. Dame. Il en obtient plusieurs dans une même partie. J'observe sa joie. C'est un gagnant.

Ensemble nous vivons de vrais moments d'amitié. Il me fait comprendre que l'on peut oublier son handicap quand la sincérité est au centre des relations.

Dans un verre, je verse sa potion et lui mets les cachets dans la bouche. Il avale d'une seule traite. Le mal qui le ronge depuis l'enfance ne lui laisse aucun répit. Bientôt son corps sera tellement diminué qu'il n'y aura plus de place pour y vivre.

J'ai passé beaucoup de week-ends en ce lieu qui m'a dévoilé sa magie. J'ai découvert la force des gens, qu'unit un véritable dévouement pour autrui.

Cette valeur que je me cachais.

Un jour Olivier est mort. Il est parti doucement. Ce jour-là le château est devenu une cabane des sous-bois, et la cour du roi, une basse-cour de ferme.



Retour à la maison familiale, où Yvonne dispense avec grâce les sciences agricoles. La routine des études me fait oublier ma tristesse et le travail de la terre devient le support de mes fantasmes amoureux.

Entre deux cours, nous sommes assis en salle de classe afin de réviser l'essentiel de notre savoir. En face de moi se détend un géant vert en habit de chasseur. Il a le corps basculé en arrière, les fesses calées sur le devant de sa chaise. Les jambes sont dans l'alignement du buste, raides et croisées au niveau des chevilles. On dirait une passerelle de bois, posée entre deux appuis. Défiant sa tranquillité, je regarde son profil végétal avec insistance. La piqûre de mes yeux le chatouille. Il tourne lentement son visage vers moi. Posément, sans se presser il relève le buste et se campe droit sur le siège. Sa tête est parfaitement alignée à la mienne et ses yeux, d'intensité bleue, me transpercent à leur tour. L'affrontement est très dur. Aucun de nous ne veut baisser le regard. La force d'attraction entre nos globes oculaires intensifie l'espace et courbe le temps qui s'égrène en siècles.

Je cède et baisse mes paupières. Satisfaction de mon rival.

Je les relève et accroche à nouveau son regard.

Colère de mon adversaire qui se détend et fonce sur moi. Sa grande main s'abat sur mon visage, je vole à travers la pièce et tombe, sans ménagement, dans un amas de meubles renversés. Je me relève péniblement, la joue tuméfiée, le nez gonflé en forme de pomme de terre. Je suis debout en position de défense. Lui, immense, à la carrure impressionnante, attend impassible ma démission. En d'autres temps, en d'autres lieux, j'aurais fui. Je serais parti en courbant la tête, acceptant la sanction. Mais aujourd'hui, je me sens chevalier en croisade, disposé au sacrifice ultime pour sauver un honneur jamais conquis. J'arme un coup de pied, en bloquant



## *Le Quatrième Automne*

ma cuisse dans l'alignement de mon corps, et bascule mon buste en arrière. Ma jambe est tendue comme un ressort. Le coup part, semblable à la détente d'une arbalète de guerre. Le pied racle le plancher pour lui donner de la puissance, puis se libère avec violence. Il mord, de la tranche durcie de ma chaussure, le bord saillant de son tibia. C'est très douloureux. Le géant vert s'effondre et chante sa souffrance dans le domaine des aigus. Je m'éloigne de son rayon d'action et me tiens à une distance raisonnable. Il se relève et bat l'air de ses mains fermées. Il y a du désordre dans cette attaque, mais les poings qui flagellent l'air sont de redoutables boulets d'armes, que j'esquive du mieux possible. Je suis étrangement calme. Bien que la peur me tenaille le ventre, j'arrive à analyser la situation. Mon cas est désespéré. En face de moi, l'homme le plus fort du monde, armé des missiles les plus explosifs que l'arsenal de guerre ait jamais produit. Il est animé par la haine et dans ses yeux je vois le rouge de la violence absolue. J'aurais mieux fait de m'écraser. À ce moment, un formidable impact me broie l'épaule et me propulse à travers la pièce. Je finis ma course contre mes camarades qui ont formé un cercle autour de nous et délimite notre surface d'évolution, à la façon d'un ring de combat. Ils me relèvent à deux, chacun par une épaule et me renvoient avec force au milieu de l'arène, à l'image de ces catcheurs qui rebondissent dans les cordes. Ils y ont mis beaucoup d'élan. Je suis à nouveau debout et pourvu d'une grande force d'inertie qui me projette contre mon ennemi. Le géant vert ne s'attend pas à me revoir si rapidement ; il en reste interdit. Je poursuis ma course jusqu'à l'impact et baisse la tête pour augmenter la violence du coup que je destine à son visage.

CHOC.

Nous sommes au sol, l'un contre l'autre. Deux adversaires succombant aux forces de la fatigue. Son nez est une tomate éclatée au milieu d'un hachis de viande tartare. Des filets de sang coulent de sa bouche et souillent le parquet ciré.

Je dois avoir un trou dans le cerveau. Mes yeux se troublent et un voile noir s'abat devant moi. Rideau. Je me réveille à l'infirmerie avec le géant comme compagnon.

— Pas mal Julien. Pour un poltron, tu te défends bien. Pas vrai qu'on s'est bien amusé ?

— Oui, c'était su..super !

J'affiche devant lui un comportement de mâle éprouvé et fais mine d'accepter la douleur en banalité de la vie. Il n'a pas l'air de m'en vouloir pour l'attaque surprise et semble plutôt amusé d'avoir trouvé quelqu'un qui lui résiste.

— L'infirmière a dit qu'on irait en ville faire une radio de la tête. Le taxi doit arriver. Je lui ai dit qu'on pouvait y aller ensemble. Ce serait plus simple. Pas vrai que j'ai eu raison de dire ça ?

— Oui, bi..bien sûr.

— J't'aime bien Julien. T'es vraiment un mec bizarre, mais quand même t'as des couilles.

J'esquisse un sourire, il vient de me faire un beau compliment. Je me suis accroché à lui pour monter dans le taxi et les copains n'en croyaient pas leurs yeux de nous voir fraterniser. Nous avons écopé d'un blâme. Dans le compte rendu de l'incident, inscrit dans le dossier scolaire, le directeur a noté : « Accident d'escalier ».

Sacrément couillu l'escalier.

Depuis on est inséparable.

Je retire tout ce que j'ai dit sur lui. Ses mains ne sont plus les formidables battoirs que j'ai décrits, mais des mains

## *Le Quatrième Automne*

épanouies que la puissance des doigts met en valeur. Ce n'est plus un géant vert, rustre et inculte, mais un grand homme au comportement entier. Maintenant nous sommes copains, plus personne ne me regarde de travers. Nous discutons souvent sous le feuillage d'un grand chêne. Lui, qui ne jurait que par le côté obscur de la force, se met à disserter sur les choses de la vie. Il me communique son savoir sur l'existence. Il me parle de ses beuveries, de ses amis et surtout, il me parle des femmes. C'est un sujet que j'apprécie beaucoup car je suis très ignorant. Lui est intarissable. Il a une grande expérience.

— Julien, j'ai un cousin, il est bègue comme toi. Du jour où il a fait l'amour il n'a plus bégayé.

— Heu...

— Ouais, il était sacrément atteint, bien plus que toi, il n'articulait pas un mot. Un jour, on lui a fait rencontrer une fille et ils ont passé la nuit ensemble, et de ce jour... heu... de cette nuit, il a parlé comme toi et moi... heu... plutôt comme moi.

— ??? ...

— C'est vrai, j'te jure sur la tête de ma mère !

Je ne peux plus articuler un son. Déjà, en temps normal c'est difficile, mais là, cette nouvelle m'en bouche un coin. Rien qu'en faisant l'amour, il a résolu son problème. Incroyable. Ça a l'air vraiment facile. Tu trouves une fille. Tu passes la nuit avec elle, et le lendemain tu es normal. C'est simple.

Oui, mais voilà, je suis incapable de demander l'heure à une fille, alors solliciter une nuit avec elle ; mission impossible. Et puis, pas question d'acheter l'amour, c'est un sentiment d'importance qui ne peut relever du business, ça risquerait de fausser le résultat.

Il faut que je trouve une compagne aux yeux de rêve et m'y noyer dedans, aux bras délicats qui m'étreignent, aux seins blancs, repos de mon âme. Soudain l'image d'Yvonne occupe l'espace de mon cerveau. Sa beauté et sa sensualité m'envahissent. Yvonne tu es ma muse, mon espoir. Tu es le ventre qui me fera renaître. Je mesure l'impact de ma passion à l'érection naissante qui gonfle mon pantalon.

Yvonne je t'aime.

Depuis cette discussion, je mets tous mes espoirs dans cette nuit fabuleuse qui fera de moi un homme entier. Un homme accompli, découvreur de la passion véritable, maîtrisant avec aisance l'organe essentiel de la reproduction verbale. Ma gorge productrice de sons, de paroles, de plaisirs et d'épanouissement ; ma gorge communicante.



Les jours ont défilé sans que je m'en rende compte. Puis est venu le temps de chercher un stage d'été. Nous devons passer notre premier mois de congé dans une ferme, afin d'en analyser son fonctionnement. Je ne savais pas dans quelle direction aller. Personne ne pouvait m'aider. J'ai interrogé mes copains, aucun n'avait de bons renseignements. Les exploitations dont ils me parlaient étaient trop petites, ou bien, les paysans revêches s'étaient jurés de ne plus prendre de stagiaires qui « faisaient que des conneries ».

J'étais embarrassé de n'avoir rien trouvé à trois semaines des vacances, quand le directeur me convoque dans son bureau.

— Assieds-toi Julien. Je t'ai trouvé une adresse pour ton stage. Je l'ai notée ici, me dit-il en tendant une demie feuille

## *Le Quatrième Automne*

de papier, et j'ai aussi inscrit le numéro de téléphone. Tu passeras samedi prochain pour les voir. Appelle-les avant, pour confirmer ton arrivée.

— Bien.

— Je connais ces gens, ils sont très gentils. Tu y seras bien reçu !

Pourquoi a-t-il besoin de me rassurer sur les intentions des gens qui me veulent du bien ? Mes incertitudes sont-elles si criantes ? À croire qu'il y a écrit « grand niais » sur mon front.

— Ils ont une ferme assez grande de polyculture élevage. Céréales et vaches, ça te convient ?

— Oui.

Comme d'habitude j'ai été loquace. À force de trop parler je vais finir par me découvrir.

Samedi, je prends mon triporteur et me prépare à les rencontrer. Il fait beau. Les routes de campagne n'attendent que l'éclat pétaradant de ma compagne mécanique, pour s'éveiller au bruit de la civilisation. Je roule de bonheur, mon visage caressé par l'air chaud de ce début d'après-midi. Personne ne me croise ou me double. Je suis seul maître de ce ruban noir que j'explore en son milieu ; la ligne blanche continue, entre les roues avant.

J'arrête ma machine dans la cour. À droite, un tas de ferraille, que la rouille emporte dans une déclinaison de couleurs mourantes. À gauche, un grand bâtiment de pierres, couvert d'ardoises du pays, d'où s'échappent de longs meuglements plaintifs. Au milieu, prisonnière entre le tas de fer et le tas de pierres, la maison. L'étage, destiné à l'habitation, est posé sur une série de piliers en forme de voûte. Je gravis l'escalier rustique aux marches usées et frappe à la porte. Après

quelques instants d'attente, une très vieille dame, pliée sur elle-même, m'ouvre et m'invite à entrer.

— C'est vous qui avez appelé, je n'ai pas très bien compris ce que vous voulez, mais le fils ne va pas tarder. Asseyez-vous.

— Merci

Je ne suis pas resté longtemps assis, le fils est arrivé. Grand, costaud, le visage massif, sculpté pour résister à l'épreuve du temps. Il en impose le gaillard. Je suis tout petit à côté de lui, mais ça ne fait rien, j'adopte une attitude de grande maîtrise. J'ai enlevé mes mains des poches pour avoir l'air bien élevé. Elles sont ballantes sur les coutures de mon blue-jean. Au bout d'un moment, ne sachant plus trop quoi en faire, j'introduis mes pouces dans les passants de ma ceinture, dont l'énorme boucle, gravée d'une tête de lion rugissante, donne un look d'enfer à ma devanture. Ça fait sérieux et résout une partie de mon problème de posture.

Il faut paraître pour avoir l'air d'être.

Je suis maintenant bien calé sur mes jambes légèrement écartées. Les pieds tournés vers l'extérieur donnent une impression d'ouverture et de certitude en l'avenir. Mon regard, plongé dans le sien, se veut franc et honnête. Mes neurones théorisent sur le concept de la convivialité. J'assure un maximum.

— T'aimes les vaches, mon gars ?

Oh là ! Je ne m'attendais pas à une question de ce genre. Je sais à peine comment elles sont faites, alors de là à les aimer. Je lui réponds :

— Oui, bien sûr.

— Bien, c'est toi qui les soigneras. Tu te lèveras matin pour leur donner du foin, ensuite tu les appailleras. Faut que l'étable soit propre. Après tu t'occuperas des taurillons et puis

## *Le Quatrième Automne*

des veaux. Il y a aussi pas mal de travaux dans les champs en ce moment, t'iras avec le Marcel qui te montrera.

Je n'ai pas tout compris, mais pas question de demander un éclaircissement, des fois qu'il se rende compte que je suis bègue. Peut-être que les vaches n'aiment pas les bègues. J'ai entendu dire que pour donner plus de lait, on leur faisait écouter de la musique classique. Moi, je fais de la musique déraillée qui risque d'écorcher leur sensibilité bovine et réduire les rendements. Faut pas qu'elles sachent.

Puis il ajoute :

— Moi je m'occupe des vaches laitières, c'est mon domaine.

J'ai eu raison de ne pas parler, ça aurait pu faire tourner le lait et réduire à néant mon entretien d'embauche.

— T'as des questions ?

Je fais signe de la tête, que pour moi, tout marche.

— Ah oui, j'oubliais, tu dormiras dans le grenier avec le Marcel. C'est un bon compagnon de chambrée, dit-il en partant d'un grand rire massif.

Sympa et jovial cet homme.

Il m'a fait visiter la ferme. Les vaches et les veaux, les tracteurs et le matériel, et enfin sa femme et sa fille qui travaillaient au jardin.

Puis je suis parti.



Je suis revenu deux semaines plus tard, début juillet. La soirée était bien avancée.

J'ai soupé avec la famille et suis allé me coucher.

Bruyant le Marcel, il joue du nez qui racle et trompette. On dort tous les deux dans le grenier, chacun dans un box, façon

chevaline. Nos lits sont installés dans un espace restreint que sépare une étroite cloison de bois posée en paravent. Les bruits de sa nuit ronflante s'échappent de sa tanière, contournent la maigre palissade, courent dans la pièce et escaladent mon lit pour agacer mon pavillon. J'ai du mal à dormir.

Le réveil sonne tôt. Il pétarade dans mes rêves et brise l'élan de sommeil durement conquis quelques instants plus tôt.

Ma première nuit est courte et le matin frais.

Je jette la literie au pied de ma couche, enfile rapidement mes vêtements, noie mon visage dans la bassine pleine d'eau posée à mon chevet, puis descends à la cuisine. J'y retrouve mon Marcel et le patron attablés devant un bol de café.

— B'jour, dis-je encore endormi.

Ils ne répondent pas et restent le nez collé au fond du bol. Les matins campagnards sont silencieux. Il n'y a pas de raison que les hommes parlent si la campagne se tait. Ils se lèvent de concert. Je finis ma tartine, avale d'une grande goulée le contenu de mon bol et les suis dehors.

Finies la rigolade, la vie insouciant d'étudiant. Maintenant il va falloir bouger mes petits muscles et montrer que je ne suis pas fainéant. J'ai suivi le Marcel toute la journée. Je ne l'ai pas cru quand il m'a dit tout ce qu'il y avait à faire. Je ne pensais pas que l'on pouvait besogner autant.

C'est simple, on bosse sans répit.

Tout est différent quand on travaille à la campagne. Les charges sont lourdes, la chaleur écrasante et l'ouvrage sans fin.

J'observe le Marcel aux gestes lents et j'ai envie de lui dire « allez, accélère un peu que l'on finisse plus tôt » mais rien n'y fait. Ses mouvements se succèdent, toujours au même rythme. Les journées sont longues, il faut tenir jusqu'au



## *Le Quatrième Automne*

coucher du soleil. Il se ménage sans se presser, en accomplissant sa tâche. Je fais ce qu'il me dit.

— Viens on va pailler les vaches.

Il monte sur le tas de paille et fait rouler quelques bottes à mes pieds. J'en prends une par les deux ficelles qui l'entourent et tente de la soulever. Impossible. Curieux, cette paille si légère au vent quand elle est libre et si lourde au sol quand on l'emprisonne. L'apesanteur de cette ferme doit être supérieure à la normale. Le Marcel me montre comment la prendre. Dans un formidable effort, je réussis à la soulever et la cale sur mon épaule. La paille me pique la joue et s'introduit dans mon oreille, m'obligeant à plier le cou du côté opposé. J'ai le regard de biais qui frise le sol, les jambes qui flageolent sous l'effort, le souffle court, et de grosses gouttes de sueur perlent sur mon front. Le Marcel me regarde étonné lui qui magnifique, s'est chargé de deux bottes qu'il porte avec aisance. Brinquebalant, ployant sous la charge, je le suis en direction de l'étable aux vaches laitières, qui « écoutent de la musique classique dans mes rêves ». Nous avons mis de la paille sous leurs sabots, du foin dans leur râtelier, vérifié l'eau, regardé si tout allait bien, puis au milieu de la matinée nous sommes allés casser la croûte.

Sur la table, la maîtresse de maison a sorti le grand jeu : grosse miche de pain, accompagnée de jambon de pays découpé en tranches épaisses, œufs cuits au plat dessus dessous dont le blanc, saisi en fine croûte, entoure un jaune figé. Fromage maison et vin de la treille. Le patron nous a rejoints et ensemble nous faisons un sort à toutes ces victuailles. La Mémé nous regarde manger en rafistolant un vilain pantalon de travail, pendant que la patronne va et vient dans

la cuisine. La fille est assise en bout de table et s'entretient avec son chat.

On l'appelle Zoé, mais son nom est Aude. Elle est plutôt mignonne et très gracieuse dans sa petite robe légère. La terre ce n'est pas pour elle, mais elle ne refuse pas de donner un coup de main au jardin. C'est très agréable de la voir courber son joli corps sur les plantureuses laitues, ramasser les légumes, cueillir les fruits et poser le tout dans un grand panier en osier. On dirait une vraie pub pour la fraîcheur de vivre, quelque chose qui ressemble à un grand sourire dans une cascade d'eau mousseuse avec des cris de joie et de la musique douce.

Ça donne envie de faire le jardin.

Le patron a fini de manger et replie son Laguiole, en faisant claquer la lame. C'est le signe du départ, le début d'une nouvelle séquence de travail. Dans le bruit des tabourets que l'on range sous la table, il nous donne brièvement les consignes de la journée. Aujourd'hui nous partons aux champs préparer les terres en jachère.

Sous l'œil vigilant du Marcel, j'attelle la charrue au tracteur, puis nous parcourons rapidement la distance qui nous sépare de la parcelle à retourner. Le Marcel positionne l'outil de façon à ouvrir la première raie et me passe les commandes.

J'accélère le diesel. Le martèlement distinct des pistons se meut progressivement en un bruit sourd et uniforme. Le mugissement du moteur prend de la puissance. Je lâche la pression sur la pédale d'embrayage, l'animal commence sa progression.

J'aime l'instant où ayant posé l'outil, les incisives d'acier mordent la terre. Le soc pénètre profondément le sol et ouvre un large sillon. La couche arable est retournée comme un

## *Le Quatrième Automne*

ventre, dont l'intérieur s'offre aux éléments. Après l'outrage de l'homme, les scarifications seront lavées par les intempéries. La semence germera en ce sein propre et lisse, durci par la succession des saisons. D'innombrables saillies vertes perceront la croûte brune et se nourriront de sa substance jusqu'à maturité. Enfin des mains mécaniques faucheront cette frêle jeunesse et la livreront en sacs, aux tourments de la mouture. Je suis le Maître d'œuvre de cette allégorie vibrante d'émotions, du passage immuable de la virginité à l'éclosion de la vie.

La journée de labeur s'étire jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous rentrons pour le souper.

Ces soirs-là, mes mains enflées et crevassées ont témoigné de ma souffrance. Mon corps endolori a quémagné son repos et la fatigue m'a emporté par-delà les ronflements du Marcel. Je crois n'avoir jamais aussi bien dormi, que ces nuits-là.



Derrière le corps de ferme, se trouve un bâtiment construit en aggloméré de ciment mêlé à des matériaux de récupération. Seules, deux petites lucarnes, disposées en meurtrières, écorchent la façade en son milieu. Il abrite un étrange élevage.

Dès l'ouverture de la porte, une odeur âcre, mêlée d'urine et de sueur, me dépouille de ma sensibilité. Le grincement des gonds bouscule le silence. La lumière du jour gicle par la porte, éventre la nuit. Une multitude de paires d'yeux se tourne vers moi, cherchant à travers l'obscurité la source de ce trouble. Je bascule le vieil interrupteur pour donner de l'éclat à ce sombre univers.

L'étable est aussi longue que le bâtiment lui-même. Elle est coupée en deux par un couloir, qui distribue deux longues rangées de box où sont parqués de jeunes veaux, destinés à l'élevage intensif en batterie. Ces boîtes sans couvercle, séparées les unes des autres par un panneau de contre-plaqué, sont suffisamment étroites pour empêcher les occupants de se retourner et juste assez longues de manière qu'ils puissent y loger la tête et la queue. L'avant est en bois ajouré, en forme de guillotine que l'on soulève afin d'y glisser un seau plein de lait. Pas un rogaton d'espace supplémentaire pour s'ébattre, pas de surface offerte à un relatif confort.

Ces locataires payent de leur liberté la volonté boulimique des hommes de les vouloir manger blancs, plutôt que rouges.

Rouges ; ils sont élevés avec leurs mères, têtent le pis et gambadent dans les prés. Plus tard, ils seront nourris au foin et aux grains, puis sacrifiés avec honneur, sur l'hôtel de la consommation.

Blancs ; ils sont enfermés, claustrés sans lumière, sans bruit. Ils sont gavés au lait reconstitué, piqués, dopés. Ils n'ont pas de plus tard, ils n'ont que l'instant d'une seule et même nuit pour grossir et mourir anonymes.

Les premiers seront vendus à l'étal, appétissants, gratifiés des éloges du boucher et de la quête vertueuse de la ménagère.

Les seconds seront emballés sous vide, gonflant le ventre hypertrophié des chariots de supermarché, jetés pêle-mêle entre la lessive « le Minou » et les aliments pour chiens.

Juste à ma droite, dans un petit réduit réservé aux préparations, un grand fût métallique sur roulettes sert à faire le mélange. Au fond du tonneau, une hélice en plastique gris, identique à celle de ces petites machines à laver le linge pour

## *Le Quatrième Automne*

célibataire endurci. Ici la comparaison est judicieuse, car mes jouvenceaux n'ont aucune chance de laver leur linge en famille. Ce sont les durs de durs de la caste des derniers solitaires.

À gauche, un énorme tas de sacs de lait en poudre, qui mélangé à de l'eau chaude leur servira de substrat de repas. Tout comme ces femmes modernes qui sirotent leur composé gélatineux devant un miroir, vérifiant que les molécules ingurgitées sont bien conformes au rite de l'alimentation moderne. Juste ce qu'il faut, au bon endroit, afin d'éveiller le minimum d'émotion. Le droit au plaisir ne passe plus par la bouche, mais se concentre pour l'essentiel, dans l'image forte renvoyée par le regard acerbe de leur contemporain.

Point de mièvre émotion dans cette étable : du profitable, de l'énergique, du grossissant, du lucratif.

Je verse un sac entier de poudre de lait dans le tonneau à moitié rempli d'eau chaude. Elle se colore de blanc. De petits tourbillons, brassés par l'hélice, éclatent en bulles laiteuses à la surface du mélange. La consistance est boueuse, mais la couleur immaculée. Je complète le niveau jusqu'au trait supérieur et laisse tourner la machine quelques instants supplémentaires.

Je profite de ce répit pour distribuer les seaux en plastique que je dépose de part et d'autre du couloir, jusqu'au fond de l'étable. Avant de retourner à ma barrique, je jette un coup d'œil derrière les boxes à l'endroit où les queues se soulèvent et déversent leurs tonnes d'excréments. Ici tout est liquide, y compris mon estomac qui chavire chaque fois que je regarde l'envers du décor.

Devant : dans le couloir central, une seule couleur dans les yeux. Celle de la détresse.

Derrière : du côté sombre, l'arc-en-ciel des déjections, drainées par un caniveau en béton, glisse lentement vers un énorme réservoir à lisier.

Dans cette soupe, il y a la misère et la peur, mêlées à l'odeur fétide de l'anxiété. Un veau malade lève la queue et un immense geyser jaillit en direction du mur. Il se vide en crépissant, de couleur orangée, les pierres de pays dénaturées. Quand cette bande sera partie, que les veaux auront quitté leurs boxes, un à un, je nettoierai, je gratterai leur souvenir fécal à la force de mon dégoût.

Le mélange est prêt. Je retire la prise de courant.

Je pousse le tonneau dans l'allée, prends un seau que je remplis, le mets en place et referme la guillotine sur le plastique. Le récipient est bien calé et le veau commence à boire goulûment son contenu. Le nombre de suceurs augmente au fur et à mesure de ma progression. La salle résonne du bruit des tétées passionnées des veaux servis, et des coups de museaux sur le bois, des impatients au ventre vide. Bientôt il n'y a plus de lait. Je retourne préparer une seconde tournée, une troisième et une quatrième afin de les nourrir tous.

Certains veaux ne savent pas boire seul. Une fois le seau mis en place, ils plongent le museau à l'intérieur et remuent désespérément la préparation. Ils hoquettent et toussent à la façon d'une crépine de pompe bouchée, puis sortent la tête du seau en suffoquant. Contrariés, ils donnent un vilain coup de mufle à ce pis rebelle. Je leur viens en aide et plonge dans le seau une tétine en plastique lestée d'une embase ferrée. Le veau se saisit de la mamelle synthétique et par grosses saccades, aspire sans répit son contenu. Bientôt, il reste une petite flaque inaccessible à la sucée, qui le nargue.

D'autres, rebelles au gavage, ne coopèrent pas du tout, prétextant des raisons de santé, ou parfois, un préjudice

## *Le Quatrième Automne*

familial. Il y en a un qui tente de me faire croire au traumatisme de la séparation brutale de sa petite enfance. Il cherche son salut dans la position désespérée d'une tétée en plein champ, genoux fléchis, la tête dressée vers le haut dans le prolongement incurvé du cou. Il donne des coups de museau dans le vide, à la recherche du pis perdu de sa mère.

C'est fort en émotion.

Il a l'attitude d'un enfant de la liberté, contraint par la brutalité humaine. S'il était doué de raison, il serait poète et nous conterait la douleur de son emprisonnement. Seulement il ne sait pas écrire et tant pis pour ses poèmes. Il faut qu'il grossisse et qu'il rentre dans le rang comme les autres. Je saute dans le box et me positionne près de sa tête. Il s'est calé contre la paroi et continue sa recherche maternelle en léchant une échancrure dans le bois. Je le caresse doucement afin de le rassurer et lui plonge sans précipitation le museau dans le seau. Mon bras gauche sur sa nuque, ma cuisse contre le cou, je le maintiens tête baissée. De ma main droite, je cherche la tétine au fond du seau.

Elle a disparu. Elle a dû tomber dans le couloir. Je la vois, mais elle est trop loin. Impossible de l'attraper. Avec appréhension, pour pallier la désertion de l'irresponsable, je déploie le majeur de ma main immergée. Paume collée au mufle, je l'introduis dans la gueule de la bête. Elle s'apaise, tire ma chair dans son intérieur par de larges et puissantes dépressions buccales. Afin de faciliter la tétée, j'ai mis un second doigt, légèrement écarté du premier. Le liquide circule plus facilement.

La sensation est délicieuse.

L'humidité du palais. Le contact des lèvres épaisses et serrées. La succion énergique et déterminée. Le frottement chaud et élastique du museau contre ma paume, éveille ma

sensualité. L'envie naissante du plaisir, poussé dans mes veines par le torrent des hormones, court sous ma peau et se propage à travers mon corps en frissons successifs.

Je pense. J'émet un désir.

J'ai honte de désirer ce que je pense.

L'idée de changer mes doigts pour mon membre unique, source de mes plaisirs solitaires, s'inscrit en lumière clignotante sur l'enseigne de mes fantasmes. Jouir ailleurs que dans ma paume. Je regarde le veau, je regarde ma main, je sens le frémissement de mon être, l'égarément de ma raison.

J'hésite.

Le seau se vide, l'étreinte buccale est moins pressante, mon sang se refroidit.

Renoncer maintenant.

Je me redresse, retire ma main de la gueule, saute par-dessus le box.

Je suis indemne. C'était une chimère.

Je m'échappe en poussant la barrique vide qui sonne comme un instrument désaccordé. Je sors en éteignant la lumière pour que la nuit étouffe à nouveau les solitaires.

Le désir est animal,

Qui sourde au fond de moi sans jamais prendre corps.

Les insultes à ma vie résonnent à ma mémoire,

Et amplifient la rumeur qui me déchire encore.

Ne jamais oublier,

Que le Parigot,

N'est pas une tête de Veau.



Je ne connais personne, je n'ai pas d'ami, pas de relation. Il m'est plus simple d'errer dans la campagne environnante sur



## *Le Quatrième Automne*

mon tricycle à moteur, à la recherche de nouveaux paysages, que de rechercher de la compagnie.

Je passe mon dimanche matin à effectuer des réparations mécaniques, maintenir ma machine à un niveau optimal est une nécessité. Dans la remise où le patron range les outils, je pousse sans bruit mon triporteur, moteur éteint, et me mets au bricolage. Personne ne vient me déranger. On m'autorise à manier l'ensemble des outils sans discrimination de statut. J'ai autant de facilité à la soudure qu'à la forge et je meule avec dextérité. Aujourd'hui, j'améliore le look de mon engin en ajoutant à l'avant, un pare-buffle et un gros phare de camion, achetés à la casse. L'adaptation n'est pas difficile. Je coupe un tube en plusieurs endroits, le soude, puis l'ajuste parfaitement au châssis. Je l'ai percé et boulonné au milieu du berceau, de telle manière que mon passager puisse s'y tenir et s'imaginer en plein safari à la poursuite d'un animal de la jungle.

À fond dans la savane, moteur rugissant, nous poursuivons un troupeau d'hippopotames égarés. Je suis aux commandes de la mécanique qui saute brutalement sur la piste, plongeant dans les trous, décollant sur les bosses. Mon équipier est solidement attaché sur le siège et hurle à tue-tête en s'agrippant des deux mains au pare-buffle. À côté de lui, emmanchée dans un tube creux, une immense perche munie d'une corde en forme de lasso. Nous approchons rapidement d'une femelle qui traîne difficilement les kilos supplémentaires de son état gravide.

- Elle est pleine.
- Très bien. C'est elle que je veux !
- Ok, approche-toi le plus près possible.

Je mets les gaz et nous gagnons quelques mètres sur la bête. D'un coup précis, mon partenaire lance la boucle autour de son cou et tire prestement la corde afin de l'attacher au crochet du pare-buffle. Je ralentis progressivement pour arrêter la course de la déchaînée. Elle s'immobilise, nous l'approchons lentement. Sans prévenir elle fait une embardée, la corde se tend puis se relâche sous les bonds de la grosse dame sauvage. Le triporteur, solidement campé sur ses trois roues surgonflées, lui résiste facilement. Soudain l'animal nous charge, j'accélère rapidement et fais un écart sur la droite. La corde qui s'était assouplie se tend à nouveau. Le passage de l'hippopotame nous déstabilise, les roues avant mordent la poussière, celle de derrière s'élève dans les airs. Nous sommes emportés par l'élan, à la traîne de la bête féroce. L'effort que la traction exerce sur le pare-buffle est insupportable. L'acier gémit mais ne rompt pas. La machine s'envole dans une fantastique embardée. Je suis projeté au loin alors que mon équipier décrit une pirouette solitaire et amorce sa descente brutale dans un marigot.

— Julien, oh oh, Julien !

— Aïe.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Zoé, qui vient d'entrer dans l'atelier, découvre la scène de mon rêve éveillé.

— Je... heu.... Rien.

Je suis assis au sol, face à mon engin, le phare de camion sur les genoux. Devant moi, l'énorme chienne des Pyrénées, au ventre rebondi d'une portée à terme, est étendue de tout son long. Elle est attachée au pare-buffle par une corde, dont la boucle autour du cou, l'enserme de son nœud coulant.

## *Le Quatrième Automne*

Le spectacle est déroutant, mais Zoé contient son étonnement.

— Il fait une belle journée aujourd’hui, j’ai pensé que, heu...

Je me redresse lentement, détache la grosse chienne qui part en trottinant lourdement, puis me tourne vers Zoé poursuivant sa phrase.

— J’ai pensé que tu pourrais, heu...

Elle hésite et se reprend. Elle va me parler, me demander comment je vais. Me dire qu’elle est sensible à mon charme, me prendre la main et accompagner son geste d’un baiser.

— Si tu voulais bien... j’aimerais que tu me fasses faire un tour sur ton triporteur.

Je reste interdit. Les filles ne s’adressent jamais à l’être humain que je suis. Lorsque Zoé m’a parlé, j’ai cru qu’elle s’intéressait à moi, me proposait la complicité d’un échange verbal, la fusion d’un verbe et son sujet. Je me suis trompé, l’attrait du Triporteur est plus important que celui d’un bègue que la redondance des mots rend ennuyeux. À ses yeux, je suis une chimère, une pièce métallique de la moto, habillée de la chemise d’un cylindre, lustré à l’huile de vidange. Je suis poncé, décapé, je fais partie intégrante d’une machine qui s’appelle vivre en dehors des autres.

Rien n’est conforme à mes rêves.

Silence.

Mes pensées furètent à la lisière de son corps, pendant que les siennes caressent ma mécanique. J’aimerais être le fauteuil en Skaï, cet habillage en faux cuir sur lequel viendra s’asseoir la belle quand je lui aurai dit « viens avec moi, je t’emmène au paradis ». J’imagine le frottement délectable de sa peau sur mon tissu artificiel. Le soleil d’été, si chaud, fera

perler des gouttes de sueur féminine sur ma chair synthétique. Je laisserai s'évanouir ces auréoles de bonheur longtemps après qu'elle soit partie.

Je suis fâché, contrarié, mais le désir de lui plaire est plus fort que moi. J'ai encore une chance d'attirer son attention, de transformer son attrait pour la machine en sentiments à l'égard de son propriétaire. Hésitant, j'annonce quelques mots. Je lui fais comprendre que j'ai du travail, mais si elle le souhaite, je l'emmènerai faire un tour dans l'après-midi. Elle me quitte d'un sourire qu'elle fait rayonner sur le chrome de mon alter ego.

J'ai fait briller mes feux, mon pare-chocs et mon pot d'échappement. J'ai astiqué mon réservoir, ma manette des gaz et mes rétroviseurs. J'ai installé des accoudoirs en bois vernis sur les deux garde-boue avant. J'ai mis les petits plats dans les grands.

Après le repas, elle m'a rejoint près du Triporteur garé dans la cour arrière, à l'ombre du vieux chêne. Inutile de nous exposer aux regards de ses parents, restons sobres et discrets sous la protection d'un centenaire.

Elle est montée sur le plateau, gracieuse, s'est assise sur la couverture légère, installée sur le fauteuil en Skaï afin que le contact soit moins agressif. Elle est vêtue d'un chemisier en soie fleurie, légèrement ouvert sur la naissance de sa poitrine. Elle me regarde et noie ses yeux dans une rivière de rides enfantines. Une expression de joie emporte ses pommettes et les commissures de ses lèvres. À ce moment, pour la première fois, j'ai l'impression qu'elle s'adresse à moi.

Mes sentiments changent de cap et je suis heureux de l'honneur qu'elle me fait en s'asseyant sur ma machine. Une fille que je n'ai même pas draguée. C'est très fort. J'aime sa

## *Le Quatrième Automne*

spontanéité. J'ai démarré la machine et nous sommes partis, sur les routes de campagne, à la recherche du bonheur.

Pour elle, j'ai déroulé l'asphalte sur la saillie des montagnes. Fait des nœuds de goudron aux creux des vallées. Fondu le bitume à l'ardeur du soleil. Bu le coaltar en filtre d'amour. Le vent s'est égaré sur son cou, son visage, ses cheveux. J'ai provoqué les embruns pour qu'ils m'éclaboussent de son parfum de femme. Je me suis repu de ses éclats de rire et m'en suis enivré.

Nous sommes rentrés tard dans l'après-midi. Je l'ai déposée devant la maison. Elle a disparu derrière la porte d'entrée, sans se retourner, sans un sourire pour moi. Quand j'ai pénétré dans la pièce, assise devant la grande cheminée, elle caressait la chienne. Elle ne m'a pas regardé, ne m'a plus jamais adressé la parole.

J'étais malheureux d'avoir applaudi si fort au spectacle de son bonheur, dans une comédie où je n'étais pas invité. Elle a caressé ma sensibilité pour flatter son ego. Elle s'est servie de moi dans son unique plaisir, me laissant sur un os.

J'ai été canin et l'ai rongé à ses pieds.

Les insultes à ma vie résonnent à ma mémoire,  
Les forces de l'exclusion ravivent le souvenir,  
D'une rumeur sans fin qui me déchire encore.  
Ne jamais oublier  
Que le Parisien,  
N'est pas une tête de Chien.



J'ai travaillé sans réfléchir, fait mon boulot en automate. La fatigue aidant, je n'ai plus remarqué Zoé, sa présence m'indifférait.

Dernier jour de stage. Je prépare mes affaires, charge mon Triporteur et pars sans me retourner. Adieu, veau, vache, cochon, mauvaise poule de triste basse-cour.

Je me suis dirigé vers la mer, continuer mes vacances. J'ai dormi sur le sable, à la belle étoile, me suis baigné dans l'eau salée et fait rôtir ma viande humaine à la braise du soleil. J'étais à point pour être partagé, c'est la solitude qui m'a étreint.

Fin des vacances.

Retour à l'école des fans. Ma seconde année d'études.

Le Directeur m'accueille, s'étend en compliments sur mon teint de bronze et mon allure de jeune homme fort. Il m'autorise à m'installer dans ma chambre avant les autres. Je suis rassuré, car à la veille de la rentrée je ne sais pas très bien où dormir. Depuis longtemps, je ne m'étais reposé dans un lit douillet. Ma couche pour un an encore.

Le lendemain les copains sont là, le géant vert est devenu bleu, il a troqué ses habits de chasse pour des habits de cérémonie. Pas très adaptés pour l'endroit mais personne ne lui dira rien, il a des circonstances atténuantes.

On nous a réunis dans la salle de cours. Le directeur nous parle des enjeux de l'année et des efforts à fournir pour obtenir notre diplôme. Puis il s'égaré en conjectures sur notre futur travail et des perspectives d'épanouissement offertes par les métiers de la terre. Les professeurs qui l'entourent, lui apportent un soutien moral attentionné, habillé de petits hochements de tête et de clignements de paupières entendus.

## *Le Quatrième Automne*

Je regarde Yvonne, en face de moi, plus belle que jamais. Vision bousculée par quelques têtes dressées entre nous, qui méritent le châtiment de décapitation pour entrave à ma vue. Je me nourris de son rayonnement. Je suis atteint par l'attraction puissante de cette étoile qui règne en maître au centre de ma galaxie.

Elle est assise au milieu des autres professeurs. Elle s'ennuie mais ne bouge pas, ne manifeste aucune impatience. Je suis troublé par son attitude, ses gestes posés, sa retenue. Je contemple ces changements, insignifiants à celui qui la regarde, saisissants pour qui la considère.

Je détaille son visage, son buste. Ses jolies mains, qui s'ouvrent et se ferment, prennent et détiennent. D'abord posées sur ses cuisses, elles s'animent doucement en un court ballet aérien. Celle de droite louvoie dans les airs et rejoint celle de gauche qu'elle couvre de ses doigts précieux. Après quelques instants, elle les détache et les noue sur l'autre cuisse. J'aimerais être au centre de cette ronde, caressé, bousculé, protégé par elles. Soudain, la raison de mon trouble s'impose à moi et flagelle mon regard. Sur son doigt brille un anneau de guerre, un pacte avec le diable. L'alliance révèle la trahison. Elle s'est donnée à un autre homme.

De fait, il n'y a jamais rien eu entre nous. Elle ne m'a jamais fait de promesse, rien demandé et rien offert. Tout juste quelques marques d'attention, de jolis sourires. Alors pourquoi suis-je trahi ? Je croyais en ma chance de la voir m'aimer. Ma vie amoureuse s'arrête là, réduite à sa plus simple expression : Le dépit.

Les femmes fuient ma vie, elles me rendent triste, elles perturbent le cours normal de mes pensées. Il faut que je leur

échappe. « Écouter Yvonne et l'oublier parler. La regarder et l'oublier sourire ». Tant pis, je fais une croix sur ma guérison sexuellement transmissible, j'ai encore du temps devant moi. J'aurai d'autres occasions pour apprendre à aimer et parler.

Déçu, mais résistant. L'expérience de la vie m'a forgé une armure sociale. Quand mon corps est mou, mon esprit en désarroi, alors ma carapace se durcit et montre aux autres la devanture bien lisse que je me suis constituée. Il s'agit d'une illusion, mais elle m'évite l'effondrement et me permet de récupérer plus vite. Mon bégaiement ne me tourmente que par la cruauté des échanges verbaux. Quand je ne dis rien, pas de souffrance. Enfin, je souffre de ne rien dire, mais au moins, je ne m'expose pas. J'oublie les mauvaises expériences et j'efface mon passé.

J'espère demain.



Je ne dois plus penser à l'amour, car il ne m'aime pas. Je fais la moue aux sentiments et leur préfère la réflexion studieuse. Je me concentre sur mes études. Je suis en liberté conditionnelle, un prisonnier sans mur ni barreau. Je ne veux pas me laisser emporter par l'oubli, je dois prouver mon existence. Je maintiens ma présence parmi les autres à travers mes devoirs. À la faveur d'une bonne note révélée à voie haute par le professeur, j'ai le sentiment de conserver ma place.

— Julien, bon devoir, vous avez 14 sur 20.

Un « oh » d'admiration s'élève dans la salle. J'ai la meilleure note. Pour l'élève le plus réservé de la classe, il est surprenant de se distinguer de la sorte. Mais l'enfermement



## *Le Quatrième Automne*

est roi et aucun son ne sortira de ma bouche qui accompagnera ma victoire.

Le silence est une épreuve qui blesse, surtout quand on a virtuellement la possibilité de parler. Je possède un organe buccal complet avec une langue à l'intérieur. J'ai une gorge intacte et des cordes vocales en parfait état de marche. Ma check-list « d'Objets Silencieux Non Identifiés » est ok pour la formation des syllabes. Pourtant, tout coince. Décollage du verbe impossible, le temps ne s'y prête pas. Visibilité restreinte. Âge du capitaine périmé. Injustice de la psychologie Freudienne qui oublie le Bègue sur la piste d'envol. Plus de balise disponible, l'avion des mots ne prend pas l'air et reste en souffrance dans un hangar oublié.

Je voudrais, de temps en temps, prendre la parole en cours. Lever la main pour signaler mon désir de parler. Couper l'expression du professeur et me faire entendre.

Je tente une intrusion, j'ai des choses à dire.

Mon doigt se déploie dans l'espace, juste au-dessus de la table, puis gagne l'atmosphère à la hauteur de mon coude. Il poursuit son ascension verticale pour atteindre la stratosphère de mon épaule, mais il manque d'air. Il vacille sur lui-même par insuffisance d'oxygène, retombe lourdement sur le plateau de bois, replié dans ma paume pour effacer l'affront d'un abandon.

Les journées passent et se ressemblent, mes renoncements aussi. Je fais des efforts et vais rejoindre les copains. Je me mêle à leurs conversations, participe en agréant de temps en temps. J'ai l'air de comprendre ce qu'ils disent. Je parais intelligent à leurs yeux en approuvant leurs dires. Cela m'évite de développer un raisonnement semé d'embûches. Le miroir positif que je leur envoie les incite à penser de moi ce qu'ils pensent d'eux-mêmes : de très bonnes choses. Ils se

valorisent. Finalement, on peut très bien construire une relation sur le monologue d'un bavard, il suffit d'appuyer là où ça fait du bien. Le seul problème, c'est qu'il faut un interlocuteur prolix, sinon répondre « oui » au silence, vaut moins que l'absence de relation. Il y a de l'embarras qui s'installe, et c'est gênant.

J'ai aussi appris à sourire. J'ai remarqué qu'un « oui » appuyé d'un sourire, valait tous les trésors relationnels. Si quelqu'un fait un raisonnement sans intérêt, donnez-lui du « oui souriant », la félicité l'installera sur l'orbite de la jouissance.

Mais on se lasse assez rapidement des relations monologuistes basées sur l'acquiescement, alors j'ai découvert que l'on pouvait aussi dire « non ». Le « non souriant » semble assez bien indiqué pour marquer son indépendance d'esprit et pousser l'interlocuteur dans les profondeurs de son raisonnement. Le risque, malgré un sourire toutes dents dehors, est la rupture d'images, le sentiment d'une blessure infligée au raisonnement d'autrui, donc à sa personnalité. Il faut être prudent avec les gens normaux qui pensent du bien d'eux-mêmes.

Faut pas briser l'image du sage, gâcher l'hommage au mage.

J'ai aussi essayé le dialogue, mais là, je m'y suis cassé les dents. Toutes les conquêtes, dûes à mes précédents sourires, s'envolent lorsque je tente une phrase. De temps en temps, je risque un accostage social. J'avise une embarcation au fil de l'eau, un pêcheur au repos goûtant le calme d'une eau sans tourment, d'une relation tranquille avec sa canne. L'air de rien, je m'approche de lui et dans un bel élan relationnel, voulant communiquer par-delà ma peur, je romps sa quiétude et transforme son bulletin météo en avis de tempête, sa mer

## *Le Quatrième Automne*

d'huile en ouragan. Il me regarde avec étonnement ne sachant d'où lui vient cette succession de mots projetés, cette tornade désarticulée. La turbulence des sons et l'inquiétant ravage que l'effort de parler provoque sur moi, brisent la communication avant qu'elle n'ait commencé. Comprenant que ma bataille est perdue, je jette l'ancre de mes mots, perce un trou dans la coque et me saborde comme les pirates à la vue des Gau...Gau... Gaulois.

J'en ai marre de subir. J'en ai marre de me cacher. J'en ai marre de vivre à côté de moi. Il faut que je me décide à affronter la réalité de ma condition d'exclu. Le moment est venu de m'engager dans la bataille sans craindre la défaite, car l'échec de mon combat ne sera jamais aussi terrible que la négation de ma vie actuelle.

Ce moment est arrivé, je veux lutter pour moi.

Cette année est consacrée à un projet d'identité culturelle. C'est un bien grand mot pour décrire une idée simple.

Nous débarquerons pendant dix jours dans une région donnée. On interrogera tous les agriculteurs, au cours d'entretiens sur le terrain, puis nous présenterons, lors d'un grand show public, le résultat de notre enquête accompagné de propositions de développement du tissu rural. Cela pourra être n'importe quel projet, pourvu qu'il corresponde bien aux attentes des agriculteurs.

Cette immersion dans les problèmes agricoles sera censée développer en nous le sens de la synthèse et affirmer notre pugnacité à proposer des solutions.

Un matin, nous embarquons dans un bus vers une destination connue de tous, sauf de moi, car je n'ai pas été attentif à

la préparation de ce projet. Je ne comprends pas quel pourrait être mon rôle dans cette entreprise relationnelle d'envergure, alors que je suis à peine intégré dans ma classe. Je suis sûr qu'on va me laisser en dehors de tout cela. Je n'ai pas envie de m'investir dans un truc bidon qui ne sert qu'à faire mousser ses protagonistes. Je suis en de très mauvaises dispositions intellectuelles. Probablement guidé par la peur de l'inconnu.

Le voyage est plutôt sympathique et les grands gaillards que nous sommes, chantent, rient et chahutent l'ambiance pour la rendre chaleureuse. Les paysages défilent derrière la vitre du bus. Je regarde passer les vaches.

Station terminus. Nous débarquons dans un village au nom évocateur « Sainte Morille des Attanons », c'est champêtre et nous donne une bonne idée du développement existant. Je pense que notre contribution à la croissance de la région est justifiée. Le Maire nous attend à la descente du bus et nous accompagne au foyer rural qu'il met à notre disposition. Sur la table est dressé un pot de bienvenue, avec vin pétillant et petits canapés maison. Razzia sur les vivres. On boit toutes les bouteilles, puis le maire se retire en nous souhaitant un bon séjour.

Premier repas commun dans la grande salle qui nous sert de réfectoire. Nouilles nature, accompagnées de leur eau de cuisson. Quelques tomates qui nagent, sel, poivre. Voilà la recette pour champions d'un sport collectif que l'on appelle « vivre ensemble pour le pire ». Je sens que ça ne va pas être mon truc cette vie communautaire d'expatriés. J'ai perdu mes repères, ma chambre et ma place à la cantine. Faut pas me bousculer comme ça. Ça dérange le bègue dans sa vie bien réglée, et ça lui tord les boyaux le matin quand il part à l'aventure de son petit-déjeuner. Où sont les bols ? Qui prépare le lait chaud ? À côté de qui serai-je assis ? De quoi

## *Le Quatrième Automne*

sera faite cette nouvelle journée ? Autant de questions qui me bouleversent et me rendent morose.

J'assure assez mal le changement et ne digère pas l'incertitude.

Premier briefing dans la grange adjacente, aménagée en salle de spectacle. On y a installé les tables en rangs bien alignés, quatre par quatre. Sur le devant de la scène trône la table des professeurs. Nous avons traîné tout le staff dans cette aventure. Même Yvonne est là, qui a momentanément abandonné son amour de mari. J'espère que c'est dur de partir à l'aventure et de laisser un être cher derrière soi. Bien fait. La vie me rend justice, j'ai l'impression qu'elle commence à s'occuper de moi. Seuls, le directeur et la secrétaire sont restés au bahut. Pas besoin d'eux pour nous autogérer, on sait comment il faut faire pour survivre en milieu hostile. Après le premier repas aux nouilles perdues dans leur piscine d'eau tiède, on a kidnappé la cuisinière en la mettant au clair sur nos intentions de gastronomes. Plus question de nous faire le coup du repas bâclé. On veut du vrai, du chaud qui tient au corps et rassasie son homme après l'effort. Nous sommes restés courtois et bon enfant. Nulle violence, ni injure, simplement une fermeté sans faille, amplifiée par l'excitation naissante de jeunes mâles pubères. Je crois qu'elle a compris. Je suis resté derrière en observateur, prêt à intervenir et servir la cause de la désespérée, si l'aimable tournure des événements avait fait place au rudolement. « Je me sens tristement attiré par le désespoir, j'épouse le parti perdu, des causes sans avenir ». Elle est repartie très droite en rajustant, sur ses genoux, sa jupe un peu serrée des cuisses.

De fait, nos repas allèrent en s'améliorant. La qualité des préparations ainsi que la maîtrise de la cuisson, surprenaient

notre ordinaire et amplifiaient notre sens de la reconnaissance. Nous aimions tous notre chef cuisinier. Voilà pour l'essentiel.

Ensuite, il a fallu travailler.

Pour la théorie, Yvonne nous distribue un questionnaire, mentionnant les différents points à aborder durant notre enquête. Il y a en introduction, le pourquoi de la raison qui nous amène ici, puis un texte qui développe la philosophie de notre action. En deuxième page, un questionnaire relatif aux souhaits des agriculteurs et une grille d'analyse qui nous permet d'en extraire les points essentiels.

Pour la pratique, nous avons constitué des binômes afin d'arpenter, en compagnie, les jolies routes de campagne. Le Maire a réuni un nombre de vélos équivalent à celui des élèves, ce qui nous assurera l'indépendance nécessaire à l'exécution de notre mission. Heureusement, le canton est relativement petit, nous en parcourons l'essentiel en quelques kilomètres. Les journées s'organisent en deux parties ; le matin, course cycliste à la recherche des petites croix qui garniront notre grille d'évaluation. L'après midi, rassemblement dans la grande salle pour extraire et mettre en commun nos pêches respectives. J'ai hérité du Géant Bleu qui est redevenu vert pour la circonstance. Il a jugé opportun de troquer son costume d'apparat contre ses vêtements de chasse, « on ne sait jamais, il pourrait y avoir de la caille ». Il fait allusion aux filles de ferme dont il abonde en descriptions sensuelles. Ce n'est pas très fin, mais il est plutôt sympa mon Géant Vert. Nous sommes complices sur pas mal de sujets, sa franchise et sa relative naïveté me désarçonnent.

Finalement, on a quelque chose en commun. Une certaine bizarrerie de la vie qui nous rend chacun différent à notre manière. Moi, je ne sais pas parler. Lui, n'arrive pas à

## *Le Quatrième Automne*

détendre son gaillard de corps. Il souffre d'être trop grand, trop fort. Je pensais que sa façon de courber les épaules en avant était un signe congénital de dégénérescence, mais j'ai compris que cette attitude le rassurait. Elle le dissimule d'une lourdeur physique qu'il a du mal à accepter. Il rabat ses branches, plie ce tronc massif pour rester à la hauteur du commun, accessible à la plupart, palpable par tous. Je me suis rapproché de lui et l'ai compris tout entier. C'est un tendre, un onctueux mon Géant Vert. Il ne faut pas se laisser impressionner par son aspect grossier, il faut gratter la croûte, prendre le temps d'effeuiller son caractère bourru et découvrir un cœur élégant, une âme charitable. Voilà pourquoi il avait rugi quand je l'avais défié. Il s'était senti violé par mon attitude. Il avait défendu, bec et ongles, cette image embarrassante, cette image cache-misère qu'il ne supportait pas d'être salie.

J'aime sa spontanéité ; il pense après avoir agi.

— Oh, zut, j'ai mal fait ! Aide-moi Julien.

Je l'aide à réparer ce qu'il a cassé. Ce n'est jamais grave, mais un jour il y a été un peu fort. Il est venu me voir, penaud dans son habit de chasseur et m'a longuement entretenu de son aventure.

— J'ai un problème Julien. L'autre jour, à la fête du village, on était un peu éméché avec les copains. On a voulu s'amuser avec la fille du facteur. Il n'y a que le train qui ne lui est pas passé dessus. Tu comprends, on n'a pas hésité quand elle nous a entraînés derrière la salle de bal dans un coin reculé. On l'a tripoté sous la jupe et caressé ses tétons généreux. Elle n'est pas rebelle la salope. Elle aimait bien. On était tous très à notre affaire, quand Marie ma fiancée, nous a vus. Elle était en colère, m'a traité de salaud, de voyou, et m'a dit qu'elle ne voulait plus jamais me revoir. Julien, je suis très

malheureux, tu comprends je l'aime et je veux qu'elle soit ma femme. Marie c'est mon bonheur. Je lui ai dit : « C'est pas ce que tu crois ». Mais rien n'y a fait, elle ne veut plus me voir. Il faut que tu m'aides Julien. J'aimerais que tu lui écrives pour moi, une lettre d'amour.

« Merde, ce con baise une fille sous les yeux de sa fiancée et c'est à moi de réparer les dégâts. Il ne manque pas de culot mon aimable Géant Vert. »

Une fois de plus la vie me surprend. Voilà un garçon dont je n'imaginai pas qu'il puisse avoir une vie intérieure et développer d'autres sentiments que l'assouvissement de ses besoins primaires. Soudain, il m'avoue un amour sincère bâti sur de vraies émotions. Puis, pour compliquer la situation, il se fourvoie avec une garce sous les yeux de sa belle. Effroi chez la nymphette qui rompt toute relation. Plus fort que tout, il raconte ça, au bègue de service. Le petit qui ne dit rien mais qui doit réparer les bourdes du gros balourd. Moi, que les filles fuient depuis l'éternité du bégaiement.

Faut pas narrer des trucs de ce genre au handicapé du sexe, les biographies érotiques le font rêver. Je m'attache à mon handicap afin de justifier mon vide sentimental, comme les premiers chrétiens s'accrochaient à leur foi pour accepter le martyre.

Grand benêt de géant Vert. J'aurais voulu être à ta place pour tripoter les seins délicieux, les cueillir à grandes brassées et mordre dans ces fruits bien mûrs. J'aurais mouillé ma main au creux de ses cuisses et bu l'hydromel à la régalaide, loin du goulot, proche de l'hymen. J'aurais voulu être à ta place, pauvre cloche, consommer un million de femelles et les baiser jusqu'à l'abandon de mon souffle. Leur prouver que l'amour



## *Le Quatrième Automne*

d'un seul bègue vaut mille fois mieux que celui de tous les bien-pensants. Et toi, mon Géant, tu viens me raconter cette aventure comme un malheur dans ta vie.

Dis-moi grand couillon, qu'est-ce que tu en as à foutre de ta pétasse de Marie. Tu n'as pas encore l'âge de te marier. Il y a des milliers de donzelles qui n'attendent que la pénétration de ton puissant vit pour assouvir leurs besoins érotiques. Profite de ta stature, pour sexualiser toutes les rencontres avec le genre féminin. Prends ton pied et laisse les devoirs maritaux aux peigne-culs sans envergure. Baise à tour de bras et ne t'occupe pas des convenances sociales.

Tu as du potentiel.

— Ok, pa..pa..parle m..m..moi d..d..d'elle, et j'é..j'é..j'écrirai po..pour toi.

Il m'a raconté Marie. J'ai vu défiler des paysages imaginaires où la beauté se mêlait à l'harmonie, où la pureté de l'air s'unissait à l'innocence de l'eau. J'ai vu Marie comme elle n'existait pas, à travers ses yeux de croyant.

J'ai de nouveau cru en l'amour et j'ai été heureux de lui rédiger sa lettre. J'ai appris, quelque temps plus tard, qu'ils s'étaient retrouvés.

Je me suis dit l'amour est plus fort que tout.

J'ai oublié le sexe.



Petit-déjeuner aux grosses tartines de pain de campagne. Beurre bien jaune au bon goût de vache. Lait épais au couvercle de crème qui flotte dans le bol. Estomac repu au sortir de table. Nous sommes satisfaits.

Le sentiment d'apaisement est important pour travailler l'esprit libre. Les petits matins sont frais. Couverts de nos vêtements les plus chauds, nous sortons de la cantine pour nous retrouver dans la grande pièce qui sert de salle de réunion. Vers dix heures, nous sommes libérés. La cause des agriculteurs n'attend plus que nous pour s'exprimer. Campagne ardente nous voici.

Nous sillonnons à vélo les profondeurs du terroir, à la rencontre du quidam à évangéliser. Nous sommes les brûlants messagers du développement agricole. Les artisans adoués de la consommation. Les coursiers consciencieux de l'économie de profit. Nous déployons notre stratégie sur le terrain des servitudes agraires, en preux chevalier de l'économie rurale.

Le Géant Vert et moi, avons choisi le seul tandem disponible. Il n'est pas en très bonne condition mais son propriétaire a fait un bel effort de remise en état. Il l'a lavé, brossé, afin d'en retirer la plupart des cicatrices du temps. La rouille est maquillée de petits coups de peinture au minium, les câbles des freins ajustés, les roues gonflées. L'ensemble n'est pas de première fraîcheur. La date de péremption doit être passée depuis des siècles, mais la silhouette générale de l'engin nous séduit. J'ai laissé mon copain devant, il organisera notre trajectoire à travers les nids de poules, les dos-d'âne et les pattes-d'oie. Les routes sont très animalières dans cette région.

On se rapproche gaillardement de notre premier questionnaire. Cadencés par les trépidations de la monture d'acier, mes maux de ventre se manifestent bruyamment. Ce sont des pincements dans les tripes que perfore le dard sous pression de mon bol alimentaire. Chaque relent émet un son rauque, juste sous ma cage thoracique, au niveau du premier pli

## *Le Quatrième Automne*

ventral. Cette musique me met à mort. La pensée de devoir prendre la parole devant un étranger me détraque.

J'imagine la scène lorsque je serai obligé de parler. Je sens un haut-le-cœur à fleur de mes entrailles. L'effluve bouillante de mon gargouillis vocal fait surface. Les phrases déstructurées dévalent ma gorge et jaillissent par ma bouche dans un flot putride d'immondices qui se répand au sol, foulé au pied tel un compost animal.

Mais il y a pire :

Le sourire de surprise du croquant et son rire convenu, chaque fois que j'essaierai d'articuler un son. Sa compassion mimée quand il transformera cette explosion jubilatoire en convulsions retenues, pour s'excuser de l'impertinence de cette hilarité. Enfin ma mise à mort, lorsqu'il m'obligera à terminer ma phrase au bord de l'asphyxie, sans aide, sans l'ombre d'un remords à me voir mordre la poussière. Assassiné du dard empoisonné des mots.

Ou peut-être mieux :

J'ai un autre choix que l'assassinat public. Je peux faire face à la situation de crise en changeant mon comportement. Pourquoi serais-je obligé de parler ? Nous sommes deux, profitons-en. Vert discutera pour moi pendant que je travaillerai mon attitude. Oui, j'agirai comme cela. Je commencerai par regarder le rustre bien en face. Lui ouvrirai mes sens et ferai éclater un sourire sur mon visage de poupée de cire, poupée sans son. J'affirmerai ma présence parmi les hommes sans m'exposer à la souffrance du déni. Il est temps que je positive mes relations avec autrui. Je ne serai pas toujours l'être fragile qui n'ose pas dire, qui ne parle pas de peur de provoquer la moquerie ou de déchaîner la méchanceté.

Il est temps de m'assumer, de me regarder en face, de progresser. Si je n'arrive pas à parler, alors ne parlons pas pour le moment. L'expression passe par d'autres moyens que la parole.

Osons bouger le corps.

Je veux être l'infidèle du silence, l'hérétique du vocable, le défroqué du bégaiement. Je serais le cuisinier qui saisit la chair des mots à la flamme d'un piano brûlant, pour l'accommoder en Parmentier du verbe. Étalez en couches successives la purée de son et le hachis de syllabes dans un plat beurré de l'héroïsme du pleutre. Ajoutez un dé de sel et une pincée de poivre. Accommodez à votre convenance de quelques railleries, puis mettez le plat au four, thermostat 250°, 45 minutes. Observez le bel orangé de ma peau qui gratine, signe de mon trouble au feu de l'action.

Je veux changer, combattre mon mal afin de vivre libre.

Premier crash test dans un instant.

J'ai posé ma main sur la grosse porte d'entrée, j'en pressens la lourdeur. Je mets lentement mon poing en mouvement et toque timidement de la pointe de mes phalanges sur le bois massif. Je frappe avec si peu de conviction, qu'elle résiste à mon assaut sans émettre un son.

Derrière cet accès vers l'enfer, il y a l'ogre du Petit Poucet, le sorcier mal-enchanteur, le diable dans ses flammes. Pourvu qu'il n'y ait personne. J'aimerais que l'habitant des lieux soit absent, motivé d'une raison qui le tienne éloigné de cette bâtisse maléfique. Imaginons « qu'il se serait cassé une jambe au ski et serait hospitalisé ». Cela me laisserait du temps pour affiner la confrontation verbale.

## *Le Quatrième Automne*

Constatant l'inefficacité de mes petits coups de poing, Vert cogne fermement sur la porte qui vibre sur ses gonds. Quelques instants après, elle s'ouvre.

Zut, il est là.

La neige bienveillante qui fait chuter le fourbe n'existe que dans mes rêves. Seul, le verglas des mots qui dérapent, hante mon univers. Je suis le héros malheureux d'un film d'horreur appelé « Retour de l'Ange au Pays de l'Angoisse ».

Il nous tend une large main, verrouillée au bout d'un bras musclé. Il accompagne son geste de bienvenue d'un « bonjour » vigoureux que lui rend Vert. Je lui serre la main sans rien dire. Nous avançons dans une grande pièce, qui n'a rien de l'enfer tant redouté. Il y a une cheminée allumée au fond la salle. Une table trône en son milieu et de grandes chaises pailées de fibres jaunes l'entourent des quatre côtés. Suspendus aux murs, quelques cadres d'artistes inconnus représentant des natures mortes, des étendues d'eau, des paysages. La décoration est rustique, agencée d'un buffet au bois doré, lustré à la cire d'abeille et d'une grande vitrine dans laquelle sont disposés d'innombrables objets de porcelaine. La pièce est aménagée avec goût et le Maître des lieux ne ressemble en rien à Méphistophélès. Je le regarde avec discrétion pour découvrir chez lui quelques raisons de nourrir ma peur, mais rien n'est extravagant. Ses dents ne laissent saillir aucune canine suceuse de sang, ses mains ne tiennent pas le couteau de l'éventreur de Londres, ses pieds ne chaussent pas le cuir du Raptor en chasse. C'est un homme propre sur lui et bien élevé qui se tient devant nous, prêt à répondre à nos questions.

Rassuré, je me détends.

Vert s'engage dans un long monologue par lequel il explique, avec moult commentaires documentés, les raisons du

questionnaire que nous allons lui infliger. J'ai envie de l'interrompre pour laisser parler l'interviewé, mais je me remémore à temps mon vœu de chasteté verbale. Je fais un grand sourire et plisse légèrement mes yeux pour leur donner un air rieur et avantageux. Ça marche fort. J'ai réussi à capter l'intérêt de notre hôte qui me répond par un regard complice tout en douceur et fluidité. Il y a de l'harmonie dans notre relation comportementale, une compréhension mutuelle, un dialogue mimé où la beauté du geste l'emporte sur la mesquinerie du verbe.

Silence.

Vert vient de poser sa première question et le « monsieur attentif » hésite à répliquer. La question est en suspens. Sera-t-elle reprise au vol et renvoyée à son expéditeur avec le timbre réponse ? Le « monsieur bienveillant » rumine ses mots, son visage est tendu, sa bouche se crispe et ses yeux se dispersent dans le vague. Il y a de la révolution de palais derrière ses joues qui tremblent. Enfin, il lance une sonorité dans le vide de la pièce et fait chuter son mot dans une nébuleuse toxique qui l'asphyxie. L'air s'est brusquement raréfié et ne conduit plus le son jusqu'à mes oreilles. Je refuse de regarder l'horreur du visage de l'homme qui agonise devant moi, au rythme des tentatives d'expression qui avortent. Il hésite, puis expédie sans ménagement deux syllabes maladroitement qui tombent au champ d'honneur. Cet homme, qui m'avait fait une bonne impression quand il avait l'obligeance de ne pas parler, décharne mon cerveau à l'écouter se profaner. Un monologue construit sur l'irrégularité du verbe envahit l'espace.

Il hésite, bredouille, abandonne, reprend, expulse, tombe.

On écoute, s'étonne, sourit, tente de comprendre, perd patience.

## *Le Quatrième Automne*

Je prends conscience de son état d'être amoindri. Je connais ce sentiment de peur diffuse qui s'impose à la conscience. Cette sensation de vide qui s'ouvre devant l'esprit, cet état de résonance qui déboulonne la cohésion mentale jusqu'à vider le corps de sa substance. La situation me fait horreur et le « monsieur supplicié » me l'offre en miroir déformant.

IL EST BEGUE.

Ces lettres énormes s'affichent sur son front, semblable à l'enseigne d'un restaurant de la mal bouffe, qui sert ses agglomérats de torture entre deux tranches d'infamies.

Il parle.

Je souffre.

Pourquoi n'a-t-il pas répondu « non », quand nous lui avons demandé par téléphone, s'il autorisait notre visite ? Pourquoi a-t-il accepté notre présence alors qu'il ne peut pas parler ? Que veut-il se prouver ? Il n'a pas le droit de gâcher notre entretien en manifestant, sans pudeur, son infirmité révoltante. Pour qui se prend-il ce bègue présomptueux, qui use notre temps à répéter les mêmes mots jusqu'à ternir notre patience. Se montrer ainsi en spectacle, aux yeux des autres, est intolérable. Le bègue doit souffrir en silence et ne pas perturber la quiétude d'autrui. Chacun son malheur et Dieu pour tous. Taire sa souffrance sans l'exposer en public, voilà ce qu'est la bienséance, ce malotru est mal éduqué et mériterait la bastonnade. Exposer sa différence relève du délit, du crime de lèse expression qui mérite le bannissement de l'exposé oral.

Plus fort que toute ma révolte intérieure, je ne comprends pas cet acharnement à vouloir parler, à vouloir finir les mots qui ne sortent pas. Il pourrait renoncer maintenant, cela nous soulagerait. Tiens, je pourrais lui suggérer un mot entier pour

remplacer celui qu'il vient de hacher, ça nous avancerait dans le questionnaire.

C'est oublier que moi aussi je milite avec la force du désespoir pour le même châtement. Ce mot que le « monsieur bègue » voudrait terminer d'expulser, ce mot qui me vient à l'esprit et qui envahit ma conscience, n'est qu'un concept virtuel, empilé avec d'autres mots rebuts dans ma mémoire, d'où il ne s'échappera jamais. Ce mot n'a pas de vie, car l'interface est morte. Je le retiens en moi où il mourra avant d'être né. Il n'existe nulle part.

Finie la compréhension du langage qui chute, bonjour la haine du « dialogue interruptus », où la phrase faconde, dressée tel un préservatif sans dard, se retire de l'expression orale pour avorter dans la douleur.

Je ne pourrai jamais t'aider, mon copain le « monsieur qui bégaie », car cela m'est impossible. Je te laisse agoniser sur tes phrases qui n'en finissent plus d'être longues. Je regarde ailleurs, fais semblant de rien. J'espère que tout cela finira vite.

Sacrifie-toi maintenant, fais cesser la pénitence, prends pitié de moi.

Arrête de parler !

Il ne s'est pas arrêté, il a continué à nous asséner ses paroles et Vert a poursuivi le questionnaire, en cochant rigoureusement l'ensemble des cases. Leur dialogue prenait de l'intensité, de la richesse. Vert parlait, le Bègue répondait. Le Bègue formulait, Vert polémiqueait. J'observais, hors du temps, cette écoute réciproque. Les paroles s'égrenaient en chapelets buccaux et la fluidité du verbe marquait sa place au centre de leur intimité. Certes, le Bègue bégayait et rythmait ses phrases d'abandons silencieux, mais il bégayait mieux. Sa différence s'estompait. Il traduisait sa pensée sans ambiguïté,



## *Le Quatrième Automne*

sans faux-fuyant, avec les mots vrais, qui sonnent justes. Ce qu'il disait était compris par le moyen du corps, de l'esprit. Il s'exprimait avec plaisir. J'ai entendu cet homme parler dans sa différence et aimer se faire comprendre.

Cet homme, par la simplicité naturelle de son expression, venait de bouleverser mes préjugés. Je l'ai écouté jusqu'à plus soif et me suis nourri de ses hésitations. Il m'a éveillé à la conscience.

Mon Géant pédale doucement, je rêve derrière lui. Les côtes ne nous font pas peur, nous les franchissons sans même nous en rendre compte. C'est cela pédaler à deux dans la même direction, tout est plus facile. Vert et moi, n'avons jamais parlé de cet épisode, pour lui, il n'y a pas de problème. Bien sûr, il a remarqué le défaut de répétition de notre interlocuteur, mais cela ne l'a pas dérangé. De même, quand il m'écoute parler, il me laisse tranquillement finir mes phrases sans me presser, sans se moquer. Il y a de la générosité dans le cœur de ce géant. Finalement, il n'y a que moi que cela ait choqué. Moi, l'être brisé, atteint dans ma chair par le handicap, j'ai réagi avec une idée de pogrom, prompt à abattre toute différence afin de réduire mon malheur.

Il faut que je cesse de me lamenter, de me maudire. Aujourd'hui, je dois évoluer vers le meilleur de moi-même, en me regardant tel que je suis, sans compromis, sans dérobaie.

Je dois oser mes idées pour oser m'exprimer.

Oser mes idées :

C'est les faire évader de ma pensée, qu'elles se transforment en oiseaux libres et traversent la brume jusqu'aux pavillons des hommes d'écoute.

Oser m'exprimer :

C'est dresser mon chevalet en regard de moi. J'y installe un cadre de bois, tendu de mes émotions. Sur ma palette d'espérances, je presse les tubes de couleurs, ébauche ma toile avec des pinceaux de courage et prends possession du tableau.



Nous avons procédé à un autre entretien dans la matinée. Vert a mené l'interrogatoire avec brio. De mon côté, j'ai tenté quelques assertions réussies, obtenant une attention mesurée de notre prospect. Ce n'était pas brillant, mais j'osais faire voler mon serpent à plumes dans ma tempête existentielle. Il y a un début à tout.

Les après-midi sont consacrées à la mise en commun de nos interviews. Nous sommes réunis dans la grande salle. Nous commençons par un exposé sur la façon de diriger un entretien, puis nous parlons de nos expériences de reporters en herbe et corrigeons nos erreurs pour les prochaines rencontres.

Vient le moment de regrouper les problèmes par thèmes :

- Interrogations sur l'état de délabrement du marché.
- Subventions généralisées qui donnent aux agriculteurs le sentiment d'appartenir à une nouvelle caste de fonctionnaires.
- Avenir incertain et désertification des campagnes.

Malaise général dans la salle. Dans le dépouillement des questionnaires, il n'y a que plaintes, désarroi, déconvenue. Il faut extraire de toute cette agonie, un thème flatteur, propre à les rassembler autour d'un sujet fédérateur. Voilà qui relève du défi.

## *Le Quatrième Automne*

Yvonne est notre Maîtresse de cérémonie, la grande prêtresse du culte de la rédemption « Des Saints des Derniers Jours de Stage de la Dernière Année d'Études ». Nous l'écoutons tous avec attention nous délivrer son message prophétique. Elle commente les événements importants, analyse l'actualité de campagne et nous aide à extraire la substantifique moelle de nos notes.

Elle va et vient devant nous. Ses jambes dénudées parcourent l'estrade dans sa longueur. Ses pieds, chaussés de cuir aux fins talons, scarifient la chaire d'une multitude d'empreintes aux pouvoirs mystérieux. Rite initiatique d'une maîtresse vaudou, elle délivre ses mots sans pudeur, puis les immole aux dieux de l'expression. Sur le tableau noir règnent d'innombrables signes cabalistiques, témoins sans voix de son magnétisme. Je tombe au champ des infidèles, touché par le canon de ses yeux, d'une rafale de plaisir.

— Julien et Amboise, vous restituerez la synthèse de notre analyse lors de la présentation du projet devant l'ensemble des agriculteurs. Nous allons tous ensemble travailler les situations et les textes que nous inscrirons sur ce paper-board. Elle désigne du doigt les grandes feuilles reliées entre elles par des vis, fixées en tête d'un chevalet métallique. En attendant, nous allons continuer nos enquêtes sur le terrain. Y a-t-il des commentaires ?

Elle regarde Amboise, puis moi.

Silence dans la salle. Le charme de l'égérie se dissipe. Elle vient de larguer une « Little Boy » sur l'île de ma résistance et explose mes entrailles, en faisant bouillir au feu de mes angoisses, la préparation écossaise d'une « panse de brebis farcie » servie sans accompagnement.

La myriade d'yeux de mes camarades commence une danse effrénée, d'allers et retours incrédules, entre Amboise

et moi. Lui, éblouissant de clarté verbale, digne émissaire du parti des étudiants. Moi, frondeur silencieux, croque-mort des mots. Personne ne comprend Yvonne, qui par le choix d'un bègue, fait courir un risque de disqualification à la liste des représentants de « l'Ordre de la Parole Fluide ».

Consensus général sur le vote du candidat officiel « des Beaux Parleurs ». Lobby des gens de pouvoir qui vendent leurs armes verbales aux cris scandés de la liberté d'expression, et écrasent sans vergogne la misère des Townships silencieux.

Étonnement sur la liste Bègue du « Parti des Gens Déchirés » auquel le CSA écourtera le temps de parole, pour éviter la chute d'audience, aux heures de grande écoute.

Je suis le candidat perdant, celui des minorités de quotas, qui s'installe par défaut à l'arrière de la scène. Je comble le vide des causes sans prétendant.

Yvonne nous regarde à nouveau. Elle attend un signe pour confirmer son choix. Nous acquiesçons tous les deux. Amboise de la réponse discrète d'une phrase à plusieurs sons, et moi, par l'effacement de mon regard.

Je suis aussi liquide qu'une soupe de légumes écrasés à la fourchette. Dans le bouillon de mon désespoir flottent des morceaux d'abandon. Depuis l'instant fatidique, où ma lâcheté m'a fait accepter l'idée que la perte de mon identité d'homme passerait par l'explosion de ma gorge en public, je ne suis plus qu'angoisse et agonie. Du matin au soir, une pointe d'acier déchire mes tripes. Je m'asphyxie. J'ai des pertes de mémoire, des troubles du comportement. Mais personne ne sait rien. C'est ma grande force. Un tremblement de terre gronde en mon intérieur et un avis de beau temps fleurit tranquillement à la surface de mon visage.

## *Le Quatrième Automne*

J'intériorise l'horreur avec sérénité.

J'ai du mal à assumer ce choix forcé. Je vais devoir parler et me faire comprendre en public, alors que je ne suis pas capable d'entretenir une conversation à deux.

Comment ferais-je pour ne pas écorcher mon langage ? Comment vais-je m'y prendre pour expulser toutes les syllabes ?

Je suis l'ombre de moi-même. J'y pense toute la journée. Il n'y a pas un instant où j'oublie que la fin du stage sera celui de mon enterrement public. Vous attendiez le drame pour vous réjouir. Le voici, le voilà. Ce soir, on joue à guichets fermés, le spectacle d'un auteur macabre.

L'acteur meurt en scène. Le texte est son supplice, le micro son bourreau, le théâtre son linceul. Dieu est bon. La souffrance de cette vie lui ouvrira les portes du Paradis. L'innocent trouvera sans difficulté, la félicité d'un nouveau monde de silence.

Pendant les séances de mise en commun, je reste discret. J'affiche des sourires désinvoltes, du bonheur en boîte que j'ouvre sous la contrainte d'une lame rouillée. Je veux paraître à la hauteur de mon épreuve. Les mots qui ne vivent pas encore me torturent déjà. Que me feront-ils quand ils voudront exister ?

De son côté, Amboise assure un maximum. Il est le tribun en chaire, qui rassemble la multitude au pied de son discours d'esthète. Il fait des pauses, compose des mimiques qui servent son texte. Il joue de sa bouche, de son visage, de ses gestes intelligents. Amboise, c'est la foule en liesse qui applaudit sa verve, le triomphe à l'état pur. Il est notre exemple.

Je hais Amboise.

Il représente la réussite inaccessible. Je suis sûr qu'il a des camions de femmes soumises à ses moindres caprices. Des tombereaux d'amis prêts à tout pour lui. Il doit vivre dans l'opulence des relations réussies. C'est puant de bonheur. Ça sent le gâteau rance. Dégoût.

J'en veux une part.

Nous avons poursuivi nos enquêtes durant la fin de la semaine. Fait des résumés, des tableaux en couleur. Collationné les chiffres et tracé des courbes mathématiques. J'ai fait éclater ma bulle solitaire, en allant au tableau pour résumer nos propos. Ça donne le change à mon effacement du dialogue commun.

Choc de l'estrade. Pour la première fois, je me livre en public.

Il n'est rien d'imaginer la puissante lame du regard d'autrui. C'est énorme de la vivre. Elle me fixe des yeux, observant mes gestes, décortiquant ma prestation. Mon feutre tremble entre mes doigts et dresse les lettres contre les plis des feuilles. J'hésite, je peine à écrire. Finalement, les courbes et les déliés marquent avec conviction le papier de leurs empreintes. Je fais illusion. Mon corps, bien droit, assure l'essentiel en surface et contient le superflu à l'intérieur. Je suis seul. Une vague d'émotion me déstabilise et me ferait chuter, si ma main distraite ne me retenait au dossier d'une chaise, celle d'Yvonne. Ça aide les grands destins.

Le soir du lendemain,  
Le soir du dernier jour,  
Ce soir-là,  
Je n'ai pas dormi.

## *Le Quatrième Automne*

Le lendemain de cette nuit,  
Ce lendemain-là,  
Le jour s'est abîmé au couchant.  
Moi aussi.



La dernière heure avant mon exécution publique. Je médite dans un coin obscur afin que personne ne vienne me troubler. La salle se remplit. Je reconnais les agriculteurs que nous avons interrogés, il y a aussi le maire et beaucoup de personnes aux visages inconnus. Ce soir, c'est la fête au village. Chacun sort sa chacune, l'emmenant faire un tour sous le chapiteau admirer le spectacle. Ce soir, un clown se produit sur scène qui fera son théâtre aux sons des mots qui trébuchent. Du grand rire en perspective, du bonheur à peu de frais.

Je suis l'unique personne à penser ainsi.

Eux, sont l'innocence même. Savent-ils seulement pourquoi ils viennent. Ils n'ont pas l'air méchant, seule la multitude me fait peur. Il faut que je chasse ces idées noires de mon esprit et me concentre sur l'essentiel. Je sors de ma poche une série de petits cartons sur lesquels j'ai pris des notes. J'ai imité un présentateur télé de shows hebdomadaires. Il utilise, en aide-mémoire, de petites fiches qu'il tient en main et regarde de temps en temps. Rien n'est plus gênant, que confondre deux chanteurs inconnus, ça jette le trouble dans l'assistance. Je glisse les pense-bêtes dans la pochette de ma chemise, loin du contact humide des poches de pantalon baignées dans ma transpiration excessive. Je tourne en rond, répétant à l'infini ma phrase d'introduction. Je la connais par cœur. « Mes-

dames, messieurs bonsoir, je suis très heureux d'être ce soir parmi vous, pour présenter le résultat de notre enquête ».

C'est une très belle introduction, je l'ai piquée au présentateur télé des petits papiers de poche. Ça fait « pro » et pose son homme dans toute sa virilité. Cependant j'ai une hésitation psychologique sur l'adverbe « très ». Je sens que je ne vais pas pouvoir prononcer le « t ». Les mots qui commencent par un « t » achoppent toujours à l'attaque. Imaginez la contorsion de la langue qui claque avec violence dans la cavité buccale et l'épreuve de la glotte qui fracture le son au voile du palais. De plus, il faut un puissant souffle phonatoire pour expulser une telle lettre. Non, il vaut mieux faire un échange, un évitement, ou peut-être carrément l'éliminer. C'est ça, je vais l'éliminer. Personne ne remarquera rien et la phrase gardera tout son sens.

« Mesdames, messieurs, bonsoir, je suis... honoré d'être ce soir parmi vous, pour présenter le résultat de notre enquête ».

Pas mal du tout. Mais... il y a aussi « résultat » qui commence par une lettre à problèmes. Bizarre le « r ». C'est une lettre agressive, de plus, elle est suivie d'une voyelle à accent et d'un « s » qui forment à eux trois un ensemble syllabique instable, très difficile à prononcer. J'élimine aussi.

« Mesdames, messieurs, bonsoir, je suis... honoré d'être ce soir parmi vous, pour vous présenter... notre enquête ».

Ça fonctionne toujours, mais je trouve qu'il est risqué de commencer par « Mesdames, messieurs ». Je pourrais envisager de faire plus simple, dans le style :

«... Bonsoir, je suis... honoré d'être ce soir parmi vous, pour présenter... notre enquête ».

Oui, c'est mieux, la phrase est plus légère et le ton moins solennel. Mais est-ce bien utile de prononcer tous les mots



que contient le milieu de ma phrase. Je ressens comme des achoppements possibles, peut-être des hésitations préjudiciables à la bonne tenue de mon discours. J'hésite à le dire, mais il se pourrait bien que je bégaye sur cette partie de la phrase. Bon, éliminons.

«... Bonsoir,... je vous présente... notre enquête ».

Évidemment c'est encore plus léger. On comprend bien, mais j'ai peur que cela fasse un peu ténu. Je ne suis plus vraiment sûr d'avoir envie de commencer. Ça me gêne de parler le premier. Pourquoi serait-ce à moi de prendre le risque de la présentation ? Je vais laisser parler Amboise. Oui, laissons-le assumer l'ouverture du rideau, il peut le faire, il en a les moyens. Je parlerai quand il aura fini son introduction. Emporté par sa facilité verbale, il continuera l'exposé, m'oubliant dans un coin. Je tournerai les pages, montrerai du doigt les graphiques en courbes. Il commentera avec bonheur, des heures durant, l'ensemble de notre travail. La foule lui fera une ovation méritée, le portera au pinacle où il vivra l'apogée de sa carrière oratoire. Je serai derrière, pour grappiller quelques miettes à sa table.

La salle est comble, les gens parlent et s'amuse entre eux, des chaises raclent le sol et rayent l'ambiance d'horribles sons aigus. Prisonnier de mon songe éveillé, je n'ai pas vu arriver Amboise et Yvonne. Elle prend la parole.

— Julien, on va bientôt commencer, la salle est comble et nous avons dépassé l'horaire d'un petit quart d'heure.

Ma montre indique neuf heures treize. Nous sommes effectivement en retard.

— Bien, je ferai la présentation pendant cinq minutes,  
« Chouette, ce n'est pas moi qui m'y colle en premier »

— Puis vous interviendrez ensuite, chacun à tour de rôle.  
Les feuilles sont accrochées au mur dans l'ordre du

questionnaire. Vous les commenterez en vous aidant des notes que vous avez prises. Vous verrez, ça va être facile. Si vous avez un problème tournez-vous vers moi, je serai là pour vous aider. Des questions ?

« Non, bien sûr pas de questions, inutile d'espérer m'entendre ouvrir la bouche avant l'heure mortelle de mes obligations ».

Amboise lui demande dans quel ordre nous commencerons, elle lui fait signe qu'il prendra la parole en premier. Je respire.

Je ne suis pas vraiment dans mon état normal. L'angoisse commence à me rendre si nerveux, que je me mets à trembler de tous mes membres. Je grelotte de froid dans une salle surchauffée. Mes mâchoires jouent en chœur, une comédie musicale rythmée par mes castagnettes dentaires. Une contraction de mes intestins, un rugissement intérieur de mes boyaux, provoquent une réaction abominable de rejet. Je sens l'écœurement monter par saccades au bord de mes lèvres. Je pose mes mains sur mon ventre pour le calmer, mais l'effluve du tourment est plus forte. Il faut que je sorte pour vomir ma répugnance. Je quitte la salle aussi discrètement que possible et me rends dans les toilettes. Elles sont blanches, propres, sans odeur. Je rentre dans un box et me penche sur la cuvette immaculée. À la surface de l'eau claire, mon reflet, aussi livide que la porcelaine, me regarde. Ensemble nous commentons le désarroi de la situation, le grotesque de mon état. Soudain, par l'entrebâillement de mes lèvres surgit la bouillie nauséabonde, la confiture d'angoisse de mon bol bileux. Le torrent répugnant se déverse au fond du bassin, trouble l'eau du siphon et éclabousse d'éclats putrides mes mains posées de part et d'autre de la cuvette. Je me vide par le haut, par l'endroit même où passeront les mots fétides que je déverserai

## *Le Quatrième Automne*

sur un public aussi lisse et peu réceptif à la souffrance que la porcelaine de ces toilettes.

Je me relève, tire la chasse et me dirige vers le lavabo. Là, j'entreprends de me redonner un aspect humain. Je plonge la tête dans mes mains jointes en forme de coquille, dans lesquelles coule abondamment l'eau froide du robinet. Je mouille, frotte énergiquement mon visage afin d'éliminer toutes traces de souillure. Je nettoie ma bouche sous le jet d'eau qui circule d'un côté à l'autre de mon palais et me sèche avec une feuille de papier automatique que je jette à la poubelle.

À la fin de mes ablutions, je relève la tête et découvre avec étonnement le reflet d'Yvonne dans le miroir. Elle se tient derrière moi, collée à mon image sans relief. Elle est entrée, silencieuse, bravant l'obligation faite aux femmes de préférer les toilettes d'en face. Elle me sourit et presse légèrement sa poitrine contre mon dos. Je sens son souffle délicat qui effleure ma nuque. Pour la première fois, nous faisons partie du même tableau.

Sans dire un mot, sans prononcer un son, je me retourne. Défiant ma peur, je pose mes mains sur sa taille et la bloque, sans brusquerie, dans le fragile étau de mes bras. Sa bouche contre la mienne, je découvre la passion d'un baiser.



Lentement, je lui rends ses lèvres et la laisse enfin respirer. Je relâche la pression autour de son corps. Mon visage s'éloigne d'elle et nos regards troublés se croisent. Elle rompt cet instant fugace en baissant les paupières. Elle me sourit, passe sa main dans mes cheveux, rajuste mes lunettes qui font semblant de tomber, puis s'en retourne.

Je quitte cette pièce et me dirige vers la grande salle où le public attend ma prestation. J'ai moins peur de combattre les mots, peut-être pourrais-je prononcer quelques phrases sans assassiner leur intégrité. Je suis confiant.

« Mesdames et messieurs, ce soir nous réserve une grande surprise : Il s'est produit devant les plus grandes cours d'Europe. Il a composé les plus belles prestations verbales et la souplesse de son discours, la virtuosité de ses phrases ont fait de lui l'artiste le plus demandé du monde du spectacle. Mesdames et messieurs, ce soir pour vous, sur la piste aux étoiles, le fabuleux, le merveilleux ménestrel des mots, j'ai nommé Julien ».

Ne ris pas, honteux spectateur qui te gausse de mes malheurs, laisse-moi croire que cela puisse arriver. Ce soir, je resterai debout comme un homme. Donne-moi l'espoir, l'espace d'une nuit, d'être beau. Ne fais rien contre le bègue. Ne contrarie pas son rêve de fluidité, rends-lui sa chance et écoute-le jusqu'au bout.

La voix d'Yvonne résonne dans la salle. Elle est en scène et présente notre travail dans un style rigoureux, avec des phrases de circonstance qui incitent au respect. Il y a de la conviction et du caractère dans ses inspirations, de la force et de la liberté dans son souffle phonatoire.

Elle est la maîtresse du vocable, la doctoresse des maux de gorge.

Elle nous fait signe d'approcher. Amboise et moi sortons des coulisses pour apparaître en pleine lumière. Les projecteurs nous déclarent la guerre. Nous sommes agressés par ces sournoises qui nous exposent, dans le moindre détail, aux yeux des autres. Impossible de cacher ces légers

## *Le Quatrième Automne*

tremblements de corps, cet air blanchâtre qui abîme mon teint. Yvonne s'est éclipsée et je suis prisonnier de la scène. Inutile de faire marche arrière. Il faut parler. Les secondes s'égrènent, interminables et me précipitent dans un gouffre. Le silence qui s'est installé n'est rompu que par des raclements de gorges, affûtés comme des rasoirs. Je ne comprends pas ces instants plongés dans l'absence. Amboise, tu dois ouvrir le bal, tu dois parler et prononcer les phrases magiques qui convertiront ce public acerbe, en groupie du tribun. Articule un son, fais quelque chose pour rompre la glace qui fige cette scène. Mouille ta chemisette, offre-toi à ce public impatient.

Amboise a le micro en main, mais il est figé, livide. Aucun son ne sort de sa bouche de pierre. Après un long moment silencieux, lentement, il éructe un éclat glauque. Les mots mal assurés, s'embrouillent. Ses paroles saignent. Amboise, toi le magnifique, tu t'écroules lamentablement. Tu hoquettes, buttes, achoppes dans ta bouche.

Nous sommes à égalité.

Dis-moi, comment vis-tu la défaite du « parlé chance-lant » ?

Tu frimes moins maintenant que la fange atteint tes pieds. Tu portes ta croix sous les feux artificiels du jugement dernier. Toi et tes semblables, vous m'avez fait haïr ma jeunesse, creusé un caveau dans lequel j'ai jeté mon existence, et tu voulais refermer la pierre tombale sur mon corps vivant. Ton calvaire ne fait que commencer et servira à justifier le poids de tes erreurs. Maintenant, implore ma pitié, mets-toi à genoux et quémande mon indulgence afin que je te délivre du péché.

À quoi bon implorer la rémission de tes fautes, cela ne sert à rien car tu ignores tout le mal que tu m'as fait. Tu es un destructeur inconscient, un moqueur anodin, qui vit dans

l'ignorance du trouble que provoque ton attitude. Inutile de me solliciter, je t'accorde mon pardon. Je t'absous de toutes tes infamies, de l'ensemble des blessures que tu m'as infligées. Je te laisse en vie, toi et les tiens. Pouce en haut.

Amboise est dans un état de déliquescence avancée. Il bredouille quelques mots hachés, amplifiés sans complaisance par le micro. Les murs résonnent de sa détresse. Le silence s'impose à nouveau. Amboise est en nage, il me regarde dans les yeux et interroge mon aide.

S'impose à moi le sens profond du devoir, la grandeur d'âme, l'acte héroïque. Je m'approche de lui, pose ma main contre la sienne et saisis le micro. Par ce bref contact de nos chairs, ma polarité négative s'inverse, mon champ électrostatique s'ionise, ma fréquence magnétique s'amplifie et canalise mon courage pour affronter ce combat oratoire. Dans ma tête bourdonne la charge émotionnelle du baiser d'Yvonne. De la caresse de nos lèvres, je ressens encore la force. J'y puise le courage et me charge de son esprit positif. Je me laisse habiter par la foi et revêtir d'un nouvel habit de confiance. Mes poumons sont pleins à craquer d'un air bienveillant. Mes cordes vocales sont accordées, ma gorge lubrifiée, mon cerveau bien intentionné, mon potentiel dégagé de ses inhibitions.

J'ai en moi une irrésistible envie de vaincre.

La salle n'existe plus, pourtant je sais qu'elle me regarde fixement et attend avec impatience que je me manifeste. J'approche le micro de mon visage, juste au contact de la pointe de mon menton, mais pas trop près, pour éviter que mon souffle ne fasse siffler la bête. Je suis en position d'attaque, armé du courage des preux. La petite flamme bleue qui veille sur le bec de mon chalumeau labial, s'enflamme

## *Le Quatrième Automne*

avec force et découpe la tôle d'acier qui bloque le passage oratoire. Mes premiers mots sont expulsés avec conviction. À peine sortis du façonnage des cordes vocales, ils déboulent dans la circulation encombrée de ma gorge, où ils se frayent un chemin en force. La sirène de l'agent redondant tente de les arrêter, mais empruntant une voie secondaire, ils échappent provisoirement à la dictature du syndrome bégayant. La traversée du palais s'annonce plus difficile. Ils sont à l'orée de la glotte et aperçoivent le jeu inquiétant de la langue qui happe et trucidé les malheureux qui tenteraient la traversée de la bouche. Il faut jouer fin et sacrifier l'un des leurs pour faire diversion. Le choix se porte sur une double consonne d'un mot sans importance, le type même de syllabe imbue d'elle-même, à l'ego surfait, une mal élevée. Les mots porteurs de sens la détachent du convoi syntaxique et la projettent dans le champ de circonvolution de la langue tueuse. La malheureuse est bousculée, assommée, découpée puis dupliquée en de nombreux clones qui rebondissent en échos sur les parois lisses de la sphère buccale. Pendant ce temps, le convoi chemine prudemment dans la vallée des joues, emprunte un chemin escarpé, traverse les rugissants courants salivaires, contourne avec difficulté les monts dentaires incisifs et glissants du paysage de la mâchoire inférieure. Ils arrivent fatigués au seuil des lèvres qui s'ouvrent et se referment frénétiquement sur elles-mêmes, bloquant fermement cette trouée vers la liberté. Elles sont en esprit de guerre. Impossible de sortir indemne de ce passage rebelle sans les calmer auparavant. Ensemble dans un bel élan émotionnel, les mots implorent le grand esprit charismatique de leur géniteur : « Oh, toi, père des sources fécondes de la vie, toi qui nous as créés par la force de tes idées, toi qui nous as chargés de l'espérance communicante, ouvre-nous le pas-

sage et donne-nous la force de prêcher dans l'harmonie des voix ordonnées ».

Le miracle a lieu et les éléments se calment. La cathédrale glottique retentit de la prière des justes et le soleil éclaire la sphère ORL. Les lèvres, dans un grand embrasement de feu, s'ouvrent sur un jour nouveau. Les mots brillants prennent leur envol, libérés du joug de l'angoisse, exempts de la contrainte répétitive, légers si légers qu'ils défient la raison d'exister.

Le convoi aventureux traverse l'espace de la salle, résonne dans les haut-parleurs, puis entame sa descente vers le paradis de la compréhension, aux pavillons des bienheureux spectateurs. Le tam-tam de la forge résonne harmonieusement des coups du marteau et de l'enclume. Les mots y sont travaillés, décryptés, analysés puis envoyés au colimaçon de transfert du grand Ordonnateur Biologique. Très élégant, bien habillé, le Maître des lieux les reçoit à sa cour, les invite à délivrer leur message commun et à se retirer dans un dernier souffle.

La salle respire enfin à l'écoute des mots juteux qui ne tachent pas.

Jamais expression ne fut aussi marquée, jouée, pleine de sens. Jamais diagrammes ne furent aussi bien expliqués, tableaux aussi bien commentés. Emporté par le flot de mes paroles à thème, je prends le tour d'Amboise qui fond de honte près des coulisses. Yvonne me regarde sans surprise, elle qui n'a cessé de croire en moi, à la chance qu'il me serait donné de rompre les chaînes du prisonnier des mots.

J'exulte.

J'arpente sans relâche le grand fleuve de la verbalité.

Les mots n'ont plus de secret pour moi, ils ne tyrannisent plus ma gorge et expriment ma pensée. Je vois dans les yeux d'autrui l'expression de satisfaction qu'ils ont envers les idées



## *Le Quatrième Automne*

bien construites. Ils adhèrent mieux et plus vite. Ils sont scotchés au discours.

Je suis la nouvelle fluidité qui transporte sans écueil les verbes les plus fins.

Je suis la souplesse d'un souffle de joie, l'expression du bonheur.

Je suis l'orgasme libérateur qui déclame son plaisir. La semence divine qui féconde le dialogue.

Je suis un feu de couleurs, un artifice de sonorités, un bouquet d'existence.

La salle, ravie, répond avec force à mes invectives. Je lui propose un dialogue :

- Des questions dans la salle ?
- Oui, ici !

Le micro que j'ai donné au premier du rang, court de main en main vers un orateur. Il est intercepté avant d'arriver à sa destination finale et c'est une oratrice, très élégante, qui prend la parole. Déception du finaliste.

La dame pose sa question, qu'elle dribble jusqu'au coup franc. La relance se fait à la limite du hors-jeu. J'intercepte la passe et remets la balle sur le terrain d'investigation. Une reprise de volée frappe le corps de la réponse dans les buts. Goal. C'est un coup magnifique. Explosion de mes sens qui n'en peuvent plus de s'exprimer. La victoire est pour moi, je la vis comme un trophée.

Les mots sont mon bonheur, ils vivent en moi sans difficulté. Quel plaisir immense de les transmettre sans contrainte, sans reniement. Tout est fluidité. Je ne fais aucun effort pour formuler mes phrases, elles existent simplement par fidélité à ma pensée. Pour la première fois de ma vie, ce que je dis est plus important que la façon dont je le dis.

Mon Dieu, faites que cela dure, faites que je parle pour de vrai. Faites que demain soit un jour de gorge pleine où les mots mûres ne chuteront pas.

Laissez-moi les fruits de cette victoire, si anodine pour vous, si importante pour moi.

« Enfin je parle, je communique de mon plein gré. Je suis un être humain de mon vivant. Libérez-moi à perpétuité. »

Il est minuit passé, je conclus mon exposé, remercie le public et me félicite silencieusement de ma prestation. Le projet est applaudi avec force. Je suis destinataire d'une clappe enthousiaste. Yvonne reprend le micro et bourdonne quelques mots de remerciement. Elle donne un rendez-vous, dans un proche avenir, à la municipalité et aux agriculteurs dynamiques pour construire le projet. Le brouhaha s'amplifie, la salle se lève et sort bruyamment.

Je me tourne vers les coulisses et aperçois Amboise qui range tristement les accessoires disparates sur la scène. Je m'approche de lui, je voudrais lui dire quelques mots d'encouragement mais je n'y arrive pas. La prison des mots se referme sur moi, l'espace se rétrécit, l'apaisement s'estompe et me fuit. Je ramasse des objets sans importance, fais des sourires entendus, puis prends la direction de mon lit. Bientôt le sommeil me gagne, je m'endors sur ce souvenir éblouissant.

La rémission est une idée fragile et demain sera pareil aux autres jours, si difficile, si lourd de préjugés. Je serai à nouveau un bègue, au visage tordu par l'émotion, à la parole chancelante, au silence plus présent que l'expression. Mais j'ai vécu l'inaccessible et au fond de moi continuera à courir la certitude que ce sentiment de liberté m'appartient. Cette

## *Le Quatrième Automne*

soirée existera comme un espoir de mieux vivre, ce sera ma référence. Un souvenir de grandeur.

Dans mes rêves, je poursuis ma quête impressionniste.

La grille s'est de nouveau abattue sur la prison de ma gorge. Mes chaînes entravent mes mouvements, mais l'acier est détrempe. Le prisonnier rugit d'impatience, les mains nouées sur les barreaux branlants. Dans ses yeux, brille la source d'eau claire.

Je te retrouverai un jour, espace de fluidité, car tu laisses en mon esprit, le germe de la liberté. Tu m'as donné l'espoir, tu ne peux le reprendre.

L'amour m'a aidé à découvrir cet îlot perdu au fond de moi,  
Comment ferai-je pour te retrouver, atoll précieux ?

L'amour m'a donné confiance pour aborder cette île et la cultiver le temps d'une soirée,

Qui sera mon guide, plus fort que lui, plus durable qu'un baiser ?

Il suffira de le vouloir très fort pour te reprendre.

Il suffira de vivre à nouveau au-delà de mes peurs, au-delà de la frontière des songes.

Moi, voyageur de l'impossible, je reprendrai mon bâton de pèlerin pour te retrouver.

Demain j'aurai un autre bateau et gonflerai mes voiles en d'autres vents.

Pour faire durer la rémission, je tenterai autre chose,

Demain, j'essaierai le plaisir de la chair, plus fort que celui de l'esprit,

Demain j'essaierai... J'essaierai...

Le... le... le sss... le sexxx....LE SEXE.